



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NIET UITLEENEN





PARNASSE

DES

DAMES.

TOME III.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311

PARNASSE
DES
DAMES.



P. Marilher del. N. Ponce sculp. 1773.

APARIS, chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.
Avec Approbation et Privilège du Roi. 1773.

Blainvilliers
Bibliothèque
de la Harpe.



LES DAMES DES ROCHES.

LA Ville de Lyon ne fut pas la seule où les Femmes se distinguèrent à la renaissance des Lettres. Le beau Sexe de Poitiers, & sur-tout les Dames des Roches, mère & fille, s'acquirent une gloire encore plus éclatante quoique moins méritée que celle de Louise Labé. Elles avoient sans doute un véritable talent pour la Poésie, & leur style, moins énergique que celui de la belle Lyonnoise, se rapproche davantage de cette clarté, de

Tom. III. A

cette justesse d'expression qui distingua le premier de nos Poètes lyriques (1).

Magdelaine Neveu , femme d'André Fradonnet , Sieur des Roches & Catherine sa fille , ne se firent connoître qu'après la moitié du seizième siècle , & déjà la langue commençoit à s'épurer. Elles passaient pour être très-sçavantes , d'une sagesse & d'une vertu reconnue. Madame des Roches , devenue veuve après quinze ans de mariage , s'étoit consacrée toute entière à l'éducation de sa fille , dans laquelle elle trouva la plus tendre amie & une rivale qui peut-être la surpassa. Celle-ci , recherchée en mariage par un grand nombre de Beaux-Esprits , refusa constamment de se marier par tendresse pour sa mère. Jules de Guerfan (2) fut le plus constant des Amans de Catherine , & n'en fut pas plus heureux.

(1) Malherbe. Le mot *premier* ne veut dire ici que le plus ancien.

(2) Jules de Guerfan , Auteur de la Tragédie de Panthée , la donna sous le nom de la fille de Madame

On voit dans beaucoup de passages de leurs Poésies qu'elles éprouvèrent de grands malheurs , & que la fille sur-tout ne fut pas à l'abri des traits de la calomnie , pour avoir fait des vers sous le nom d'un amant & de sa maîtresse (1) ; mais elles s'en consolèrent par l'inviolable attachement qu'elles ne cessèrent d'avoir l'une pour l'autre. On voit aussi qu'elles desiroient également de ne pas se survivre. Elles moururent le même jour & de la même maladie (2) à Poitiers en 1587.

Elles ont fait ensemble une Traduction de Claudien, dans laquelle il y a d'assez beaux vers , & qui fut estimée dans son tems.

des Roches. On a eu tort d'imprimer qu'elle y consentit. La Tragédie de Tobie & une Bergerie à six Personnages , imprimées dans le Recueil des Œuvres de ces deux Dames, sont probablement d'elles. Il est facile de voir qu'elles sont beaucoup mieux versifiées que la Tragédie de Panthée.

(1) Ces deux amans sont *Charite & Sincéro*.

(2) De la peste.



P O E S I E S
D E M A D A M E
D E S R O C H E S .



V E R S

A U N A M I .

Tous ces Vers, qu'ores je vous donne,
Ont besoin d'être réformés;
Ce sont les enfans d'Érictonne (1),
Qui sans père ont été formés.

SUR LA SITUATION DE SON ÂME.

Ayant souffert treize ans d'une injuste puissance,
Le travail & l'ennui, la peine & la douleur,
Ont pris si forte place au centre de mon cœur,
Que je n'y trouve lieu pour la seule espérance.

(1) Eriéthée.

S T A N C E S.

Inconvéniens des Femmes qui cultivent les Lettres.

Nos parens ont, de louable coutume,
Pour nous tollir l'usage de raison,
De nous tenir closes dans la maison,
Et nous donner le fuseau pour la plume.



Traçant nos pas selon la destinée,
On nous promet plaisir & liberté,
Mais ce plaisir qu'on a tant souhaité
Nous range-t-il sous les loix d'Hyménée ?



Il faut soudain que nous changions l'office
Qui nous pouvoit quelque peu façonner,
Ou les maris ne nous ferons sonner
Que l'obéir, le soin & l'avarice.



Quelqu'un d'entre-eux ayant fermé la porte
A la vertu, noutice du sçavoir ;
En nous voyant, craint de la recevoir,
Quand elle porte habit de notre sorte.



Mon Dieu, mon Dieu ! combien de tolérance
 Que je ne veux ici ramentevoir !
 Il me suffit aux hommes faire voir
 Combien leurs loix nous font de violence.



Les plus beaux jours de nos vertes années
 Semblent les fleurs du printems gracieux,
 Que suit l'orage & les vents pluvieux,
 Qui vont bornant nos courses terminées.



Au tems heureux de ma saison passée,
 J'avois bien l'aile unie à mon côté ;
 Mais en perdant ma jeune liberté,
 Avant le vol ma plume fut cassée.



S O N N E T.

La véritable science, ou ce qu'il faut sçavoir.

L'UN chante les effets dont la sage nature
 D'une prudente main disposa l'Univers,
 Un autre, grand esprit, voyant les Cieux ouverts,
 Raconte leur pouvoir, leur grace, leur peinture;



Celui-là mal instruit remet à l'aventure
 L'Eternel mouvement de tant d'Astres divers ;

Et le mieux avisé veut embellir ses vers
Des passages tirés de la Sainte-Ecriture.



La raison de chacun par sa plume est déduite.
L'un cache vérité dans le puits d'Héraclite,
Le plus ingénieux tache de la ravoïr :



Mais tel présume bien d'en avoir connoissance,
Qui n'a jamais planté dedans sa conscience
La crainte du Seigneur , principe du sçavoir.



*A un vieux Abbé , grand Admirateur de son propre
sçavoir , & grand Prêcheur de chasteté.*

Vous nous preschez souvent que la chair est fragile,
Parlant de l'abstinence & de la chasteté ;
Et que mignon de Dieu , cousin de vérité ,
Vous avez eu du Ciel le sceau de l'Evangile. . . .
Songez bien que ce Dieu qui règne en Trinité ,
A nos premiers parens défendit la science ;
Mais il recommanda la bonne conscience ,
Pour l'accomplissement des points de notre Loi :
C'est ce que l'Ecriture aux Hebreux impropère ,
Qui est fils d'Abraham fait l'œuvre de son père ,
Nous allons au Seigneur par l'œuvre & par la Foi . . .

 A U R O I C H A R L E S . I X , (1).

SIRE, Trajan le bon vous égale en prudence,
 Mais vous le surpassez en sainte piété ;
 Vous avez , jeune d'ans , sur le Trône porté
 Des plus rares vertus , la plus digne excellence.



Plutarque prit Trajan dès sa première enfance,
 Le Phénix Amiot vous a presque allaité ;
 Son nom est immortel pour sa grande bonté,
 Vous êtes admirable en *douceur & clémence*.



Qu'Amiot plein de sens , de prudence & raison ,
 De vous & de Trajan fasse comparaison ?
 Si aurez-vous toujours sur lui cet avantage ,
 D'être Trajan le bon & Adrian le sage.



(1) Je ne cite ces Vers que pour faire voir aux Gens de Lettres, qui veulent jouir de quelque estime dans la postérité, combien ils doivent être en garde contre le desir de louer. Ce Roi, que Madame des Roches met ici au-dessus de Trajan, fut l'Auteur de la Saint Barthélemi.

 S O N N E T.

SUR LA MORT D'UNE AMIE.

Voulez-vous voir comme une femme regrettoit son amie dans le seizième siècle, & comme un homme regrette son ami dans le dix-huitième ?

Commençons par l'homme, c'est Fontenelle, il parle de son ami La Mothe, ce lyrique si froid, qui a depuis quelque temps des Partisans si chauds.

» Il faut que je parle d'un ami qui m'étoit extrê-
 » mement cher & que j'ai perdu, il faut que j'en
 » parle & que j'appuie sur tout ce qui cause mes
 » regrets, & que je mette *du soin* à rendre la plaie
 » de mon cœur plus profonde. Je conviens qu'il y
 » a toujours un certain plaisir à dire ce que l'on
 » sent, mais il faudroit le dire d'une manière di-
 » gne du sujet, & c'est à quoi je ne crois pas pou-
 » voir suffire, &c.

On sent qu'un tel ami survivra à sa douleur. Voyons maintenant comme s'exprime Madame des Roches dans un Sonnet que Fontenelle n'a pas crû digne d'insérer dans son Recueil des vieux Poëtes François.

L A S ! où est maintenant ta jeune bonne grace,
 Et ton gentil esprit , plus beau que la beauté (1) ?
 Où est ton doux maintien , ta douce privauté ?
 Tu les avois du Ciel , ils y ont repris place.



O misérable , hélas ! toute l'humaine race ,
 Qui n'a rien de certain que l'infélicité !
 O triste que je suis , ô grande adverfité !
 Je n'ai qu'un seul appui en cette terre basse.



O ma chère compagne , & douceur de ma vie ,
 Puisque les Cieux ont eu sur mon bonheur envie ,
 Et que tel a été des Parques le décret :



Si après notre mort le vrai amour demeure ,
 Abaisse un peu tes yeux de leur claire demeure
 Pour voir quel est mon *pleur*, ma plainte & mon regret.



(1) Ceci rappelle ce beau Vers de la Fontaine , un des traits
 les plus sublimes du genre naïf :

Et la grace plus belle encore que la beauté.





P O E S I E S

DE MADEMOISELLE

DES ROCHES.



L'AGNODICE, (1).

CONTE HISTORIQUE.

DE tous les maux souvent on tire quelque bien :
L'avare, enchaîné d'or , se plaît en son lien ;
Le superbe se fond d'une douce allégresse ,
S'il voit un grand Seigneur qui l'honore & caresse ;
Le jeune homme , surpris de lascives amours ,
S'amuse en son esprit à mille plaisans tours ;
Le gourmand prend plaisir au manger qu'il dévore ,
Et semble par les yeux le dévorer encore.

Mais , ô cruelle Envie , on ne reçoit par toi
Que la douleur , la rage & la honte , & l'énoi....

(1) Cette Pièce , une des plus foibles de Mademoiselle des
Roches , doit trouver place dans ce Recueil à cause du sujet.

Sous la peau du serpent ta funeste éloquence
 De nos premiers parens corrompt l'innocence ;
 Même aux pieds des Autels , par le bras fraternel ,
 Tu fis tuer Abel , invoquant l'Eternel.
 Depuis ton froid poison circulant par le monde ,
 Y fit naître une race odieuse & féconde ,
 Qui aime à la remplir de discors & d'horreurs,
 Et se baigne avec joie au sang des bienfaiteurs.

Mais sur tous autres lieux , l'ingrat Peuple d'Attique
 A bien senti l'effet de ta puissance inique ;
 Non point pour Théséus de ses parens trahi ,
 Pour le juste Aristide , injustement haï ,
 Pour le grand Thémistocle , accueilli dans la terre
 D'un Roi que tant de fois il poursuivit en guerre ,
 Ni pour voir Miltiade à tort emprisonné ,
 Ni pour Socrate enfin , qui meurt empoisonné ;
 Mais pour toi , Phocion , qui n'eus pas sépulture
 Au pays tant aimé , où tu pris nourriture.
 Une Dame étrangère , ayant la larme à l'œil ,
 Reçut ta chère cendre & la mit au cercueil ,
 S'écriant , d'un cœur triste , humble & dévotieux :
 » Je vous appelle tous , ô domestiques Dieux . . .

L'Envie , en regardant cette Dame piteuse ,
 Dans soi-même sentit une ire serpenteuse ,
 Roulant ses yeux cavés , pleins d'horreur & d'effroi ,
 » Ah ! je me vengerai , se dit-elle , de toi.

- » De poisons plus subtils j'enivrerai les amés.
- » Les maris deviendront les tyrans de leurs femmes ,
- » Et leur interdiron't le lire & le sçavoir.

(Les femmes en devinrent malades de chagrin.)

Mais sur-tout la douleur de leurs enfantemens ,
Leur faisoit endurer d'incroyables tourmens.

(Elles ne vouloient point avoir recours aux Médecins , & surtout aux Accoucheurs). (1)

Leurs maris les voyant en ce cruel martyre ,
Ne laissoient pas pourtant de gauffer & de rire.

(Ici Mademoiselle des Roches explique comment les hommes, excités par l'Envie, ôtèrent aux femmes les moyens de s'instruire.)

(Il y avoit alors une jeune Damoiselle d'une grande beauté , d'une grande sagesse & de beaucoup d'esprit , qui pour s'instruire dans les Arts ,)

Cacha sous un pourpoint sa grace féminine.
Et se fit grand Docteur en l'Art de la Médecine.

(Elle offrit ses services au beau Sèxe).

(1) Elles n'ont pu se déterminer à se servir de ces derniers, que depuis qu'il y a eu des *Sages-Femmes*.

Mais les Dames pensant que ce fut un garçon,
 Refusoient son secours d'une étrange façon.
 L'on connoissoit assez à leurs faces craintives,
 Qu'elles craignoient ses mains comme des mains lascives.

Agnodice admirant leur grande chasteté,
 Les estima beaucoup pour cette honnesteré,
 Lors montrant de son sein les blanches pommes rondes,
 Et de son chef doré les belles tresses blondes, &c.

(Elle fit voir qu'elle étoit fille).

Les Dames admirant cette bonté naïve,
 Et de son teint douillet la blanche couleur vive,
 Et de son sein poupain le petit mont jumeau,
 Et de son front sacré l'or crepelu tant beau,
 Et de ses yeux divins les flammes ravissantes,
 Et de ses doux propos les graces attrayantes,
 Baisèrent mille fois & sa bouche & son sein,
 Recevant les secours de son heureuse main.
 On vit en peu de tems les femmes & pucelles
 Reprendre leur teint frais & devenir plus belles.

(L'Envie en est furieuse & iure de se venger; elle
 rongeoit son cœur, elle tenoit des serpens dans ses
 mains.)

Son corps étoit plombé, sa face étoit hideuse.
 Sa tête sans cheveux où faisoient plusieurs tours
 Des vipères affreux qui la mordoient toujours.

Elle traîne avec soi les furieuses rages ,
Et trouble , en souriant , les chastes mariages ;
Car le repos d'autrui fait son propre malheur.

(Elle va semer des soupçons parmi les hommes
contre Agnodice , elle leur fait accroire qu'il n'ins-
pire tant de confiance aux femmes , que parce qu'il
leur inspire de l'amour.)

(C'est sur de pareils soupçons qu'Agnodice est
arrêtée).

Hélas ! sans la trouver coupable d'aucun tort ,
Ils l'ont injustement condamnée à la mort.
La pauvrete , voyant le malheur qui s'apprête ,
Découvrit promptement l'or de sa blonde tête ,
Et montrant son beau sein , agréable séjour
Des muses , des vertus , des graces , de l'amour ,
Elle baissa les yeux pleins d'honneur & de honte.

Les hommes aussitôt , vaincus par la pitié,
Appaisent la fureur de leur inimitié ,
Et les Dames d'Athène alors ont eu la gloire
De servir , ainsi qu'eux , les Filles de mémoire.

L'Envie , en connoissant ses efforts abattus ,
Par les faits d'Agnodice , & ses rares vertus ,
A poursuivi depuis une haine immortelle
Aux Dames qui étoient vertueuses comme elle.

 ODES ANACREONTIQUES.

O D E I.

L A R O S E.

JE ne vois fleur qui tant m'agrée
 Comme fait la Rose pourprée.
 O Rose, fille d'Apollon,
 Honneur des vers d'Anacréon,
 Qui, dans son ivresse bachique,
 Couronnois son front poétique :



J'aime ton beau pied verdissant,
 Ton petit bouton rougissant ;
 J'aime ta feuille cinabrine,
 Teinte du pur sang de Ciprine,
 Qui colora dans ce beau mois
 Le blanc ivoire de ses doigts.



Il faut donc te dire pourquoi,
 Rose, je t'aime plus que moi.
 J'aime ta cime jaunissante,
 J'aime ta sève verdissante,
 Pour ce que celle que je fers
 A le poil d'or & les yeux verts.



J'aime

J'aime tes feuilles incarnates
Comme les lèvres délicates
De ma maîtresse, & ton odeur
Comme l'haleine de son cœur.



Rose, tes belles fleurs nouvelles
Sont les faveurs des Damoiselles :
Rose, tes boutons odoroux
Sont les graces des amoureux.



Rose, mon cœur, Rose, ma vie,
Rose, si tu as quelqu'envie
De me guérir de mon ennui,
Ma Rose, va-t-en aujourd'hui
Saluer ma belle Charite,
Et lui dis que je t'ai écrite
En la faveur de son printems.



Ecoute, Rose, ne prétends
Te loger au sein de la belle ;
J'en suis jaloux, viens, je t'appelle :
Ecoute, Rose, n'y vas pas.
Que serois-tu près ses appas ?
Soutiendrois-tu l'ardente flamme
Qui sort des beaux yeux de Madame ?



O D E I I.

MA Maîtresse douce , humaine ,
Dedans la claire fontaine
Lave son teint gracieux ,
Et le flambeau de ses yeux :



Et, sans pompeuse vêtüre ,
Elle n'a d'autre parure ,
Qu'un candide accouëtrement
Qui reçoit d'elle ornement.



C'est une guirlande verte
Qui tient sa tête couverte ,
Et dont les brillantes fleurs
N'égalent pas ses couleurs.



Le sourire est sur sa bouche ,
Son œil n'a rien de farouche ,
Son cœur n'a rien de cruel ,
Sa grace , rien de mortel.



O D E I I I.

JE VEUX que Sincéro (1) m'aime jusqu'à la mort,
Me retenant du tout pour unique maîtresse ;
Que la beauté, la grace, avecques la richesse
Pour le favoriser se trouvent d'un accord ;
Qu'il ait un parler doux, qu'il soit gentil, accord,
Né d'honnêtes parens, que sur-tout la noblesse
Qui vient de la vertu, orne sa gentillesse,
Et qu'il soit tempérant, juste, prudent & fort.

O D E I V.

DE CHARITE A SINCÉRO.

QUAND je suis de vous absente,
O mon unique plaisir !
Je n'ai rien qui me contente.
La nuit je perds le dormir,

(1) Le Lecteur se ressouviendra que Mademoiselle des Roches a fait des Vers d'un Amant & de sa Maîtresse, sous le nom de Sincéro & de Charite.

Le jour je fuis la lumière ,
 Et mes tristes yeux enclos ,
 Prisonniers de la paupière ,
 Ne font jamais en repos.



Je n'aime de la prairie
 Le bel émail précieux ,
 Ni la campagne fleurie
 Ne sçauroit plaire à mes yeux.
 Je suis si mélancolique
 Que les plus tendres chansons
 Et la plus douce musique
 N'ont pour moi que de vains sons.



Jamais on ne me voit rire ,
 Jamais on ne m'oït chanter ,
 Incessamment je soupire
 Et ne fais que lamenter.
 Je n'ai bien plaisir , ni joie ;
 Sincéro , mon cher soucy ,
 Jusqu'à ce que je vous voie
 Je serai toujours ainsi.



O D E V.

LE SOMMEIL ET LA MORT.

RIEN n'est plus différent que le somme & la mort,
Combien qu'ils soient issus de même parentage.
L'un profite beaucoup, l'autre fait grand dommage :
De l'un on veut l'effet , de l'autre on craint l'effort.



Le sommeil respirant mille petits zéphirs ,
Caresse doucement le dormeur en sa couche ;
Et la mort ternissant une vermeille bouche
Etouffe pour jamais ses gracieux soupirs.



Ne m'abandonne point , ô bienheureux sommeil !
Mais viens toutes les nuits abaisser la paupière
De ma mère & de moi , fais que la nuit entière
Ne nous paroisse longue au retour du Soleil.



Qu'ainsi soit pour jamais le silence sacré ,
Fidèle avant-coureur de ta douce présence ;
Qu'ainsi l'ombreuse nuit révère ta puissance ,
Qu'ainsi les beaux pavots fleurissent à ton gré.





O D E V I.

Où es-tu maintenant, Mirtile, mon espoir ?
 Es-tu avec ta sœur, ou bien seul à toi-même ?
 Au bord d'une fontaine y cherchant un miroir
 Qui représente bien cette beauté que j'aime ?



Es-tu dans un vallon, ou courant par les champs,
 Ou sautant par les prés, ou chantant au bocage ?
 Où les Nymphes suivant la douceur de tes chants
 Viennent pour admirer ta grace & ton visage ?



Tu entends des oyseaux, leurs soucis apaisant :
 Aux fredons redoublés de leurs voix doucereuses,
 A l'aspect des pigeons en ferveur se baissant,
 Hé, Dieu, pense-tu point aux douceurs amoureuses ?



O misère d'amans ! O fallace d'amour !
 Qui nous fait appuyer sur le fer qui nous blesse !
 O jours tristes & longs, bornez mon dernier jour,
 Finissant tout d'un coup ma vie & ma tristesse.



O D E V I I.

A toi, Vénus, le mirthe est dû,
A Cloris les fleurs de la préee,
A Phœbus le laurier agréé :
A Pallas doit être rendu
Le chef de ses pâles olives,
Croissant auprès des chastes rives :
Mais les *plains* & le *pleur* amer
Appartiennent au Dieu d'aimer.

É P I T A P H E

D E M É D É E.

FUYEZ, Dames, fuyez d'amoureuses pointures ;
Tirez un doux salut de ma peine tant dure.
Beauté, grandeur, trésor, herbes, enchantemens
Ne sçurent alléger mes ennuyeux tourmens.
Je fus Reine, & forçai les étoiles hautaines ;
Mais le Tyran Amour triompha de mes peines,
Et voulant m'affranchir de son cruel émoi
Je tui père, frère, époux, enfans & moi.

O D E V I I I.

A SES VERS.

JE ne pensai jamais que vous eussiez la force
De résister aux coups dont nous frappe le tems,
Aussi je vous écris comme par passe-tems,
Fuyant d'oïiveté la vicieuse amorce.



Et pour ce, mes écrits, nul de vous ne s'efforce
De vouloir me laisser, car je vous le défends.
Où voulez-vous aller? Eh! mes petits enfans,
Vous êtes habillés d'une si foible écorce!





MARIE DE ROMIEU.

IL n'est pas heureux pour le beau Sexe que son Apologiste la plus zélée, n'eût pas reçu de la nature des talens proportionnés à la bonté de sa cause. Un frère de Marie de Romieu pour faire sa cour à un vieil oncle, Perinet des Auberts, avoit écrit une satire contre les femmes. La sœur crut devoir y répondre par *un brief discours en vers*, dans lequel elle s'efforce de prouver que *l'excellence de la femme surpasse celle de l'homme*; sur-tout en la *candeur & la bonne foi*. Elle ne se contente même pas de faire un crime aux hommes de la pente que les femmes ont à l'amour, elle dispute encore à ceux-là de la témérité, de la force & du courage, en leur opposant des Héroïnes dont les faits d'armes surpassent de beaucoup tout ce que les Hercules, les Alexandres & les Césars ont pu faire.

Jacques de Romieu ne voulut se venger

de la réponse de sa sœur qu'en la faisant imprimer, & pour que sa vengeance fut complète, il y joignit toutes les Poésies qu'il en put recueillir.

Mademoiselle de Romieu a fait aussi l'éloge du Rien.

Comme il faut de la variété dans un Recueil, & que tels Ouvrages, quoique mauvais, peuvent avoir un côté plaisant, nous donnerons un petit extrait de son Apologie des Femmes, auquel nous ajouterons une *Elégie* très-précieuse pour le tems, par la peinture qui s'y trouve des mœurs, & même par le tour facile des vers qui ne laissent pas que d'avoir, malgré leur négligence, de la grace & une sorte de naïveté.





DE LA PRÉÉMINENCE
DE LA FEMME SUR L'HOMME.

Brief Discours en Vers.

IL me plaît d'admirer des hommes la grandeur :
Mais puis si nous venons à prifer la valeur ,
Le courage , l'esprit & la magnificence ,
L'honneur & la vertu , & toute l'excellence
Qu'on voit luire toujours au Sexe féminin ,
A bon droit nous dirons que c'est le plus divin . . .

Quant à moi je fais bien qu'entre nous femmelettes ,
On peut humainement trouver des fautelettes ;
Mais qu'on ne vante plus des hommes les combats ,
Qu'on ne me chante plus la force de leurs bras .
Eh ! Quel homme osera , fut-il grand Capitaine ,
Comparer sa valeur à la Camilienne ?
Valasque , Zénobie , enfin Sémiramis ,
En qui Pallas avoit sa plus grand force mis ,
Le Ciel voûté n'a point tant de luisans brandons ,
Comme l'on contera de féminins mantons .

(Qui ont fait de grandes choses).

Déjà j'entends crier quelqu'un à mes oreilles ,
Qui me tance de quoi j'en dis tant de merveilles .

» N'abandonnez-vous pas pour un rien votre corps ,
 » Qui est cause souvent de tant de mille morts ?
 » Ah ! qui voudroit de vous un gros volume écrire ,
 » Il trouveroit assez de sujet à médire . . .
 Pauvres gens insensés , ô serfs de nos appas !
 Ah , ce n'est pas ainsi , non ainsi ce n'est pas.

Elle s'étend longuement sur la manière dont les hommes viennent à bout de séduire *les pures femmes*. Elle ajoute :

Oncques je n'ai trouvé dans toutes les Histoires ,
 Ni dans les vieux écrits d'anciennes mémoires ,
 Qu'une femme se soit donnée volontiers
 A nul homme vivant.

Après cette vérité incontestable , elle fait l'énumération des femmes immortalisées par leurs Vers , comme Sapho , Corinne , de Gambara , Armil , Angosiole. Et elle passe aux Françaises célèbres qui vivoient encore. Les voici :

Viens donc , Sœur des neuf Sœurs , ô nouvelle Charite ,
 Ma Comtesse de Retz , viens , que tu sois écrite
 La première en mes Vers : le Grec t'est familier ,
 De ta bouche reffort un parler singulier ,
 Qui contente les Rois & leur Cour magnifique ;
 Le Latin t'est connu & la Langue Italique ,
 Mais par sur tout encor le François te connoît
 Pour son enfant , t'avoue , honore , & te reçoit.

S'il faut feindre un soupir d'un amant honorable ,
 S'il faut chanter encor une Hymne vénérable ,
 Tu ravis les esprits des hommes mieux difans ,
 Tant en Prose & en Vers tu fais charmer nos sens.
 Venez après Mortel , Charamon , Elisenes ,
 Des Roches de Poitiers , graces Piériennes ,
 Vous aussi qui tenez le Sceptre Navarois ,
 Et vous ma Générale , honneur des Piémontois ,
 De qui l'illustre Sang l'Italie environne ,
 Ayant regné long-tems sur Vincense & Véronne.
 Mes Dames , qui voudroit dignement vous chanter ,
 D'une Valeria il faudroit emprunter
 Le sçavoir , & la voix , ou d'une Cornélie.
 Finis , muse , finis mes plus chères amours ;
 Mignone , c'est assez , finis-moi ce discours .

Elle ne le finit pas cependant , mais c'est un avis
 au Lecteur dont il n'est pas mal de profiter ; nous
 ajouterons seulement qu'elle se permet une ré-
 flexion très-sensée contre les ennemis du beau Sexe ;
 car il en a . . .

On doit bien se garder de toute humaine race ,
 Qui ne veut approcher la féminine grace .

A la suite de cet Ouvrage , l'Editeur a ajouté
 quelques petites Poésies dédiées à Madame la Du-
 chesse de Joyeuse , Marguerite de Lorraine .

É L É G I E

*En faveur & personne du Seigneur Gratian Meffonier
mon cousin , passionné de l'amour chaste & honnête
de Lucrece.*

TR O I S ans étoient coulés en la fleur de mon âge ,
 Avant que j'eus jamais assuré témoignage ,
 Du réciproque amour de celle en qui les Dieux
 Prenois plaisir à mettre & mon cœur & mes yeux.
 J'avois la face triste & le visage pâle ,
 Perdant le souvenir de mon courage mâle.
 L'un me disoit , ami , il faut laisser l'amour
 Et jouir en vivant de la clarté du jour.
 Prendre ses passe-tems à la pêche , à la chasse ;
 Voir courir un levrot qu'un levrier pourchasse ,
 Avoir un chien couchant , chasser à la perdrix,
 Et non point s'adonner aux ennuis de Cyprix.
 Si tu m'en crois , ami , laisse cette Déesse
 Et ne t'amuse plus au giron de Lucrece.
 Tantôt l'un , tantôt l'autre , en plaignant ma douleur ,
 Alloit ainsi disant le mal de mon erreur.
 Je voulois être Hermite & faire pénitence ,
 Mais quelquefois Madame étoit mon espérance.

Déjà je m'étois fait un grand Religieux,
 J'assistois faintement à l'Office des Dieux.
 J'étois déjà tout fait aux Heures canoniques,
 Je savois leurs Versets, leurs Hymnes, leurs Cantiques,
 Et l'on s'émerveilleoit à voir mon long manteau,
 A voir ma grand soutanne & mon large chapeau.
 Un jour d'un Saint Martyr on célébroit la Fête,
 Attentif d'achever ma très-humble requête,
 Que j'adressois à Dieu, dans l'Eglise égaré.
 De la presse & du bruit assez bien séparé,
 J'avise à moi venir cette douce ennemie;
 Alors une rougeur d'une couleur blémie
 Me monte sur la face, & d'aïse tout épris,
 Je me rassure enfin ayant courage pris.



Son aller est céleste & son port plein de grace,
 Sa modeste beauté toute autre belle efface.
 Elle portoit en main une grand coupe d'or;
 Et moi je la crus être une Déesse encor,
 Qui descendoit des Cieux en habit de mortelle,
 Tant la Divinité sembloit empreinte en elle.
 Elle entre dans l'Eglise & s'approche de moi,
 De moi qui suis tout proche, & qui reste tout coi.
 Me fit la révérence en tirant de son cœur
 Un soupir qui sembloit démentir sa rigueur.
 Enfin j'entends ces mots de sa bouche sucrine,
 D'où jamais ne sortit que parole divine :

« Monsieur n'oubliez pas les Pauvres à ce jour ,
 » N'oubliez pas non plus mon cœur navré d'amour ».
 J'étois debout craintif d'une chose si rare ,
 Et l'écoutant mon sens éperduement s'égare.
 A mon tour je soupire & lui dis ces propos ,
 Qui comprenoient en soi tels ou semblables mots :
 « Donc , Madame , acceptez mes amoureux services ,
 » Vous jugerez mes feux comptant mes sacrifices.
 » Oui , dit-elle tout bas , aimez parfaitement
 » Et bientôt jouïrez d'un grand contentement ».
 Si être Potentat de la puissante Asie ,
 Si boire du nectar , manger de l'ambroisie ,
 Sont un extrême bien pour les Rois & les Dieux ,
 Ce oui , que j'entendis , me fit plus heureux qu'eux .



JEANNE



JEANNE D'ALBRET,

REINE DE NAVARRE.

FILLE unique de Henri d'Albret, II du nom, Roi de Navarre, & femme d'Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme & mère d'Henri IV. Cette Princesse favoit le Latin, l'Espagnol, &c. Elle aimoit & cultivoit les Lettres. Elle eut le mérite très-rare de ne protéger que les Poètes & les Sçavans, qui joignoient au talent d'écrire les qualités qui font l'honnête-homme & le bon Citoyen. C'est ainsi que les Mécènes sont vraiment respectables & les Lettres plus honorées.

Il ne reste de cette Princesse, recommandable par ses talens, par ses vertus & par son courage, qu'un impromptu qu'elle fit en voyant l'Imprimerie du Sçavant Robert Etienne.



I M P R O M P T U,
A L'ART TYPOGRAPHIQUE.

ART singulier, d'ici aux derniers ans,
Représentez aux enfants de ma race
Que j'ai suivi des craignants Dieu la trace,
Afin qu'ils soient les mêmes pas suivants.





GEORGETTE DE MONTENAY.

ELLE étoit encore jeune lorsque son père, sa mère & six domestiques de sa maison moururent de la peste. Elle eut le bonheur d'en rechapper. Jeanne d'Albret , Reine de Navarre , la prit à son service. La lecture des Emblèmes d'Alciat lui a fait rimer quelques pensées morales , comme elle l'annonce dans son Epitre Dédicatoire , adressée à cette Reine.

ALCIAT fit des Emblèmes exquis
Lesquels voyant de plusieurs requeris,
Desir me prit de commencer les miens
Lesquels je crois premiers être chrétiens.

Elle dit immédiatement après , que les Poètes de son tems avoient recours à la gravure pour réveiller le goût du Lecteur.

Il est besoin chercher de tous côtés,
De l'appétit , pour ces gens dégoutés

L'un attiré fera par la Peinture (1),
 L'autre y joindra Poésie, Ecriture.
 Ce qu'imprimé sera sous votre nom,
 Lui donnera bon bruit & bon renom.

E M B L Ê M E.

LES grands larrons du monde méprisés,
 Ont tant s'appé cette grand forteresse
 De Babilon & ses apuis brisés,
 Qu'elle va choir pour un peu que la presse
 Le vent d'en haut qui commence à souffler.
 Sortez enfans, voici qu'elle succombe.
 Le feu s'étend; Babilon à bas tombe,
 Sans que jamais puisse se redresser.

Dans un autre Emblème, l'Amour tient un globe
 sous lui, suspendu à une flèche. On lit au bas: *Sublata
 Amore omnia ruunt.*

L'idée de cet Emblème nous paroît aussi agréable
 que l'exécution l'est peu.

(1) Vignettes enluminées sur vélin, qui étoient très-riches
 & très-belles.

A la fuite des Emblèmes il y a deux Sonnets à la Reine de Navarre, & six autres adressés à Monseigneur de la Caze, Gouverneur de Monseigneur le Prince de Navarre ; ils sont suivis d'une Allégorie en forme d'Épître.

É P I T R E

Sur la conservation du présent Livre.

J'AI vu sous le Soleil combattre deux montagnes.

Ces montagnes combattent pour conserver son Livre.

L'une la plus superbe a nom Iniquité,

L'autre est ardent Amour.

D'après ce petit échantillon, nous pensons que nos Lecteurs nous tiendront quitte du reste. Ce grand combat ressemble assez à la montagne en travail qui enfante une souris.



MARSEILLE D'ALTOVITI.

PHILIPPE d'Altoviti d'une maison illustre de Florence, premier Consul d'Aix en 1550, & Renée de Rieux, Baronne de Castellanne & de Château-neuf, donnèrent la naissance à la Demoiselle d'Altoviti, qui fut tenue sur les fonts de Baptême par la Ville de Marseille. Il s'éleva une contestation entre Philippe son père & Henri d'Angoulême, Grand-Prieur de France & Gouverneur de Provence, tous deux s'étant attaqués se poignardèrent.

Marseille d'Altoviti cultiva la Poésie assez pour faire voir qu'elle avoit le talent des Vers; mais trop peu pour se faire une réputation. Il ne reste d'elle qu'une petite Ode à la louange de Louis Bellaud de la Bellaudière, & de Pierre-Paul de Marseille, Restaurateurs tous deux de la Poésie Provençale.

S T A N C E S.

NUL n'aura dans le Ciel partage,
S'il n'a chanté par l'Univers
Le rare Phœnix de notre âge,
Paul & Bellaud unis en Vers.

Mercuriens, difers Poètes,
Enfans des neuf Muses chéris ;
Je fâcre aux lauriers de vos têtes
Deux fleurons de mirthe choisis.

Atropos a voulu diffoudre
Un couple d'amis fi très-beau ;
Mettant Louis Bellaud en poudre
Sous le froid marbre du tombeau.

Mais de quoi lui fert son envie,
L'amour & dompté son effort ;
Car Paul lui redonne la vie
Malgré la cruauté du fort.

Elle mourut à Marseille l'an 1606, âgée
de cinquante-six ans. Son Epitaphe se lifoit

C 4

il n'y a pas encore long-tems dans l'Eglise
des grands Carmes, elle est de Pierre de St.
Romuald, Feuillant.

Le jour étoit couché sous l'ombre,
Quand la Mort au visage sombre,
Quittant le séjour de la nuit,
Ce fut des Muses la dixième
Et des Grâces la quatrième,
Marseille, qu'elle nous ravit.
Mais tout le triomphe & la gloire
Qui naquit de cette victoire
De rien ou de peu lui servit.
Elle eut beau réduire en poussière
Le corps sous la tombe arrêté,
L'ame s'envola toute entière
Au sein de l'immortalité.



ANNE DE MARQUETS.

ELEVÉE dans l'étude des Belles-Lettres & dans la Piété, elle apprit de bonne heure à mépriser le monde, où sa naissance & la fortune de ses parens la pouvoient faire jouir d'un sort brillant; elle fit Profession à Poissy dans un Couvent de l'Ordre de Saint Dominique. Elle n'imita point ces Dévots attrabilaires, qui croient la Piété incompatible avec le talent de la Poésie. Elle n'imita pas non plus ces personnes, qui par l'abus qu'elles font de leurs talens, déshonorent la sainteté de leur état. Elle fit des siens l'usage qu'elle en devoit faire en les consacrant à la Religion.

L'austérité du Cloître ne l'empêcha point de conserver des correspondances avec les Gens de Lettres estimables qu'elle eut occasion de connoître; de ce nombre fut Claude de Pence, qui lui laissa trente livres de rente par son testament.

Les Poésies de cette Fille respectable, respirent la candeur & la piété ; elle y paroît animée d'un zèle qui n'est pas moins solide qu'éclairé. Ronfard & d'autres Poètes célèbres de ce tems en ont fait l'éloge. Elle mourut dans un âge avancé, & laissa en mourant à la Dame de Fortia, Religieuse du même Couvent, son amie, trois cents quatre-vingts Sonnets spirituels sur les principales Solemnités de l'année.

S O N N E T.

I.

POUR LA VEILLE DE LA NATIVITÉ.

O fidelle Judée ! ô Jérusalem Sainte !
 Vous tous qui bénissez le Nom de l'Eternel,
 Qui chérissez la Paix, Sainte Fille du Ciel,
 Ne foyez plus gênée de soupçon ni de crainte;
 Si d'angoise aujourd'hui vous avez l'ame atteinte,
 Ressentant du péché l'assaut continuel,
 Vous sortirez demain hors de ce jour cruel.
 Le dragon qui rugit verra sa force éteinte,

Du haut du Firmament le Seigneur descendra ,
Se viendra joindre à vous & vainqueur vous rendra.
Il amène avec lui la tranquille assurance :
Prenez courage donc , & croyez désormais
Que le secours est proche & ne manque jamais
A ceux qui tout en Dieu mettent leur espérance.

S O N N E T

I I.

POUR LE JOUR DE NOËL.

QU'EL miracle est ceci , quelle métamorphose !
Ce grand Roi , qui contient & la Terre & les Cieux ,
Et qui les fait trembler d'un seul clin de ses yeux ,
En une étable est mis , qui n'est qu'à demi close.
Lui qui orne , enrichit , & revest toute chose ,
N'a que des drapelets sur son corps précieux ;
Lui qui lance dans l'air le foudre impétueux ,
Humble , doux & petit en la crèche repose.
Lui que les Chérubins adorent en tremblant ,
Qui dispose & régit l'ordre du Firmament ,
Et qui est seul Auteur de tous biens désirables ,
Est gissant sur la paille entre deux animaux ;
Enfant on l'emmailotte & pour nous misérables
S'étant rendu mortel il souffre tant de maux.



LES DAMES

DE PARTHENAI ET DE ROHAN.

LES Maisons de Parthenai & de Rohan ont produit des Femmes très-célèbres dans les Lettres.

Anne de Parthenai, fille de Jean de Parthenai-l'Archevêque, & femme d'Antoine de Pont, Comte de Marène. Ses connoissances profondes dans les Langues Grecque & Latine, & même dans la Théologie, ne l'empêchaient pas d'aimer beaucoup la Poésie, pour Marot assure qu'elle avoit du talent, & d'exceller dans la Musique.

Catherine de Parthenai, sa nièce, dernière de sa Maison, se fit encore un plus grand nom dans les Lettres, & fut une des plus fermes colonnes du parti Protestant. Elle épousa en premières noces le Baron du Pont-Kellevé, en 1568. La mère de Catherine s'étant brouillée avec son gendre, l'atta-

qua pour cause d'impuissance. Le procès duroit depuis six ans, lorsque le Baron fut enveloppé dans le massacre de la Saint Barthelemi. « Sa résistance, dit Varillas, fut si » longue que ceux qui ne le virent succomber qu'après avoir été percé comme un » crible, lui rendirent le témoignage qu'il » étoit plus qu'homme dans le combat, s'il » ne l'étoit point assez dans le lit nuptial. » Son corps fut traîné jusque devant la porte » du Louvre, où plusieurs Dames de la Cour » regardèrent curieusement s'il ne paroît » troit aucune marque du défaut qu'on lui » reprochoit ».

Catherine eut pour second mari René de Rohan, II du nom, qu'elle perdit après dix ans de mariage. Le tems qu'elle donnoit aux intrigues de Cour, à la défense du parti Protestant & à la culture des Lettres, ne l'empêcha pas de prendre le plus grand soin de l'éducation de ses enfans. L'aîné de ses fils fut le grand Duc de Rohan, le second fut le Duc de Soubise. Elle eut trois filles,

Henriette, qui mourut en 1624 fans avoir été mariée; Catherine qui époufa un Duc des Deux-Ponts, & qui fit à Henri IV cette réponde fi connue : *Je fuis trop pauvre pour être votre femme, & de trop bonne Maifon pour être votre maîtrefle*; & la célèbre Anne de Rohan, dont le Lecteur fera à portée de connoître les talens pour la Poëfie.

» Catherine, dit la Croix du Maine, a
 » composé plusieurs Tragédies & Comédies
 » Françoises, & entr'autres la Tragédie
 » d'Holoferne, laquelle fut représentée en
 » Public à la Rochelle, l'an 1574 ou envi-
 » ron, & qui n'est pas encore imprimée.
 » Elle a composé auffi plusieurs Elégies ou
 » Complaintes fur la mort de M. le Baron
 » du Pont, fon premier mari, & encore de
 » M. l'Amiral & autres grands & illuftres
 » Personnages. Elle a traduit les préceptes
 » d'Ifocrate à Démonic non imprimés ».

La Croix du Maine, qui écrivoit en 1584, ajoute : « qu'elle florit encore cette
 » année & qu'il ne parle pas de fes autres

» compositions , pour n'avoir point cette
 » heur de les connoître ». Elle mourut âgée
 de 94 ans , trois ans après le fameux siège
 de la Rochelle , où elle donna des preuves
 du plus grand courage. Anne , sa fille , étoit
 enfermée avec elle dans cette Ville. Elles
 y furent réduites pendant trois mois à qua-
 tre onces de pain par jour , & dans ce mê-
 me tems elles écrivoient au Duc de Rohan
de ne rien faire au préjudice de son Parti
quoiqu'on leur pût faire souffrir. Elles aimè-
 rent mieux rester prisonnières de guerre que
 d'être comprises dans la capitulation. On
 attribue à Catherine une Apologie satyrique
 d'Henri IV , imprimée dans le Journal
 d'Henri III. Sa fille mourut à Paris le 20
 Septembre 1646 (1) , âgée de 62 ans. Elle
 auroit pu être un des plus grands Poètes de

(1) Dans cette même année Marie Eléonore de Ro-
 han , fille d'Hercule Rohan Guémené de Montbâson ,
 entra au Couvent de Montargis , & composa depuis
 plusieurs Ouvrages de piété très-estimés.

fon Siècle. Mais sa piété la détourna du talent de la Poésie. Elle possédoit parfaitement l'Hébreu & ne lisoit l'écriture que dans cette langue.

S T A N C E S

S U R L A M O R T D U R O I.

REGRETTONS, soupignons cette sage prudence,
 Cette extrême bonté, cette rare vaillance,
 Ce cœur qui se pouvoit fléchir & non dompter,
 Vertus, de qui la perte est pour nous tant amère,
 Et que je puis plutôt admirer que chanter,
 Puisqu'à ce grand Achille il faudroit un Homère.

Jadis pour ses hauts faits nous élevions nos têtes :
 L'ombre de ses lauriers nous gardoit des tempêtes.
 Qui combattoit sous lui méconnoissoit l'effroi.
 Alors nous nous prisions, nous méprisions les autres,
 Etant plus glorieux d'être Sujets du Roi,
 Que si les autres Rois eussent été les nôtres.

Maintenant notre gloire est pour jamais ternie :
 Maintenant notre joie est pour jamais finie.

Près

Près du tombeau sacré de ce Roi valeureux,
Les lis sont abattus & nos fronts avec eux.

.



Mais parmi vos douleurs, parmi tant de misères,
Reine, au moins gardez-nous ces reliques si chères,
Gages de votre amour, espoir en nos malheurs.
Etouffiez vos soupirs, séchez votre œil humide;
Et pour calmer un jour l'orage de nos pleurs,
Soyez de cet Etat le secours & le guide.



O Muses ! dans l'ennui qui nous accable tous ;
Ainsi que nos malheurs vos regrets sont extrêmes :
Vous pleurez de pitié quand vous songez à nous ,
Vous pleurez de douleur en pensant à vous mêmes.



Hélas ! puisqu'il est vrai qu'il a cessé de vivre
Ce Prince glorieux, l'amour de ses Sujets,
Que rien n'arrête au moins le cours de nos regrets,
Ou vivons pour le plaindre, ou mourons pour le suivre.





MODESTE DUPUIS.

MODESTA POZZO OU FONTE MODERATA, (MODESTE DUPUIS) Vénitienne, célèbre par son savoir & par ses talens pour les Vers & pour la Prose; plus juste que *Lucrece Marinelli*; elle ne chercha point dans son *Traité du mérite des Femmes*, à élever son sexe aux dépens de l'autre. Elle se contenta de faire connoître quelles sont les vertus que possèdent les Femmes & celles qu'elles doivent acquérir. Cet Ouvrage lui attira l'estime générale: Son Poëme de Floridor parut peu de tems après; cet Ouvrage postérieur à la Jérusalem délivrée, & à Roland le Furieux, n'eut pas tout le succès qu'il méritoit. On y remarque les mêmes beautés & les mêmes défauts que dans celui du Boyardo. La versification en est douce, facile & souvent brillante. Les écarts d'imagination sont rachetés par le coloris qui les accompagne, & par l'idée morale que ces mêmes écarts présentent à l'esprit du Lecteur.



FLORIDOR, POÈME.

CHANT PREMIER.

Cléardo, Roi d'Athènes, a pour Fille une des plus belles Princesses de la terre. Macandre, Roi des Parthes, amoureux de Biondaure, Reine d'Arménie, veut soutenir sa beauté contre les Guerriers Athéniens. Le Roi permet le défi. Polinide, neveu de la Reine, rencontre une jeune Fille. Aventure de la Guirlande. Macandre a l'avantage sur tous les combattans.

D 2

MUSE, cueille les plus belles fleurs, choisis les accens les plus harmonieux pour chanter les trophées abattus, les incendies rapides que le Tems, Mars & l'Amour s'attribuent : dis les batailles fanglantes & les révolutions qui arrivèrent lors que le Dieu des combats & la Déesse de Cythère avoient seuls des Temples dans l'Univers : chante les fameuses entreprises & les doux penchans qui partagèrent des Beautés célèbres, & des Guerriers illustres. Muse, fille de la Vérité, parle ; fais que mes pensées s'élèvent, & que mes expressions égalent ce que je dois raconter.

(Le reste de l'invocation est adressé au Grand Duc de Toscane, & à la Duchesse sa femme.)

Lorsqu'Athènes éprouvoit les destins favorables, les Dieux lui avoient donné un Roi juste, humain & prudent, nommé Cléardo. Un hymen fortuné avoit rendu ce Prince heureux Père. Celzidée sa fille, joignoit à la beauté tous les agrémens qui plaisent plus que la beauté même. L'Univers retentissoit du bruit de ses charmes. Les hommes l'admiraient, & les femmes en la regardant, perdoient jusqu'à l'espoir du triomphe dû à sa beauté.

Le Roi d'Athènes, la Reine & Celzidée étoient un jour environnés d'une Cour nombreuse ; tous

les yeux fixés sur la Princesse lui rendoient un hommage volontaire, lorsqu'un Guerrier d'une énorme grandeur paroît à l'entrée de la salle & s'avance avec fierté. Sa démarche hautaine, son air menaçant & terrible, causent de l'étonnement, & fixent sur lui tous les yeux.

Macandre, c'est le nom du Géant, étoit parti d'Arménie dans le dessein de forcer les Grecs à avouer que la beauté de Biondaure surpassoit celle de Celzidée. Ce Guerrier féroce, Amant de Biondaure, Reine d'Arménie, s'en croyoit aimé, parce que cette Princesse menacée d'une guerre sanglante, ménageoit avec adresse ceux qui pouvoient l'y servir. Macandre paroît à Athènes: il voit Celzidée, il reste interdit. Déjà sa bouche s'ouvroit, un murmure semblable au bruit d'un torrent précédoit ses discours audacieux; mais le silence de la surprise & du dépit succède tout-à-coup aux sons inarticulés de sa voix tonnante. Enfin, soit qu'il ait honte de reparoître devant Biondaure sans avoir accompli sa promesse, soit qu'il veuille que les Grecs admirent sa valeur & sa force, il s'approche du trône & dit:

« Cléardo, la Renommée porte en tous lieux le
» bruit de la beauté de ta Fille. Moi, Macandre,

» Souverain des Parthes, je viens défendre la gloire
 » de l'Arménie ; je viens prouver à tes Guerriers,
 » à ton Peuple, à toi même, que les attraits de
 » Celzidée disparaissent devant ceux de Biondaure.
 » Cette Reine incomparable qui donne des loix à
 » l'Arménie, qui a soumis le cœur de Macandre,
 » mérite seule les hommages qu'on rend à ta fille.
 » Je viens défier tes Chevaliers. Permits que je
 » les attende pendant trois jours ; que je les
 » combatte à la lance & à l'épée : ordonne seule-
 » ment que le bouclier du vaincu soit le prix du
 » vainqueur. C'est au pied de ce grand olivier que
 » je vais les attendre, de cet olivier qui ombrage
 » la plaine, & qui servira de théâtre à ma valeur. »

Chacun fut indigné de l'audace de Macandre. Celzidée rougit, & le Roi permit, malgré lui, un défi que la coutume autorisoit. Après avoir lancé sur ceux qui l'environnoient, un coup d'œil où le mépris étoit peint, Macandre satisfait se retira. Cependant Appollidéo, Prince de Thèbes, les Rois de Sparte & de Thessalie, celui d'Arcadie, & Polinide, neveu de la Reine, & fils de Brancardo, Roi de Sicile, se présentèrent pour soutenir la beauté de la Princesse. . . .

A peine l'Aurôre entr'ouvrit-elle les portes de

l'Orient, pour précéder un jour nouveau, que le farouche Macandre fit retentir au loin le son formidable du cor.

Appollidéo parut au son aigu des trompettes, & le Peuple oisif & curieux, courut sur les murs de Cécropie. Le Roi, la Reine & Celzidée se placèrent sur des gradins élevés pour eux & leur Cour. Là partagées entre la crainte & l'espoir, les Dames suivoient Appollidéo des yeux; on eut dit que le combat du Prince de Thèbes devoit décider de leur vie. Pour Celzidée, ses regards timides erroient dans la plaine, elle évitoit avec un soin égal la vue de Macandre, & celle d'Appollidéo. . . .

Semblable au Magicien Ismène, qui, croyant détruire, par ses enchantemens, l'armée de Bouillon, ouvroit d'une main audacieuse les portes de Jérusalem. Macandre, le hardi Macandre marche d'un pas superbe. Son amour, sa force & sa valeur sembloit lui assurer un triomphe de plus. Il s'approche de l'olivier, attache à l'un de ses rameaux le portrait de Biondaure, fléchit un genou, & trouble le ciel par ses cris.

(Le Prince Appollidéo court à la rencontre de ce redoutable adverfaire, avec plus de courage que de bonheur. Ils se joignent au milieu de la carrière ;

mais le Roi des Parthes sans être seulement ébranlé par ce choc furieux , renverse Appollidéo , & le force de lui céder la victoire & son bouclier. C'est envain que plusieurs Guerriers entreprennent de venger Appollidéo , ils succombent tour-à-tour , & partagent la honte de sa défaite. Polinide , neveu de la Reine se relève , & veut terminer à l'épée un combat dont le Parthe a jusqu'aujourd'hui remporté tout l'honneur. Mais son cheval épouvanté des cris du Peuple s'échappe , fuit avec vitesse , & trahit l'espoir de Polinide. Ce Prince suit son coursier jusqu'au bord d'une forêt sombre. Il s'y seroit engagé malgré l'obscurité , s'il n'eut rencontré une jeune fille qui s'arrêta pour lui demander s'il n'avoit pas vu un Chevalier , dont l'armure est verte. Dans l'instant le Prince étonné s'arrête, il oublie Macandre & sa vengeance , il fait à son tour des questions auxquelles on répond en lui racontant l'histoire suivante).

LA GUIRLANDE.

La Reine des Daces avoit perdu son époux dans un âge encore tendre , elle couloit des jours dans une douce tranquillité ; parmi ceux que l'ambition d'accord avec l'Amour , mettoit au nombre de ses

adorateurs , le Duc de Transilvanie étoit le plus ardent , & le moins fait pour triompher de l'indifférence de la Reine. Las de soupirer envain , il s'adresse à Parmino , que la Reine honoroit de sa confiance , & lui propose de lui livrer sa Souveraine.

D'abord Parmino l'écoute avec horreur , & lui répond avec mépris ; mais le Duc a lu dans cette ame intéressée : il ménage la fausse honte qui l'arrête ; il renouvelle ses offres , redouble ses libéralités , & bientôt Parmino ne voit dans la plus lâche des trahisons qu'un moyen sûr de faire une fortune plus rapide. Déjà il attend , il cherche l'occasion d'exécuter les projets du Duc. La Reine la lui fournit elle-même. Il est envoyé à Belgiron , chargé d'ordres secrets , qui devoient l'y retenir longtems ; dès le lendemain il étoit de retour. Il fut introduit seul chez la Reine , & lui parla dans ces termes :

« Je me suis hâté de revenir sur mes pas pour
» annoncer à votre Majesté ce qui m'est arrivé dans
» le Parc de Belgiron. Les rayons de la lune me lais-
» soient découvrir au loin les prairies & les collines
» qui entourent cette promenade. Tandis que je
» portois des regards satisfaits sur l'agréable variété
» de la nature ; je sentis la terre s'élever sous mes
» pieds. Surpris de cette nouveauté , je m'arrête &

» recule quelques pas; je fixe d'un œil curieux cette
 » prairie mouvante. La terre se sépare, un tau-
 » reau blanc, armé, les cornes dorées, s'offre
 » devant moi. Il marche d'un pas superbe, & les
 » gazons étincellent du feu des pierreries. Les
 » fleurs se changent tout-à-coup en rubis & en per-
 » les, & l'herbe menue prend la forme & la cou-
 » leur de l'or le plus fin. A la vue de ces merveil-
 » les, mes sens étoient suspendus, mais les trésors
 » qui sembloient m'être offerts m'en rendirent l'usa-
 » ge. Je me baïssois, j'allois ramasser cet or & ces
 » rubis: une nouvelle idée succédant à la première,
 » me fit désirer de m'emparer de celui qui produi-
 » soit tant de richesses. Il ne s'éloignoit pas; je
 » veux saisir une de ses cornes; il n'oppose à mon
 » désir qu'un mouvement presque insensible, on di-
 » roit qu'il veut irriter mon envie par les trésors
 » qu'il fait naître encore sous mes yeux. Je vis enfin
 » que mes efforts devenoient inutiles. Je me con-
 » tentai de ce qui sembloit m'être présenté. Je porte
 » des mains avides autour de moi; mais au lieu d'or
 » & de pierreries, je ne touche que du gazon &
 » des fleurs. Le taureau s'étoit arrêté. Quel fut l'ex-
 » cès de mon étonnement quand il me fit entendre
 » ces paroles: cesse de te livrer à des désirs qui ne

» peuvent être satisfaits parmi tant de gloire; elle
» ne t'est pas réservée : nul n'osera porter une main
» hardie sur moi , ni toucher à mes trésors. C'est à
» ta Reine qu'ils sont destinés. Apprends-lui qu'un
» Roi puissant est tout prêt à lui faire une guerre
» sanglante. Encore quelques jours , & ces plaines
» sont couvertes d'ennemis ; la Ville est assiégée ,
» l'Empire des Daces seroit anéanti ; mais le sage
» Célidante , ce génie protecteur de ta Reine , a
» prévu ces malheurs , & veut lui prodiguer ses
» trésors pour lever une armée nombreuse. Les
» tems sont arrivés où j'ai dû me découvrir à toi.
» Retourne à ta Reine & l'instruis de ce que tu as
» vu. Dis-lui qu'aussitôt que les ombres de la nuit
» auront remplacé la lumière , elle se dérobe à la
» foule des courtisans , & se rend ici seule avec
» toi. Dis-lui que je la ferai triompher de ses en-
» nemis. A ces mots il entra dans le sein de la terre
» qui s'ouvrit sous ses pas ; avec lui disparurent les
» objets de mes desirs.

« La Reine crédule parut moins surprise du dis-
» cours de Parmino , qu'inquiète de la guerre
» qu'on lui annonçoit. Les bontés de Célidante
» la rassuroient , mais l'effet attaché à la pos-
» session du taureau merveilleux , lui faisoit dési-

» rer de voir les jours s'écouler avec la rapidité de
 » l'éclair. Quand elle pense à ce Roi qui doit lui
 » déclarer la guerre, la colère & la crainte parta-
 » gent son ame. Elle croit déjà voir son trône en-
 » touré d'ennemis. La timidité si naturelle à son
 » sexe, le peu de tems qu'on lui donne pour se pré-
 » parer à repousser l'ennemi, tout sert à l'aveugler,
 » tout favorise les projets du traître Parmino.

« Le Château de Belgiron n'étoit pas éloigné de
 » la Capitale, & la Reine espéroit être de retour
 » avant la fin de la nuit. Le sommeil eut à peine
 » répandu ses douceurs sur les mortels, que la Rei-
 » ne s'éloigne avec Parmino. Ils se rendent au Châ-
 » teau. Parmino fait un signal, les portes s'ouvrent
 » & le Duc de Transilvanie se saisit de la Reine.
 » Il tient enfin en son pouvoir cette Princesse qui
 » le dédaignoit, il veut se venger de ses mépris. Il
 » alloit triompher de sa pudeur, & le lâche Parmino
 » l'excitoit à consommer son crime; mais souvent
 » le traître se trouve pris dans les pièges qu'il a
 » tendus.

« Amadrian & Parmino insensibles aux larmes &
 » aux cris de la Reine, sont tout-à-coup enlacés
 » dans des liens invisibles : on arrache la Princesse
 » de leurs bras. Son épouvante redouble lorsqu'elle

» entend des crisaigus, & se voit seule au milieu des
» ténèbres. C'est alors qu'elle se repent d'une vaine
» curiosité. Elle veut fuir, mais la porte échappe à
» ses recherches. En proie à mille idées cruelles, à
» des frayeurs toujours renaissantes, elle attend
» que l'Aurore en faisant disparaître la nuit, dis-
» sipe ou redouble sa terreur. Quelle est sa surprise
» lorsqu'aux premiers rayons du jour elle aperçoit
» une pyramide de cristal, dont la hauteur & l'éclat
» éblouissent & confondent la vue. Sur la cime de
» cette pyramide étoit attachée une guirlande de
» fleurs dont les couleurs brillantes & variées sur-
» passoient en beauté l'écharpe nuancée de la messa-
» gère des Dieux. Cependant le Duc de Transilva-
» nie & Parmino enchaînés, se faisoient l'un à l'au-
» tre des reproches qui augmentoient leur rage. La
» Reine voit tout-à-coup des caractères d'or, qu'une
» main invisible trace sur le cristal; elle lit, & c'est
» alors qu'elle apprend la perfidie de son lâche ser-
» viteur, & l'horrible projet du Duc. Elle apprend
» aussi que ces deux traîtres ne pourront sortir de
» ce lieu que par la valeur d'un Chevalier, dont le
» courage égal à l'adresse, aura dépouillé la pyra-
» mide de la guirlande enchantée qui la couronne.
» S'il est Roi, nul ne pourra le dépousséder. S'il n'est

» que Chevalier , il parviendra au trône ; & si c'est
 » une Femme , Célidante lui promet de garantir sa
 » vertu des attaques qu'on voudroit former contre
 » elle ».

La Renommée , ajouta la jeune personne , porta en tous lieux la nouvelle de cet enchantement. Plusieurs Chevaliers se présentèrent pour le détruire , aucun n'y réussit. Tous sont retenus dans la pyramide , & forcés d'entendre jour & nuit les cris du Duc & de Parmino.

Polinide avoit écouté ce récit avec assez d'indifférence , la jeune fille s'en aperçut & redoubla ses prières. Ses sollicitations étoient accompagnées de ce ton qui décèle un intérêt secret. Polinide fixa sur elle un regard plus attentif , & le visage de cette jeune fille se colora du plus vif incarnat. Elle voulut baisser son voile , mais le Prince s'y opposa. Belle inconnue , lui dit-il , un soin plus pressant que celui de secourir deux scélérats moins punis qu'ils ne méritent de l'être , vous a fait quitter votre Patrie. Quelque Guerrier sans doute. . . . oui , Seigneur , interromp la jeune fille , un Amant chéri , à qui bientôt je devois être unie par le plus charmant des liens , est au nombre des malheureuses victimes que Célidante sacrifie à la vengeance de

sa mère. Je ne rougis point d'avouer mon amour pour Céphaldo, & c'est à titre d'amante affligée que j'implore votre secours.

(Tandis qu'elle se dispose à lui raconter son histoire, & qu'il presse le coursier qui les porte tous deux, il faut revenir à Athènes, dit l'Auteur).

On a vu que les Rois & les Princes qui défendoient la beauté de Colzidée, avoient tous été vaincus par le Géant. Macandre enorgueilli d'une victoire si entière, s'occupoit à former un trophée des boucliers, qui, suivant les loix du combat, lui étoient restés. Le troisième jour alloit finir, lorsque le Roi, perdant l'espoir d'opposer un guerrier à Macandre, se retira dans la Ville, où les vaincus étoient retournés couverts de honte. Macandre triomphoit de ce départ. Il insultoit au malheur de ces Chevaliers, & se préparoit à retourner en Arménie, pour en jouir de son triomphe & de sa gloire, aux yeux de Biondaure son Amante.



C H A N T I I.

Un Guerrier inconnu combat Macandre & le tue. Ce Guerrier est la Princesse Risamante , sœur de Biondaure. Cléardo indique un tournoi. Silano , Prince du Latium , se rend en Grèce. Il essuie une tempête. Arrivée du Roi des Pigmées à la Cour de Thrace.

LE rang, la naissance, la valeur, & moins encore les richesses, ne doivent jamais porter celui qui les possède à mépriser ceux que la fortune lui soumet. Un succès qu'on ne doit qu'au hasard, loin d'éblouir celui qui l'a eu, doit le rendre attentif, s'il veut en mériter un second, ou prévenir les revers que le tems amène souvent sur les pas du bonheur.

Le fier Macandre en est une preuve. Il étoit prêt à se retirer, quand le son aigu des trompettes frappe encore une fois son oreille attentive. Un Guerrier s'avance & témoigne le plus vif désir de combattre le vainqueur de tant de Princes. Il n'a point cette démarche audacieuse qu'affecte Macandre; il n'a pas cet empressement qu'annonce ordinairement une jeunesse téméraire & inexpérimentée : tout en
lui

lui est noble : son armure est verte : un large bouclier sur lequel est peint un cigne , est soutenu par un bras qu'anime la véritable valeur. A peine est-il parvenu à la vue de l'olivier , que le portrait de Biondaure se détache du rameau , & tombe sur le gazon teint du sang des Guerriers Athéniens. Macandre frémit , & les Grecs poussent des cris d'allégresse. Le Chevalier défie Macandre avec plus de hardiesse , le Roi des Parthes y répond avec fureur , & tous deux commencent un combat que la mort seule doit terminer. Les lances se heurtent ; les chevaux ont peine à soutenir ce choc furieux ; ils mettent la croupe en terre , & leurs maîtres sont pendant quelques momens des efforts inutiles pour les relever. Le Chevalier blesse Macandre au-dessous de l'écu , & le fer de la lance reste dans la plaie.

De même qu'un torrent qui descend d'une haute montagne , dont la course précipitée entraîne avec bruit le cailloutage , & se répand dans les vallées qu'il inonde , Macandre voit tout-à-coup couler son sang à gros bouillons.

Le Roi d'Athènes & tout le Peuple applaudissent à des commencemens si heureux. Macandre porte partout des regards courroucés. Il n'apperçoit plus son adversaire , & se croit déjà vainqueur , lorsque

Tome III.

E

le Guerrier revient sur lui l'épée à la main. Alors, semblable aux flots irrités qui se brisent en mugissant contre la digue qu'on leur a opposée, Macandre lève sa redoutable épée, fond sur lui, & lui en décharge un coup dont la violence fait pâlir les spectateurs. Cet aimable Guerrier auroit vu les bords du Cocyte, si l'adresse ne l'eût emporté sur l'aveugle férocité. Cependant son cheval effrayé des coups qui se succèdent avec tant de rapidité, méconnoit le mors & l'éperon, fuit çà & là, & l'expose au plus grand danger. Macandre veut en profiter : il le suit, le presse, voltige autour de lui ; mais de même qu'un chêne antique, qui cent fois a bravé la rigueur des hivers, courbe sa cime sous l'aquilon fougueux, & la relève avec plus d'audace lorsque la tempête a fait place au zéphir, de même le Guerrier inconnu paroît céder aux efforts redoublés du Géant, évite sa rencontre, & se ménage par cette adresse, le moyen heureux de le frapper avec succès. Il saisit le moment où Macandre fond sur lui, & lui porte un coup sur l'épaule droite, qui, descendant le long des côtes, le perce au défaut de la cuirasse. Macandre fait céder la douleur à la rage & répond par un coup de taille. Il fend le bouclier, ébranle son adversaire, redouble & le frappe sans

relâche : enfin prenant son épée à deux mains , il lui porte un coup sur la tête , dont la violence contraint le Guerrier de se laisser aller sur son cheval ; il perd à la fois la vue & le sentiment. Le féroce Macandre s'applaudit de cette action , joint son ennemi , le saisit & veut l'entraîner. Mais sa précipitation rend ses efforts inutiles. Un mouvement aussi violent tire le Guerrier de son assoupissement , il retrouve l'usage de la vue & des sens , & la colère lui redonne des forces nouvelles. Cependant l'avantage que Macandre a sur lui , le force de s'en tenir à la défensive. Le Géant dont il pare tous les coups , sent peu-à-peu ses forces diminuer ; cette manière de combattre rend plus que jamais la victoire incertaine : enfin guidé par la fureur , il s'élançe pour terminer les jours de l'inconnu qui l'évite , & qui bientôt lui plonge à son tour son épée dans les flancs. Macandre tombe , & le poids de ses armes fait retentir au loin un bruit semblable à celui d'un grand arbre que le vent déracine & précipite en roulant du haut d'une montagne escarpée. Je meurs ! s'écrie-t-il , d'une voix foible & pourtant menaçante. Le seul regret que j'emporte au tombeau , est de n'avoir pu forcer l'univers de rendre hommage à la beauté de Biondaure.

E 2

Cependant le Roi suivi des Grands de sa Cour, & d'une foule de Peuple, fortit de la Ville pour marquer sa reconnoissance au vaillant inconnu. C'est en vain qu'il cherche à se dérober aux honneurs qu'on veut lui rendre; Cléardo le joint, le loue sur sa valeur, mais plus encore sur la générosité qu'il a eu d'exposer sa vie pour une cause qui lui devoit être indifférente.

Seigneur, répond l'inconnu, les louanges que votre Majesté me donne, ne sont dues qu'à la Princesse. On osoit contester le pouvoir de sa beauté, & c'est elle seule qui m'a donné la force de vaincre un ennemi que des succès répétés avoient rendu trop audacieux.

(Le Roi le presse d'entrer dans la Ville, de permettre qu'on le défarme; il s'empresse de voir le visage du vainqueur de Macandre, & du vengeur de ses Chevaliers. L'inconnu sourit, délace son armet; & tous les yeux sont frappés d'un juste étonnement, en voyant que ce Guerrier qui vient de terrasser le Roi des Parthes, est une fille d'une beauté éblouissante.)

Ses cheveux d'un blond cendré tombent à boucles flottantes sur ses épaules, ombragent son front qui efface la blancheur & le poli de l'ivoire; le lys & la

rose se disputent l'honneur d'embellir ses joues dont le contour enchanteur sert à faire briller encore davantage le vif incarnat d'une bouche formée par l'Amour. Une candeur ingénue, & le rouge de la pudeur semblent sourire sur chacun de ses traits, où se peint la joie naïve de la victoire. Tous les regards se tournent sur elle ; tous les cœurs volent vers le sien. Ce premier moment, juste tribut d'une admiration plus juste encore, fait place à la surprise : une ressemblance exacte avec le portrait de Biondaure, donne une vive curiosité au Roi. Il ordonne qu'on relève ce portrait ; on le lui apporte, & ses yeux le persuadent que Biondaure elle-même, pour quelque raison qu'il ignore, a combattu le Roi des Parthes.

(Risamante raconte son histoire. Fille du feu Roi d'Arménie, & Sœur de Biondaure, elle fut enlevée par l'enchanteur Célidante, qui, ayant prévu qu'elle feroit accablée de malheurs, voulut lui donner une éducation martiale, pour la mettre en état de se venger des injustices qu'on se préparoit à lui faire. Le Roi d'Arménie mourut peu de tems après, & laissa son Royaume à Biondaure. Lorsque Risamante eut atteint dix-sept ans, Célidante lui découvrit sa naissance, lui conseilla de se présenter devant sa

Sœur, & lui promit de ne jamais l'abandonner. Biondaure enivrée du souverain pouvoir, parut ne pas ajouter foi à l'histoire qu'on lui racontoit, & ne répondit que par des menaces à la tendresse de sa Sœur. Sa ressemblance avec Rifamante étoit selon elle un jeu du hasard, un prétexte spécieux dont elle ne seroit jamais la dupe. Enfin les sollicitations furent inutiles; le cri du sang fut étouffé par l'ambition, & Rifamante se vit obligée d'errer de Royaumes en Royaumes pour chercher des défenseurs. Cléardo qui pensoit ne pouvoir assez reconnoître le service que la Guerrière venoit de lui rendre, lui promit de lui donner une armée puissante pour recouvrer une partie de l'Arménie. Il annonce un superbe tournoi pour célébrer la beauté de sa Fille, & la victoire de Rifamante. Les Rois de Syrie, de Perse; celui d'Afrique, & mille Guerriers se préparèrent à voler où la gloire les attendoit. Rifamante que d'autres soins agitoient, partit d'Athènes après s'être liée d'une tendre amitié avec Celzidée. Elle arriva en Asie, & se trouva à la porte d'un jardin où nous la laisserons pour parler d'un Prince d'Italie que le tournoi amène en Grèce.)

Silano, Prince du Latium, s'embarque avec son

fidèle Clarido. Ils effuyent une tempête furieuse.)

Après avoir vogué pendant deux jours & deux nuits , sous les plus heureux auspices , le ciel se couvre tout-à-coup d'épaisses ténèbres , le soleil s'obscurcit ; les vents mutinés se déchaînent sur les flots en courroux ; l'onde se soulève & s'élançe & semble toucher à la région du feu ; la foudre embrâse les eaux ; tous les élémens confondus paroissent rentrer dans le cahos. Le Pilote pâle & tremblant , prend d'une main mal assurée le gouvernail. L'art de la navigation qu'il cultivoit depuis quarante ans , & l'expérience qui souvent tient lieu d'art , tout s'échappe de sa mémoire troublée. Une manœuvre opposée à ce qu'exige la tempête , ajoute au péril qu'on redoutoit. L'eau pénètre dans le vaisseau : alors il n'est plus d'espoir ; chacun fait retentir l'air de ses cris. La foudre abat le grand mâ , & brise les antennes , le feu & l'eau s'unissent pour la perte du Prince du Latium.

(Silano se jette dans la chaloupe avec son fidele Clarido. Tandis qu'ils s'exposent à la fureur des flots , l'Auteur passe à la Cour de Thrace , & nous apprend que l'Empereur a deux enfans , Risardo & la jeune Ersine.

Un Nain arrive à Bifance , Capitale de Thrace.

E 4

Il vient implorer la pitié de l'Empereur , & le supplie de lui accorder des troupes pour délivrer la Nièce du feu Roi d'Egypte que le tyran retient prisonnière , & qu'il menace d'une mort ignominieuse.)

L'Empereur de Thrace hésite à permettre que son fils s'occupe de la délivrance de la Princesse. Il craint quelque trahison de la part des Grecs qui ont toujours été ses ennemis. Cependant sa pitié combat sa défiance , il force le Nain de lui raconter l'histoire de la Princesse d'Egypte.

Le Nain se donne le titre de Roi des Pigmées. La Renommée l'ayant rendu amoureux de la Nièce du Roi d'Egypte , il quitte ses Etats , arrive à Alexandrie. La vue de la Princesse augmente son amour ; mais ne se dissimulant pas que son extrême petitesse est un obstacle à ses feux , il se fait présenter comme esclave à celle dont il portoit déjà secrètement les chaînes. On l'accepte , & bientôt devenu le confident de son Amante , il jouit de mille privilèges qui augmentent son tourment. Sa passion le consume , enfin il cherche à se délivrer du poids qui l'accable. Il saisit un moment favorable , peint son amour , découvre sa naissance , & les yeux baissés attend l'arrêt que va prononcer son juge.

Un silence assez long, une rougeur charmante qui ne paroiffoit pas caufée par le dépit, précédèrent une réponse, peut-être favorable, quand le Palais retentit de cris aigus. La Princesse & le Nain effrayés, sortent pour favoir ce qui pouvoit les causer. C'étoit la mort du Roi d'Egypte qui venoit d'être affassiné. Lideo, parent du Roi, parle de venger sa mort, & fait tomber les soupçons des Grands du Royaume, sur la Princesse. On la charge de chaînes pesantes, tout son monde est mis aux fers; mais le Nain profitant de la confusion qui régnoit dans le Palais, se sauve. Il forme le projet d'errer de Royaumes en Royaumes, jusqu'à ce qu'il ait obtenu une armée pour délivrer la Princesse.

L'Empereur de Thrace satisfait de son récit, donne des ordres précis pour lever une armée que doit commander Rifardo son fils.



C H A N T I I I.

Rifamante arrive en Asie , combat une Couleuvre , descend dans une fondrière , y trouve la Reine de Phrygie. Une Fée lui fait connoître, par le moyen d'un miroir, ses Descendants.

VOYEZ la jeune Beauté qui en souriant forme une guirlande de fleurs: sa main a cueilli la rose, le lis & la violette; mais l'arrangement de ces fleurs est un art que lui enseigne le désir de plaire. La variété des objets trop souvent en fait le prix; c'est un exemple que nous donne la nature; imitons-la. Laissons partir Rifardo pour délivrer Ragidore, ainsi se nomme la Princesse d'Egypte, & parlons de Rifamante.

Arrivée en Asie, elle s'arrêta à l'entrée d'un jardin superbe, rempli d'achante, de jasmin, de narcisses, & d'autres fleurs odorantes. Des arbuttes épais formoient un charmille à hauteur d'appui, qui ne déroboit point à l'œil enchanté, la vue de cet endroit délicieux. Au milieu du jardin, étoit un bosquet touffu, formé par des rosiers de diverses cou-

leurs. Des parterres émaillés, des gazons, des ruisseaux, tout offroit une retraite charmante, dont Risamante profita. Elle descendit de cheval, entra dans le bosquet, s'y reposa quelques momens, & bientôt se laissa vaincre par le sommeil. A peine endormie, de longs sifflemens, l'agitation des rosiers qui sembloient plier sous les efforts redoublés d'un vent orageux, frappèrent ses oreilles. Elle s'éveille, le bruit redouble; alors elle se lève, remet son casque, saisit sa lance, fait quelques pas; mais son étonnement l'oblige bientôt à reculer. Une couleuvre d'une grosseur énorme sort d'entre les rosiers: son haleine empestée décolore & sèche les roses. Risamante étonnée de cet espèce de prodige, balance un instant, elle ne fait si elle doit disputer le passage à cet ennemi, ou se retirer d'un lieu qui lui devient suspect. Mais bientôt honteuse d'un instant de frayeur, elle embrasse son bouclier, & tourne le fer de sa lance vers le reptile qui paroissoit aussi la menacer. Elle évite avec adresse le poison que lance au loin sa langue vénimeuse, & lui enfonce le fer de sa lance dans le gosier. C'est envain que la couleuvre se débat, & qu'elle frappe l'air de sa queue tortueuse; obligée de céder, elle se retire, elle emporte avec elle le trait qui la blesse, & ren-

tre en rampant dans le creux d'où elle étoit sortie. Ces fleurs , ces bosquets , ces arbuttes , tout avoit disparu ; Rifamante eut peine à se retenir sur le penchant d'un précipice qui tout-à-coup se présente à sa vue , son œil épouvanté n'ose en mesurer la profondeur. La Guerrière renonce à l'espoir de ravoit sa lance , & s'éloigne avec précipitation , mais elle ne trouva plus son cheval que la frayeur avoit fait fuir. Au même instant une voix sonore prononça ces mots : » Illustre Guerrière ne pense point à » abandonner ces lieux , sans être entrée dans la » retraite de la Couleuvre. Ce que tu y verras mé- » rite que tu tentes cette aventure ».

Rifamante se retourne , & nul objet ne frappe ses yeux. Un mouvement de curiosité se joint au dépit d'avoir perdu sa lance & son cheval , & la détermine à tout risquer. Elle se baisse de nouveau vers cette fondrière , elle apperçoit des pierres énormes , qui , de distance en distance , s'avançoient en faillies. Elle s'en sert comme d'une échelle , & parvient , non sans danger , jusqu'au fond. Elle cherchoit la Couleuvre , mais elle ne vit qu'une femme d'environ quarante ans , & un jeune homme qui pouvoit en avoir treize ou quatorze.

(C'étoit la Reine de Phrygie. Elle raconte son

histoire à Rifamante. Une Fée qui protégeoit cette Princesse survient, embrasse Rifamante, lui fait présent d'un anneau auquel est attachée une vertu secrete qui détruit tous les enchantemens. Elle la conduit ensuite dans un Palais souterrain, où, par le moyen d'un miroir, elle lui fait connoître ses Descendans. C'est une généalogie des Ducs de Toscane, & c'est de ces morceaux toujours dictés par la flatterie, & qui ne peuvent interesser que ceux pour qui ils sont faits).

Rifamante sort de la fondrière, retrouve son cheval, & se rend à la Ville prochaine, où elle est reçue par un Chevalier qui exerçoit l'hospitalité, appellé le Chevalier *Courtois*.



 C H A N T I V.

Réflexions sur l'injustice des Hommes. Risardo , Prince de Thrace , s'embarque pour délivrer la Princesse d'Egypte , change de dessein , veut assister au Tournoi , arrive à Athènes , rencontre Odo-rie , Reine de Saboé , en devient amoureux , & la suit à Delphes. Suite de l'histoire de Ragidore , Princesse d'Egypte.

CE Chant commencé par des plaintes contre l'injustice des Hommes. Voici ce que dit l'Auteur :

Ce seroit une erreur de croire que la nature , en donnant aux Femmes la beauté , leur ait refusé les qualités propres à l'étude & même aux armes. L'histoire nous présente une foule d'exemples qui auroient du détruire ce préjugé. Que d'Hommes , si on les élevoit dans l'ignorance de leur sexe , auroient nos défauts , sans avoir nos vertus ! Que de Femmes au contraire sont obligées d'étouffer le penchant généreux qui les porte à des actions nobles , hardies , par la seule raison qu'on prend le soin odieux de leur répéter dès l'enfance : *Les Femmes ne*

doivent pas s'appliquer à telle ou telle chose. L'or qui croît dans la mine, a la même couleur que la terre avec laquelle il est mêlé : dès qu'on l'a travaillé, son éclat diffère-t-il de celui du vase qui orne les Palais? Telles seroient les Femmes, si les Hommes n'étoient assez jaloux pour leur enlever dès le berceau, jusques à leurs pensées. L'éducation, bien funeste & précieux, devient la source de cette différence qui frappe les yeux, relève le courage des uns, & l'abat dans les autres.

C'est ainsi que pensoit le sage Célidante, lorsque touché des infortunes de la jeune Risamante, il l'enleva pour lui donner une éducation martiale.

(L'Auteur laisse pour quelques instans Risamante, & revient au Prince de Thrace, qui animé d'une généreuse impatience, compte tous les instans, & voudroit s'ouvrir un chemin dans l'air, qui le mit à portée de secourir plutôt la Princesse d'Egypte. Le Pilote qui conduisoit son vaisseau, avoit la manie des Pilotes de ces tems-là. Il n'arrivoit jamais dans aucun port, qu'il ne s'informât de ce qui se passoit dans tous les Pays.

Un soir que le tems serein & le vent favorable lui permirent de se relâcher un peu des soins continuels qu'il se donnoit, il vint dans la chambre de

poupe où étoit le Prince, & se mêlant avec les Seigneurs qui environnoient Rifardo, il demanda & obtint la liberté de parler. Alors tout fier de cette permission, il raconta au Prince l'arrivée de Macandre à Athènes, son combat contre les Chevaliers de cette Cour, & la victoire que Rifamante avoit remportée sur le Géant. Ensuite il lui annonça le Tournoi publié pour soutenir la beauté de cette Princesse, & célébrer l'action de la Guerrière.

Ce récit fit oublier au Prince de Thrace l'extrême péril de la Princesse d'Egypte. Un sentiment inconnu lui fait imaginer plus de gloire à se signaler dans un tournoi, où devoient se rencontrer des Guerriers des contrées les plus éloignées, qu'à combattre Lidée, & quelques-uns de ses Gardes. D'ailleurs il restoit peu de jours jusqu'à l'ouverture des joutes; il comptoit s'échaper d'Athènes le même jour, & poursuivre avec plus d'assurance son premier dessein. Suivant cette idée, il ordonne au Pilote de tourner vers Athènes, & les jeunes Guerriers qui l'accompagnent applaudissent à ce projet. Le Nain désespéré est contraint à renfermer sa douleur.)

On touche au Port d'Athènes, on jette l'ancre dans l'endroit le plus écarté, & le Prince descend & salue cette terre, où il espère acquérir une gloire
immortelle.

Immortelle. Au lieu d'entrer dans la Ville, Rifardo se promène dans les environs, tandis que par ses ordres, un homme de sa suite va s'informer si le Roi d'Athènes donne des sûretés à tous ceux qui se présentent. Les différens des Souverains d'Athènes & de Thrace exigeoient cette précaution. Il admiroit les environs de cette Ville célèbre, lorsque trois Guerriers dont les armes étoient noires, sans armes sur leurs boucliers, sans plumes sur leurs casques, lui bouchent le passage, & l'un d'eux le défie au combat. Le Prince répond à ce défi en prenant du champ, & d'un seul coup de lance renverse cet adversaire. Son compagnon prend sa place, & n'a pas un meilleur sort. Il n'en restoit qu'un, & Rifardo animé par l'audace des deux premiers, lui crie de se défendre & court sur lui. « Arrête, répond l'In- » connue, » en s'approchant à pas lents & craintifs, « dis-moi, quel Pays t'a vu naître? A quels parens tu » dois le jour? » Un son de voix charmant accompagna ces paroles. Rifardo s'arrêta, baissa sa lance; un trouble inconnu passa dans son ame, & le disposa à répondre avec douceur & avec vérité.

« Quoique vos questions me paroissent extraor- » dinaires & que j'aie des raisons assez fortes pour » taire mon Pays & mon nom; je consens à vous

Tome III.

F

» confier l'un & l'autre. La Thrace est mon Pays,
 » mon nom Rifardo, & mon Père l'Empereur de
 » Bisance. Mais vous, charmante Inconnue, le son
 » de votre voix vous a décélée. Dites-moi, s'il est
 » possible, quel motif a pu vous engager à déguiser
 » votre sexe dont vous faites l'ornement.»?

A peine Rifardo eut-il achevé, que le Guerrier
 ôtant son casque, découvre un visage céleste. Le
 Prince en est ébloui, mais l'Inconnue, accoutumée
 sans doute à l'admiration de ceux qui la voyoient,
 lui dit avec un sourire aimable, qu'elle se nommoit
 Odorie, & qu'elle étoit Reine de Sabée.

L'impression qu'Odorie avoit faite sur le Prince
 étoit trop forte pour qu'il put la lui cacher. Ses
 questions prouvèrent en même-tems son amour &
 la crainte qu'une autre passion n'empêchât cette
 Princesse de répondre à la sienne. Odorie pénétra le
 motif de ses questions, & quelque fussent ses sen-
 timens, elle se contenta de lui répondre que son
 dessein étoit d'aller à Delphes, consulter l'Oracle
 d'Apollon, dont la célébrité étoit parvenue jusqu'en
 Orient.

Rifardo entraîné par l'amour, & peut-être par sa
 légèreté naturelle, changea le projet de se trouver
 au Tournoi, en celui d'accompagner la Reine de

Sabée à Delphes. Il vouloit demander au Dieu qu'on y révère si cette Princesse répondroit un jour à sa passion. La belle Reine accepta l'offre qu'il lui fit de l'accompagner ; sa valeur la rassuroit. Elle appella les deux Guerriers que la honte de leur défaite empêchoit de se montrer, & Risardo les ayant accueillis civilement lorsqu'elle les lui présenta, toute la troupe se remit en marche.

Le Nain seul se désespéroit de ce nouvel obstacle. Ce fut envain que le Prince de Thrace lui promit de secourir Ragidore, dès qu'il auroit consulté l'Oracle ; il se sépara de lui en murmurant contre la nature qui lui avoit refusé les forces nécessaires pour délivrer son Amante, & partit pour lui chercher des défenseurs plus fidèles à leur parole.

Le Prince de Thrace dans le dessein que son voyage fut ignoré, renvoya tous ceux qui l'avoient suivi, & leur ordonna de l'attendre au Bosphore de Thrace, où il se rendroit dans peu.

Tandis que conduit par l'Amour, père de l'imprudence & des fausses démarches, Risardo suit la Reine de Sabée, Ragidore, Princesse d'Egypte, passe ses jours dans l'attente incertaine d'un vengeur inconnu.

Suite de l'Histoire de Ragidore.

Cette Princesse héritière du trône d'Égypte, attendoit sans empressement, que son oncle nommât celui qu'il lui destinoit pour être son époux. Parmi ceux qui se croyoient en droit de prétendre à la main de Ragidore, Lidée, Souverain d'une partie de l'Île d'Eubée, parent du Roi d'Égypte, ne perdoit aucune occasion de l'entretenir de son amour. Les fêtes les mieux imaginées, les plus galantes, les petits soins, les regards, les discours les plus soumis & les plus tendres, ne lui valurent qu'un dédain constant. Jamais les yeux de Ragidore ne se tournoient sur Lidée, qu'ils n'exprimassent le mépris le plus marqué. Long-tems il souffrit sans oser se plaindre; mais désespérant enfin d'amener la Princesse à permettre qu'il lui parlât de son amour, il forma le dessein de s'arracher, à ses yeux, une vie trop malheureuse. Les conseils & les soins pressés d'un ami le détournèrent de ce funeste dessein. Peu-à-peu son amour pour la Princesse se change en une haine implacable. Il commence à envisager la perte de son ingrate, comme une satisfaction trop douce encore pour ce qu'elle lui a fait souffrir. Quiconque est capable de vouloir la perte de l'objet aimé, a

déjà perdu tout sentiment d'honneur, & s'il a le choix du supplice, c'est le plus cruel qu'il préfère, dût sa fureur entraîner avec sa victime tous ceux qui lui sont chers, une partie du monde & lui-même. L'amour ne sert trop souvent qu'à développer les replis du cœur, & trop souvent aussi les hommes ont en eux des vices qu'ils savent voiler sous des vertus apparentes.

A peine le projet de faire périr Ragidore est-il formé, que Lidée enivre les cœurs d'un poison funeste : Il verse, il prodigue l'or. (L'or a fait partout des traîtres ; c'est une pierre de touche à laquelle rien ne résiste :) l'or brille, le masque tombe, & l'homme est aperçu.

Le Roi d'Egypte fut assassiné dans son lit, par les ordres de Lidée, & bientôt la mort des complices rassura Lidée sur la crainte d'être découvert. Ce crime consommé, il assemble les Grands & le Peuple, leur propose de venger la mort de leur Souverain, s'y engage, & fait sous main accuser la Princesse. Le feu Roi d'Egypte étoit aimé. Ses Sujets crurent devoir appaiser ses mânes, & permirent qu'on se fît de la Princesse qui fut traînée dans un cachot.

Lidée n'avoit pas ces dehors agréables qui sédui-

sent les femmes, mais depuis longtems il avoit affecté une douceur, une générosité qui lui avoient gagné les cœurs. Sa valeur étoit connue : il avoit su captiver l'amitié de ses égaux, & se concilier le respect de ses inférieurs. La seule Ragidore avoit lu dans son ame & le méprisoit. La détention de cette Princesse réunit tous les suffrages en faveur de Lidée, il fut proclamé Roi, & porta le sceptre d'Isis.

Dans ce degré de fortune le plus haut où l'homme puisse atteindre ; Lidée enfin commença à sentir l'horreur de ses crimes. Il est tourmenté par son amour qui reprend de nouvelles forces, & la voix terrible du remord l'épouvante. Tout puissant dans une Cour qui l'adore, il demande le pardon de la Princesse, si elle veut consentir que l'himen les unisse. Aussitôt les fers de Ragidore tombent, elle passe de sa prison dans le Palais qu'elle occupoit, & que les soins de l'amour ont embelli. Lidée fait vœu d'aller à Paphos & à Gnide charger de présens les autels de Vénus, s'il obtient la main de son Amante : mais Vénus a déjà rejeté les vœux du perfide ; l'Amour docile à la voix de sa mère, se plaît à redoubler la flamme de Lidée. Il se promet de venger lui seul tous ceux que ce Prince a immolés à un

sentiment qui ne fut pas son ouvrage. Ragidore ignoroit encore le crime du tyran, mais c'étoit assez pour elle qu'il l'eût accusée. Tout ce qu'il faisoit pour lui plaire augmentoit sa haine, dont elle lui donnoit à chaque instant des preuves. Elle attendoit que le Roi des Pigmées lui amenât un défenseur. Lidée craignoit tout & n'espéroit rien. Il avoit envoyé en Eubée, avertir ses frères de son avènement au Royaume d'Egypte, de la crainte où il étoit d'un soulèvement.



C H A N T V.

Réflexions sur l'Amour. Silano arrive dans une Ile, il est témoin de l'enchantement d'un Guerrier. Arrivée de Floridor, fils de Silvare, Gouverneur de Micènes à Athènes. Risamante se rend à l'invitation du Chevalier Courtois.

QUE ne peut le cruel Amour, lorsqu'on est assez foible pour lui donner entrée dans son ame! La vie, l'honneur, les biens, la reconnoissance, l'amitié même, ce sentiment si doux, il se sacrifie tout, & rien ne lui résiste. S'il est des cœurs auxquels il donne des vertus, mille autres les perdent par ses artifices. La trahison, la perfidie le suivent. Que sur-tout les femmes fuyent l'Amour, il n'est point pour elles d'ennemi si dangereux, parce qu'il n'en est point d'aussi séduisant. Dès qu'elles ont prononcé *j'aime*, l'Amant soumis devient un tyran: il ne prie plus, il exige: les sacrifices multipliés lui paroissent un droit d'en exiger de nouveaux. N'en reste-il plus à faire, l'abandon le plus cruel comble les douleurs de la victime infortunée qu'il s'est soumise. Une

femme refuse-t-elle de livrer son cœur aux tourmens qu'on lui prépare ; l'amour méprisé devient une haine implacable, sa perte peut à peine suffire à la vengeance de l'homme qu'elle n'a pu aimer. Il est dans le monde plus d'un Lidée. Il ne manque à ceux-ci que la célébrité, que le pouvoir de commettre des forfaits, leur ame les a déjà conçus.

(L'Auteur retourne à Silano.) Après avoir erré trois jours au gré des vents mutinés, il aborde dans une Ile inconnue qui lui paroît déserte. Gnide & Paphos ne peuvent être comparées à cette Ile. Silano & son ami trouvent des fruits délicieux. Leur repas champêtre n'étoit pas encore achevé, lorsqu'un grand bruit se fait entendre du côté de la Forêt. Ils se lèvent, & reprennent leurs armes. Tout-à-coup le bruit cesse, ils voyent venir une Nymphé, elle tient le bout d'une longue chaîne d'or, à laquelle est attaché un Chevalier d'une figure interressante. Cette Nymphé les salue sans s'arrêter. Eux enchantés de sa beauté, & curieux de savoir quelle est cette aventure, la suivent des yeux. Ils voyent bientôt l'infortuné que la Nymphé conduit transformé en Cyprès. Jugez de l'étonnement de Silano & de son ami. Ils ne peuvent croire ce qu'ils ont vu. Ils tremblent cependant d'éprouver

un sort semblable. Ils songent aux moyens de s'y dérober ; mais aussitôt la jeune Nymphé repasse devant eux , les salue encore , & les invite à la suivre dans une forteresse qu'ils n'avoient pas apperçue , quoiqu'elle fût devant eux. Une puissance invisible les entraîne , ils marchent sur les pas de cette enchanteresse , sans penser davantage au danger qui les menace , & bientôt ils entrent dans un Temple , dont la structure merveilleuse les jette dans un nouvel étonnement. L'Auteur les y laisse pour retourner à Athènes).

Tous les Princes & les Chevaliers étrangers étoient accourus dans l'Attique. Entre les vassaux de Cléardo , le brave & sage Silvare , Gouverneur de Mycènes , avoit passé l'Isthme de Corinthe , pour être témoin d'un spectacle qui lui rappelloit le souvenir de sa jeunesse. Son fils le suivoit. Floridor n'avoit encore vu que seize printems. Ce jeune Prince joignoit à une beauté régulière & mâle , les grâces naïves de la tendre jeunesse ; on ne pouvoit le voir sans se sentir ému , sa douceur intéressante attiroit vers lui tous les cœurs , l'amour se peignoit dans ses yeux , & son sourire étoit celui de la volupté. Son père l'avoit jusqu'alors empêché de se livrer aux exercices de Mars , mais sa valeur n'attendoit qu'une

occasion pour se signaler. Le désir ardent de voir les Chevaliers dans les Tournois , l'avoit fait voler vers Athènes sur les pas de son père. Le Roi le reçut avec bonté , il sentit même pour lui, dès le premier instant, une tendresse qui ne se démentir jamais. Floridor fut présenté à la Reine & à la Princesse , qui lui firent un accueil favorable.

Stellidon, ce frère généreux du nouveau Tyran d'Egypte , avoit quitté l'île d'Eubée avant l'arrivée de l'envoyé de son frère : il ignoroit que Lidée se fût élevé jusqu'au trône , & soit qu'il eût des presentimens de son sort, soit qu'il ne pût supporter la perte de son second frère , au milieu de la joie publique & du spectacle brillant d'une Cour nombreuse , il étoit enseveli dans une mélancolie profonde.

Le choix tomba sur dix Chevaliers, presque tous Souverains, pour être les *tenans de la barrière*, & le vainqueur devoit recevoir le prix des mains de la jeune Princesse.

(Rifamante s'étoit enfin rendue aux prières du *Chevalier Courtois*, elle venoit d'ôter son casque ; le Chevalier , frappé de l'éclat de sa beauté, avoit peine à revenir de sa surprise. Il lui fit présenter des habits convenables à son sexe , & chercha par un en-

retien varié, à tromper la longueur du tems. Le soir, un repas simple mais délicat lui fut présenté. Souvent le Chevalier portoit ses regards sur la bague qui brilloit au doigt de la Princesse. Enfin ne pouvant résister à sa curiosité, il la supplie de la lui laisser considérer, & de lui apprendre si elle tenoit cette bague du hasard, ou quel événement l'en avoit rendue maîtresse. Rifamante sourit & lui raconta l'aventure de la Couleuvre, & la rencontre de la Reine de Phrigie. Alors Nicobald, c'est le nom du Chevalier, levant les mains & les yeux au ciel, le remercie d'avoir conduit chez lui Rifamante).



C H A N T V I.

Histoire de Nicobald & de Lucimène.

SURPRISE de l'action du Chevalier. Risamante le questionne à son tour. Il ne lui répond qu'en lui racontant son histoire.

Un souvenir cruel m'arrache des soupirs que l'excès de ma douleur étouffe & fait renaître. Je ne puis penser sans horreur à l'enchantement qui, assez près de ce Château, retient tant de personnes à la tour de la *Peur*. L'accès en est libre, mais dès qu'on a franchi la porte, une terreur subite glace d'effroi l'ame la plus affermie; on est forcé d'avancer, & chaque pas ajoute à l'épouvante. C'est-là que gémissent dans les horreurs de la captivité, mille Beautés que leur sexe n'a pu mettre à l'abri de ce malheur; c'est-là que Lucimène mon amante, mon épouse est retenue. Permettez, illustre Guerrière, que pour vous donner une juste idée de mes regrets; je rappelle un tems qui n'est plus, un bonheur qui, semblable à l'ombre fugitive que présente un beau songe, s'évanouit au réveil, & laisse

à l'homme qu'il fuit, le tourment de l'avoir senti.

Il y a quelques années que je possédois le cœur de Lucimène. Sa beauté, son caractère, l'égalité de nos conditions, les biens même, tout sembloit nous promettre le plus heureux sort. La Lydie n'avoit produit rien de plus aimable que Lucimène, & Nicobald possédoit son cœur. Ce fut à la fête de Minerve que je la vis. Toutes les jeunes personnes se rassemblent tous les ans à pareil jour, pour offrir à la Déesse des vœux dignes d'elle. Lucimène y vint avec ses compagnes. Je la regardai, je l'adorai, elle m'aperçut & m'aima. Tandis que dans la vaste enceinte d'un Temple majestueux, cette fête nouvelle, la pompe des cérémonies, & les jeux guerriers qu'on célébroit, fixoient l'attention d'un Peuple immense; Lucimène & moi, uniquement occupés l'un de l'autre, nous n'éprouvions que le besoin de nous voir. La fin de la fête fut le moment, le premier moment où mon cœur sortit de l'enchantement, & ressentit les violentes atteintes du chagrin. Je vis une tristesse égale à la mienne s'emparer de Lucimène, & mon cœur empressé la suivit. Le jour & la nuit son image m'accompagnoit en tous lieux. Enfin je résolus de parler, je la revis, & je crus l'aimer encore davantage. Je voulus que sa bouche m'instruisit de mon

bonheur ; l'aveu le plus tendre suivit ma prière.

Une seule chose s'opposoit à notre union. Le père de Lucimène n'étoit pas alors en Lydie. Il fallut attendre son retour. Je ne voulois parler au mien qu'au moment où celui de mon Amante pourroit donner une réponse que la réflexion eut pu ne nous pas rendre avantageuse. Ce long retardement augmentoit ma peine & mon amour. Il me donnoit le tems de mieux connoître Lucimène. Un second obstacle vint se joindre encore au premier. Mon père fut choisi par son Roi pour aller en Syrie. Cet honneur qu'il n'avoit pas recherché lui causa autant de joie qu'à moi de douleur. Sept lunes s'étoient déjà écoulées , sans que mon père , ni celui de mon amante revinssent. Nous commencions à perdre l'espérance d'être heureux , lorsque l'arrivée du mien , au lieu de porter la joie dans notre ame , n'y porta qu'une douleur aussi cruelle qu'elle étoit juste.

Avant que je pusse parler à mon père , il me dit qu'il avoit fait un choix pour moi , & qu'il me destinoit une femme dont la beauté égaloit la naissance. Mon saisissement l'instruisit de ce qui se passoit ; mais inaccessible à la pitié comme il l'avoit été à l'amour , l'ordre d'obéir fut prononcé avec une fermeté tranquille qui ne me laissa aucune réponse à

faire. J'allai porter ma douleur dans le sein de mon amante. Elle m'attendoit pour m'annoncer un ordre semblable. « Mourons, s'écria-t-elle, puisqu'on » prétend forcer nos cœurs ! on nous défunit, on » nous sépare, poursuivit-elle. Déjà d'odieux prépa- » ratifs m'annoncent un jour funeste. Je connois » mon père. Il n'est pas moins absolu, moins cruel » que le tien. L'obéissance ou la mort, c'est la seule » chose qui dépende de nous. Ah ! Nicobald, oses- » tu balancer ? »

J'adorois Lucimène, sa résolution porta l'effroi dans mes sens, mais l'amour me rassura, & j'osai espérer encore le bonheur. Je la consolai & courus fléchir mon père. L'ame la plus irrésolue devient souvent la plus ferme à l'aspect du péril. Je parlai, je priai, & l'auteur de mes jours fut sourd à ma douleur. Sa parole étoit donnée, la famille de celle qu'il m'avoit choisie étoit puissante; son honneur étoit engagé, enfin c'étoit un parti pris que rien ne pouvoit changer.

Vous pensez, sans doute, charmante Inconnue, quel dut être mon chagrin. Je formai mille projets dont l'exécution ne pouvoit réussir dans le court espace qui me restoit. La fuite demandoit des préparatifs que je ne pouvois faire sans m'exposer à
être

être découvert. Néanmoins quelque fut ma douleur, celle de Lucimène m'occupoit. Ses menaces m'effrayoient trop; je courus dès l'aurore chez elle pour lui rendre ses sermens, & n'exiger d'elle que de vivre. Elle vint à la fenêtre d'une salle basse, mais Dieux! elle étoit parée. Sa tête chargée de pierres, ses habits somptueux m'annoncèrent que le même instant alloit nous rendre tous deux infortunés.

J'eus cependant la fermeté de taire mon amour & mon désespoir pour la conjurer de vivre. Elle ne put me répondre, son père l'appella & je la quittai. J'errois au hasard, lorsqu'un de mes parens m'arrêta pour me complimenter sur ce qui faisoit mon chagrin. Mon père me cherchoit, il me joignit, me força de rentrer, & toute espérance me fut interdite. Peu d'heures après, on me conduisit au Palais où le Roi m'attendoit pour honorer mes nœces de sa présence. J'y fus, mais plutôt comme un criminel qu'on mène au supplice, que comme un homme qu'on va marier. Parvenu à la salle où le Roi me fit placer au pied de son trône, j'osai protester devant lui contre la violence qu'on exerçoit contre moi. Je fis plus, je jurai de ne jamais accomplir un hymen abhorré: menaces & prières, tout fut inutile. Cepen-

dant on me força de regarder celle qui m'étoit destinée. Alors jettant un œil furieux sur ceux qui m'environnoient, j'apperçus Lucimène que la joie rendoit interdite. Courir dans les bras l'un de l'autre, mêler nos larmes, tomber aux pieds de nos parens, & du Roi, ce fut l'ouvrage de l'instant & l'expression de l'amour.

Nous fûmes unis. On nous apprit ensuite que nos pères s'étoient rencontrés sur mer, avoient fait le trajet ensemble; qu'ils avoient resserrés les nœuds d'une ancienne amitié, & projeté une union entre leurs familles, sur laquelle étoit fondé l'espoir de leur vieillesse.

Nous jouissions d'un bonheur trop grand pour qu'il fût durable. Je ne quittois jamais Lucimène, & mes plaisirs étoient les siens. Un jour que le plaisir de la chasse nous avoit emportés trop loin, nous nous trouvâmes seuls dans une forêt silencieuse & sombre. Nous cherchions à reprendre un chemin plus frayé, lorsqu'une Dame montée sur un coursier superbe nous aborda. J'eus le malheur de lui plaire. Elle s'apperçut de mon amour pour Lucimène; dès cet instant elle me la ravit: c'étoit une Magicienne.

Eh quoi! dit-elle, à Lucimène, vous êtes dans

ces lieux , & vous n'allez pas tenter l'aventure qui tous les jours y attire tant de personnes? On trouve sur le bord de ce Lac que nous voyons d'ici , une Syrène attachée à un arbre. Elle ne pourra sortir des chaînes qui l'y retiennent , que lorsqu'un couple uni par l'Amour , la beauté & la constance se présentera sur le bord du Lac. Ceux à qui ce bonheur est réservé , jouiront du sort le plus heureux , puisque cette chaîne sans prix leur sera un garant sûr d'une fidélité éternelle. Personne, je crois, n'est plus digne que vous, couple charmant, de posséder un trésor, objet constant de tant de vœux inutiles.

Le désir de nous aimer toujours, l'amour que nous avions l'un pour l'autre, le prestige dont la Magicienne nous environnoit, tout nous fit succomber. Elle nous servit de guide. Arrivés au Lac, elle nous fit passer un pont qui conduit au Château *de la Peur*. A peine fûmes-nous entrés, qu'une frayeur subite me saisit. Je voulus faire retourner Lucimène sur ses pas, mais l'eau qui entourroit le Château dont le pont étoit levé, redoubloit notre crainte. Son murmure glaçoit mes sens. Bientôt notre guide perfide ajouta les outrages à la supercherie. Je vis charger Lucimène de chaînes pésantes. Loin de pouvoir m'y opposer, je me trouvai

accablé sous le poids des miennes, & traîné loin d'elle dans un cachot affreux.

La Magicienne ouvrit la nuit les portes de ma prison, & n'oublia rien pour me faire consentir à lui donner sur Lucimène, une préférence qu'elle savoit ne pas mériter. Longtems elle attendit ma réponse; mais voyant mon silence obstiné: » Ingrat, » me dit-elle, songe à ta sûreté, songe à celle de » ton épouse. Tous les jours on fait sortir de ce Châ- » teau un Chevalier qu'on livre aussitôt à une mort » cruelle. Cet usage barbare s'observe malgré moi. » Dès qu'il n'y a plus d'hommes à sacrifier, on » choisit la plus belle des femmes, & tu fais que la » tienne doit remporter cette triste victoire. Je ne » puis te forcer à m'aimer, mais malgré mon repen- » tir, il ne m'est pas permis d'anéantir ce que j'ai » fait. Un pouvoir auquel je suis soumise m'impose » une loi sanguinaire. Je ne peux que te rendre la » liberté, jouis-en, & pardonne à Mergeline les » maux qu'elle t'a causé. Je te promets au moins de » secourir Lucimène, fuis ». Elle dit, & je me trouvai seul à la porte de cette Ville. La liberté n'étoit pas un bien pour moi, puisque j'en jouissois éloigné de Lucimène. Je me disposois à retourner au Château *de la Peur*, lorsqu'un Sage m'apparut

& me dir: « Rassure-toi , Nicobald , je veillerai
» sur les jours de ton épouse. Mais tu ne peux la
» retrouver que dans quelques années. Attens ici ,
» que conduite par le sort , une illustre Guerrière
» accepte l'offre que tu lui feras de loger chez toi.
» Tu la connoîtras au récit de son combat avec une
» couleuvre. Mais il faut qu'elle devienne épouse &
» Reine , avant qu'elle te rende Lucimène ».

Risamante avoit écouté Nicobald avec intérêt.
Elle reconnut le sage Célidante son protecteur , &
se livra soudain à l'espérance de voir finir ses peines.



C H A N T V I I.

Description du Tournoi dont Celzidée doit donner le prix. Filardo, ami de Floridor, lui fournit des armes. Silano suit la Nymphé Circette ; il en devient amoureux.

LE jour destiné pour le Tournoi parut ; l'aurore n'avoit pas devancé la foule des Guerriers, que l'espoir d'acquérir de la gloire, avoit conduit dans la Grèce. Le Peuple assemblé, les Juges du camp placés, on apporte à découvert le riche présent destiné au vainqueur. Une armure entière couverte de pierreries, telle que Vulcain, aidé des Cyclopes, l'eut avouée pour être sortie de ses mains, est le prix de la valeur. Mais la valeur doit être récompensée par la beauté. Vénus & Mars y sont représentés unis du plus tendre amour : Celzidée doit embellir ce présent par le don qu'elle seule peut en faire.

Le jeune Floridor que le Roi avoit fait placer dans son balcon, tenoit ses yeux fortement attachés

sur les Guerriers qui n'attendoient que le signal pour disputer une victoire qu'aucun d'eux ne devoit remporter. Il murmuroit de ce que la tendresse du Monarque & celle de son père , le forçoient d'être tranquille spectateur du Tournoi.....

Tel on voit un coursier jeune & superbe , que manie un cavalier prudent , ronger le frein qui l'attache , frapper la terre à coups redoublés , & rougir son mord d'une écume enflammée , tel étoit Floridor retenu près du Roi, par le respect & par la crainte d'affliger un Père qui l'aime avec trop de foiblesse , lorsqu'un Messager s'approche & lui remet avec empressement une lettre.

(Cette lettre annonçoit à Floridor la mort prochaine de la mère de Filardo son ami. Cette Dame avoit pris soin de son enfance. Elle vouloit le voir avec son fils avant que d'expirer: elle se flattoit qu'un vain amusement ne tiendroit point dans le cœur de Floridor contre l'amitié & la reconnoissance. Cette lettre, dictée par l'amitié, fait oublier à Floridor les joutes & son dépit. Il demande à voler dans les bras de la mère de son ami , l'obtient & part. A peine étoit-il hors de la vue du camp , qu'il voit deux Guerriers dont l'un porte des armes superbes liées

sur un cheval de prix. Un des deux veut disputer le passage à Floridor qui n'a pour se défendre que son épée. Cependant ce jeune homme arrête son cheval, & court le premier attaquer un adverfaire redoutable ; mais celui-ci baisse la pointe de la sienne, défait son casque ; Floridor reconnoît son ami Filardo. Cette reconnoissance est suivie d'un plaisir inattendu. Filardo confident de son jeune ami, témoin du dépit qu'il avoit de ne pouvoir se montrer aux jôûtes, lui a secrettement acheté un cheval & des armes. Il falloit l'attirer hors du camp pour l'en revêtir, Filardo a imaginé la lettre dont on vient de parler. Il s'applaudit de son succès, conduit Floridor dans un bois peu distant de la Ville, & le revêt lui-même de ses armes.

Ils vont ensemble dans le lieu d'assemblée. Tous les yeux se tournent vers Floridor. Il apperçoit Celzidée. L'amour qu'il ressent pour elle, l'éclat qui l'environne lui ôtent la force de retenir son cheval qui l'emporte avec vitesse hors du camp. Filardo inquiet le suit.

Ici l'Auteur retourne à Silano qui, sur l'invitation de la Nymphe, étoit entré dans un Temple magnifique. De ce Temple dont les beautés sont

scrupuleusement détaillées , Silano passe dans un Palais , où la jeune personne commande en Souveraine. Silano la prie de lui raconter une partie des merveilles qui s'opèrent dans l'Île. Le changement dont il a été témoin , ne lui permet pas de former des doutes sur la puissance de sa belle conductrice ; mais sa curiosité n'en est pas moins vive. Circetta la satisfait.



 C H A N T V I I I.

Histoire de l'Île de Circé. Floridor jette un regard sur la Princesse & fuit. Filardo le fuit.

CIRCETTE raconte les amours d'Ulysse & de Circé. Cette fable, quoique bien contée, est trop connue pour la rapporter. Il suffit de reprendre à l'endroit qui regarde Circette.

Les charmes de Circé, son amour pour Ulysse mon père, ses prières, rien n'ayant pu fléchir ce Héros, ma mère en conçut un chagrin si profond, qu'elle projetta de tirer vengeance, après la mort d'Ulysse, de l'Île malheureuse qui l'avoit accueilli. Elle prit soin des funérailles de cet époux volage, enferma ses cendres dans une urne qu'elle arrosa de ses pleurs, & rendit l'Île entière invisible à tous les yeux. Elle la couvrit de nuages épais, & la fit garder par des tigres, des lions & des serpens. De magiques accens redoublent sans cesse la férocité naturelle de ces animaux. Toute l'Île fut désolée par eux. Ce n'étoit pas encore assez pour Circé d'avoir signalé sa vengeance sur une contrée innocente, des

maux qu'elle éprouvoit; elle voulut immortaliser son amour & ses regrets. Déjà l'art forçant la nature, on voit les vents en furie sortir de leurs gouffres profonds, & porter sur leurs ailes une partie des abîmes qui les renfermoient. La terre se soulève, l'air fuit; une montagne surmonte une autre montagne qui entoure le Palais où nous sommes. Alors Circé bâtit ce Temple dont l'éclat frappe les yeux, & dispute de splendeur avec le Dieu de la lumière. Les bases, les arcades, les chapiteaux tout s'arrange, s'unit à la voix redoutable de Circé. Des voûtes élevées & brillantes couronnent cet édifice majestueux.

Satisfaite, elle descend dans la Ville pour y prendre l'urne qui renferme les cendres de mon père; elle la dépose sous ce superbe mausolée, à côté des armes du bouillant Achille: ces armes sont un chef-d'œuvre de Vulcain: elles coûtèrent la vie à Patrocle, & avec elles Achille immola le vaillant Hector aux mânes plaintives de son ami.

J'étois présente à toutes ces merveilles. Circé n'avoit d'autre plaisir que celui de considérer mes traits, dont la ressemblance avec ceux de mon père lui rappelloit une idée chère & cruelle. Elle m'enseignna, de son art, tout ce qui peut contribuer au

bonheur des hommes, & ne me découvrit point ces secrets dangereux dont l'usage lui étoit si fréquent.

Quand le destin termina ses jours (elle avoit perdu l'immortalité par son amour pour Ulysse,) elle me laissa dans cette Ile avec trois Nymphes. Circé avoit obtenu du père des Dieux, que l'âge ne flétriroit point ma beauté : des siècles accumulés n'ont pu l'altérer. Mais cet avantage me devient inutile, puisqu'il me faut garder les cendres de mon père, jusqu'à ce qu'un Guerrier, dont la valeur égale celle de ce Héros, se soit emparé des armes d'Achille, m'ait rendu la liberté, & devienne Souverain de cette Ile.

Comme le hasard amena mon père dans l'Ile de Circé, elle a voulu qu'un hasard semblable y conduisit celui qui doit mettre fin à cette aventure, nul ne peut entrer dans le Temple s'il ne réunit toutes les vertus. La témérité de quelques-uns a déjà été punie : je me vois forcée de conduire moi-même ces malheureuses victimes, jusqu'au bois où Circé les change en arbre. Vous avez été témoins de ce châtement, puissiez-vous n'en pas mériter un semblable.

(Circette détaille aux Chevaliers les combats qu'ils auront à soutenir. Silano balance quelques

tems ; mais l'amour que lui inspire la Nympe, lui donne le courage d'entreprendre cette aventure. Circette qui sent déjà pour lui un sentiment plus fort que celui de la pitié , se propose de l'aider de ses conseils.

Cependant Filardo étonné de la fuite de Floridor, le suit , & le trouve plongé dans une mélancolie dont rien ne peut le distraire. Il emploie le langage séduisant de l'amitié, pour obtenir du jeune Prince qu'il lui confie le sujet d'un changement si prompt).



C H A N T I X.

Eloge de l'amitié. Floridor vaincu par les sollicitations de Filardo, lui confie son amour pour Celzidée. Filardo l'encourage & le ramène au Tournoi. Odorie, Reine de Sabée, & Risardo, Princesse de Thrace, délient une Femme attachée à un Chêne. Quelle étoit cette Femme. Ils arrivent à Delphes.

LE seul bonheur durable se trouve dans l'amitié. C'est le présent le plus rare que le ciel fasse aux hommes. La fortune inconstante, le tems qui dévaste & détruit tout, ne peuvent altérer ce sentiment si pur; la mort même ne rompt point des nœuds si doux: sa faux la respecte, & l'ami qui n'est plus, vit dans l'ami qui reste.

(Floridor ne peut refuser à Filardo de lui confier ses peines. Il lui découvre son amour, avec une ingénuité touchante, heureux partage de son âge. Sa rougeur, ses yeux fixés sur le gazon, des larmes qui se font passage à travers de longues paupières; tout émeut, tout intéresse dans l'aimable Floridor. Filardo cache à son jeune ami son étonnement &

son trouble. Il ne veut point le désespérer par des conseils sévères & déplacés, par des réflexions peu ménagées : il trouva dans sa passion même, un moyen de tourner cette ame encore naïve, vers l'amour de la gloire. La beauté de Celzidée, sa naissance, l'orgueil & les desseins de Cléardo, sont autant d'encouragemens pour Floridor. Combattre tant de Guerriers, illustrés par leur rang & leur valeur, c'est l'unique moyen de faire disparaître l'inégalité que le hasard a mis entre la Princesse & Floridor. Cette armure superbe que le vainqueur doit recevoir des mains de Celzidée, peut devenir un titre pour prétendre à son amour. Floridor embrasse avec transport son ami, & sent renaître tout-à-coup le désir de combattre, & l'espoir de triompher. Ils retournent ensemble à la joute, ils entrent dans la lice à l'instant où le Prince Aliforte venoit de terrasser trois Guerriers, dont l'un est le Roi de Perse, l'autre le Roi de Syrie, & le troisième, un Cavalier Africain. Alors que tant d'illustres Chevaliers combattent dans Athènes pour célébrer la beauté de la Princesse, Rifardo suivoit Odorie, & chaque instant augmentoit son amour. Ils arrivèrent un jour dans une plaine, au bout de laquelle le chemin se séparoit. Ils tenoient conseil pour dé-

terminer celui qu'ils choisiroient. Tout-à-coup des accens plaintifs retentissent à leurs oreilles. Rifardo pique son cheval , & court avec ardeur vers un sentier étroit , d'où lui sembloient partir des gémissemens & des cris. Odorie & les deux Guerriers le suivent. Parvenus à l'entrée du sentier , ils aperçoivent une femme nue liée à un chêne antique. Rifardo s'approche d'elle , & coupe les liens qui la retiennent , pendant qu'Odorie relève les habits de cette infortunée épars dans les buissons. Un Guerrier s'avance aussitôt , & d'un air impérieux ordonne au Prince de laisser cette femme. Rifardo ne lui répond qu'en mettant l'épée à la main. Le combat fut opiniâtre , mais l'honneur en demeura au Prince de Thrace , & les vœux d'Odorie furent exaucés.

Lorsque la frayeur eut fait place à la joie , Odorie pria l'Inconnue de lui dire comment elle se trouvoit seule avec ce Guerrier , & pourquoi il en avoit agi si durement envers elle ? L'Inconnue rougit & dit qu'elle appartenoit à Biondaure , Reine d'Arménie , que cette Princesse assiégée dans Artemite , Capitale de ses Etats , par Rifa-mante sa sœur , l'avoit envoyée pour obtenir du secours de quelque Roi ou Chevalier ; mais que le bruit de la valeur de Rifa-mante l'avoit empêchée de réussir dans son message ,
parce

parce que personne ne vouloit combattre contre elle. Qu'enfin après bien des courses inutiles , un Chevalier s'étoit offert à la suivre ; mais qu'à l'entrée du sentier , il avoit tenté d'en obtenir des faveurs , & qu'irrité de sa résistance , il l'avoit liée à un arbre. Elle finit en priant Risardo & les deux Guerriers de venir défendre la Reine d'Arménie.

Le Prince de Thrace le lui promet, mais après qu'il aura consulté l'Oracle de Delphes. Gracisa , ainsi se nommoit l'Étrangère , les accompagne , & tous arrivent à Delphes où ils consultent le Dieu.

Description du Temple & de ses ornemens. Les peintures qui ornent ses murs , représentent les Doges de Venise , & les principaux d'entre les Sénateurs (1).

(1) Ce morceau est très-bien fait, mais comme il a rapport à la fondation de Venise , j'ai cru ne devoir pas les rapporter.



 C H A N T X.

Réponse de l'Oracle de Delphes. Risardo & la Reine de Sabée s'unissent par l'hymen. Aliforte triomphe de tous les Guerriers. Floridor le combat & remporte la victoire. Il ne veut pas être connu. Il reçoit des mains de la Princesse le prix destiné au vainqueur, & se retire.

APRES avoir considéré d'un œil curieux les peintures du Temple, les voyageurs portent leurs vœux à la Prêtresse.

A peine a-t-elle invoqué le Dieu, que l'autel & les colonnes du Temple tremblent, les voûtes ébranlées s'entr'ouvrent & laissent pénétrer la lumière dans le redoutable Sanctuaire, une voix sonore & forte prononce ces mots.

« Celui qui déguise son sexe est destiné à devenir
 » l'épouse du Guerrier dont l'écu représente une
 » Nymphé. Les autres attendront leur sort sans im-
 » patience, tous iront en Arménie, où deux Sœurs
 » désunies se font une guerre cruelle. C'est-là que
 » s'accomplira l'Oracle ».

Rifardo au comble de ses vœux, jette un regard satisfait sur la Reine de Sabée. Il se prosterne au pied des autels, il rend grace au Dieu du Jour, il embrasse Odorie & s'unit pour toujours à elle. Odorie accepte sa main, & reprend à sa prière les habits de son sexe. Les deux Guerriers s'entre-regardoient d'un air triste, mais aucun n'osa former obstacle à l'accomplissement de l'Oracle d'Apollon. Ils suivirent les époux qui prirent avec Gracisa la route de l'Arménie.

Cependant Aliforte que la défaite de trois Guerriers avoit enorgueilli, voit paroître un nouveau concurrent, semblable au Dieu des Combats. Miricelse, Prince d'Egypte, frere de Ragidore, ignoroit les infortunes de sa Sœur. Depuis longtems il erroit de Royaumes en Royaumes, & s'étoit signalé dans les Tournois.

Ils prennent du champ, se rencontrent au milieu de leur course; mais Aliforte est renversé par le Prince d'Egypte & lui cède la victoire. Miricelse abat aussi les Rois d'Arcadie; Clitie & Elion avoient aussi succombé sous ses efforts, lorsque le Prince de Thèbes parut & le vainquit à son tour. Le féroce Marcan veut en vain disputer la victoire au Prince de Thèbes, il augmente le nombre des vain-

cus. Alors un Guerrier à la fleur de l'âge s'avance. C'étoit Sfidamarte, fils de l'Empereur de Trébifonde. Sa valeur, sa force, son bonheur tout lui promettoit la victoire, & la chute du Prince de Thèbes sembloit la lui promettre. Tous les Chevaliers Grecs succombèrent. Filardo & Floridor étoient les seuls qui n'eussent pas encore combattu; & le Roi à qui ils étoient inconnus, voyoit avec chagrin l'honneur du Tournoi passer dans des mains étrangères. Filardo prévint son ami, & malgré sa valeur, tomba sur le sable.

Au désir de vaincre cet adversaire audacieux, se joignit celui de venger Filardo qui, relevé par les soins de son Ecuyer, pouvoit à peine marcher: Floridor animé par tant de motifs, entre dans l'enceinte. Sfidamarte vient à sa rencontre, les chevaux se heurtent, les lances se brisent sans que les combattans soient ébranlés. Cependant leurs courriers mettent la croupe en terre, & ce n'est pas sans peine que tous deux fournissent la carrière. Cet égal succès leur donne à tous deux des pensées bien différentes; Floridor, encouragé par cet essai, reprend une lance & des forces nouvelles; Sfidamarte étonné présage sa défaite. Cette seconde course termina le Tournoi. Le Prince de Trébifonde tomba sur

l'arène, & mille cris de joie signalèrent sa défaite & la victoire de Floridor.

Chacun s'empresse par l'ordre du Roi, à féliciter le jeune Guerrier; les trompettes donnent le signal, il est conduit à Cléardo qui le fait placer à son côté. Ces honneurs, ces louanges ne rassuroient pas Floridor qui craignoit d'être reconnu. Il n'ose répondre au Roi; il n'ose hasarder un regard sur ces Guerriers qui l'entourent; il est prêt à se repentir d'avoir remporté une victoire qui va décéler son amour. Sa crainte est remarquée, & redouble la curiosité générale.

Celzidée ne peut le regarder sans éprouver l'émotion la plus vive, un sentiment involontaire lui fait désirer qu'il se fasse connoître; tous les Grands du Royaume entouroient aussi Filardo que leurs questions pressées mettoient à la torture, lorsque Dité son Ecuyer s'avança vers le Roi & lui dit:

« Seigneur, nous sommes frères de Tanafra,
» Prince des deux Scythies. L'envie d'acquérir quel-
» que gloire, nous a fait sortir de notre Patrie pour
» assister à ce Tournoi. Mais notre Souverain nous
» a ordonné de ne point quitter nos casques tant
» que nous serions dans les Villes qui t'obéissent.
» Nous nous y sommes engagés par des sermens

H 3

» que rien ne peut nous porter à enfreindre. Votre
 » Majesté est trop juste pour ne nous pas laisser la
 » liberté sur une chose si indifférente en elle-mê-
 » me. Brancador mon frère, plus heureux que
 » moi, vient de remporter une victoire qui redou-
 » ble sa peine, puisqu'un accident fatal lui a pour
 » toujours ôté la liberté de vous rendre graces des
 » honneurs que vous lui prodigués. Je me nomme
 » Calindrano ».

Le Roi feignit de se contenter d'une excuse dont il sentoit la frivolité. Il ordonna qu'on menât le vainqueur à la Princesse. Les yeux de Celzidée s'attachèrent sur Floridor, avec une expression dont elle-même ignoroit le motif. Ce jeune Amant oubliant les raisons qui le forçoient à cacher sa passion, s'abandonnoit au plaisir de regarder Celzidée que l'émotion embellissoit encore. Mais Filardo ayant obtenu du Roi la permission de se retirer, vint l'arracher à ce dangereux plaisir. Il le fit sortir du Palais & le remena dans l'Hôtellerie qu'ils occupoient.



C H A N T X I.

Floridor se cache derrière une charmille pour regarder la Princesse sans être vu. Il se retire ensuite, s'égaré dans les appartemens, va jusqu'à la chambre de la Princesse. Forcé d'en sortir, il passe dans le jardin, & delà dans un petit bois. Il combat contre le Roi de Perse & le tue.

UN festin magnifique étoit préparé dans les jardins. Floridor forcé de s'éloigner, ne put se refuser au plaisir de revoir Celzidée. Quelqu'amitié qu'il eût pour Filardo, il ne voulut pas lui communiquer son dessein. Il se glissa à la faveur de la confusion qui régnoit dans le Palais derrière des touffes d'arbustes qui environnoient la salle, écarta quelques branches, & se plaça en face de la Princesse. Delà ses regards se portoit sur les Souverains invités par Cléardo, il les voit comme des rivaux. La jalousie s'empare peu-à-peu de son ame. La Princesse ne peut tourner les yeux, elle ne peut adresser la parole à aucun d'eux que Floridor ne le croye aimé. A chaque instant sa jalousie changeoit d'objet

H 4

& devenoit plus vive. Enfin honteux d'un mouvement si peu raisonnable, il s'arracha de ce lieu où son ame étoit toute entière. Son trouble augmenté encore par le bruit que faisoient les Pages, ne lui permit pas de reprendre le chemin qui l'avoit conduit au jardin. Il se trouva dans le Palais, près de l'appartement de la Princesse, y entra, & ne se reconnut que lorsqu'il fut dans la dernière pièce. Effrayé d'une témérité qu'il eut payé de sa vie, il alloit retourner sur ses pas, lorsqu'un portrait de la Princesse sur lequel il jeta les yeux, lui fit oublier le péril qu'il couroit.

Floridor resta quelque-tems devant le portrait de celle qu'il adore. Il écrit sur des tablettes, des vers à la louange de Celzidée. Il lui découvre son amour, mais il n'ose se nommer. Faisant ensuite réflexion que l'heure du festin étoit passée, & n'osant traverser le Palais, il saute du balcon dans le jardin.

Celzidée, sans définir les mouvemens qui l'agitoient, se livroit à une impatience qui paroïssoit jusques dans ses yeux. Elle se retira le plutôt qu'il lui fut possible. Carinthie, celle de ses femmes qui lui étoit la plus chère la suivit, & s'aperçut qu'on avoit attaché au balcon les draps du lit de la Princesse.

Celzidée trouve en même-tems les tablettes, son ame se trouble, elle les lit d'un regard avide, elle y reconnoît le langage naïf d'un Amant jeune & timide, elle croit que ces caractères ont été tracés par la main de Floridor; elle croit voir en lui un Amant respectueux & le vainqueur du Tournoi, elle relit mille fois en soupirant ce billet chéri, dont toutes les expressions vont se graver dans son cœur; elle passe sur un balcon pour y rêver en liberté. Elle n'y eut pas été quelques minutes, qu'un cliquetis d'armes se fait entendre, & des cris inarticulés interrompent le silence de la nuit. Déjà effrayée par ce qui venoit de lui arriver, elle se retire le trouble dans l'ame, sans oser s'éclaircir sur ce qu'elle venoit d'entendre.

Floridor, au sortir de l'appartement de la Princesse, après avoir traversé le jardin, étoit entré dans un petit bois qui le terminoit. Ses inquiétudes l'y retinrent. Sa rêverie fut interrompue par les discours de deux hommes que le hasard avoit conduits près de lui. Floridor entend nommer Celzidée, il prête une oreille attentive. Il reconnoît le Roi de Perse & son Frère, qui forment le projet d'enlever Celzidée. Il les joint, met l'épée à la main, & leur crie de se défendre. Ces deux traîtres

étoient armés; mais Floridor avoit pour lui son amour, sa valeur & la surprise de ses ennemis. Quoique la lune fut dans son déclin, ses foibles rayons suffirent à Floridor pour distinguer le Roi de Perse dont l'armure éclatoit de pierreries.

A cette attaque si peu prévue, les deux frères se troublent. Le Roi de Perse porte à Floridor un coup mal assuré, s'enferme lui-même dans ses armes & perd un œil. Marcan que l'obscurité trompe, croit percer un ennemi, & donne la mort à son frère. « Seigneur, dit aussitôt l'infortuné Marcan, retirez-vous, & cessez de poursuivre un projet dont l'exécution moins facile que vous ne vous l'étiez imaginé, vous coûte déjà si cher ». Floridor qui voit son erreur, en profite pour s'échapper, & le suit sans lui répondre.

Avant qu'ils se fussent retirés, les premiers rayons du jour laissoient déjà distinguer les objets. Marcan étonné du silence de celui qu'il prend pour son frère, s'approche de lui pour l'obliger à lui répondre. Cruellement défabusé, il jette un cri de rage, & s'élance sur Floridor. Le fils de Silvarte étoit sans arme, & son courage qui ne lui permettoit pas de fuir, lui auroit fait trouver la mort, si un Guerrier n'eut paru, & ne lui eut donné une épée & un bouclier.

C'étoit Filardo que Célidante envoyoit si à propos au secours de Floridor. Marcan eut recours à la fuite, & Filardo ne permit pas à Floridor de le suivre.

Le bruit de la mort du Roi de Perse se répandit en un instant. Cléardo s'étant rendu dans le jardin, donna des ordres pour qu'on cherchât l'auteur de cet assassinat. Tous les Princes étrangers s'assemblent à la hâte, & accusent le Roi d'Athènes de s'être défait d'un ennemi, par des moyens vils & injurieux à sa gloire. La douleur qu'il laisse paroître leur semble feinte; ils sortent d'Athènes résolus de venger cet attentat.



 C H A N T X I I

Circette prédit la Fondation de Venise.

CIRCETTE pressée par Silano , lui prédit la fondation de Venise.

Cette République à jamais célèbre, n'éleva d'autels ni au Vainqueur des Titans, ni au fier Dieu de la Thrace. Un Etre éternel & tout-puissant, prédit par les Sybilles, sera l'objet de leurs hommages. Dix lustres ajoutées à quatre siècles, verront sortir du sein des eaux cette Ville florissante; & la liberté secondée par les destins, y posera des fondemens aussi durables que le Monde.

Le farouche Radagaïse à la tête des Gépides & des Gots, la flamme & le fer à la main, parcourt l'Italie, & sa rapide fureur ravage & détruit ces contrées si fertiles. Tout tremble. Quelques habitans fugitifs cherchent un asyle au sein de l'humide élément. Leurs mains encore tremblantes construisent des cabanes çà & là. La terre & la mer les environnent & les défendent. Déjà cette Ville naissante voit la fortune au vol inconstant, suspendre

pour elle le mouvement de sa roue fatale & protéger sa foiblesse. La Paix la couvre de ses ailes bien-faisantes. Elle croît & s'éleve comme un jeune chêne dont la cîme doit toucher les cieux.

Jamais l'esprit humain ne forma le projet d'un aussi sage Gouvernement. Heureux, & trois fois heureux l'homme qui a pris naissance au sein de ma Patrie ! plus heureux encore celui qui s'élevant sur les ailes du génie , fera digne de chanter les merveilles qu'elle enferme ? Ses murs sont la vaste mer , Venise est son nom ; & ce seroit celui de l'univers sans les bornes que les destins lui prescrivent. Ses armes sont un Lion & une Licorne , emblèmes d'une puissance justement acquise. Mars & Minerve s'unissent & semblent renaître chaque jour dans chacun de ses Héros , colonnes inébranlables de la liberté , qui veillent sans cesse sur elle , étendent , affermissent son empire , & font régner la justice & la paix.

(Le reste est une liste des noms des Doges & des Sénateurs).



 C H A N T X I I I .

Arrivée de Rifardo & d'Odorie en Arménie. Combat de Rifamante contre Cloridabello Amant de Biondaure. Rifamante est vainqueur.

L'AUTEUR s'excuse d'avoir employé tant de vers foibles à louer sa Patrie.

Gracifa, confidente de la Reine d'Arménie, arrive dans ce Royaume avec les deux Guerriers de la fuite d'Odorie. Rifardo possesseur de cette Princesse, n'avoit pu se résoudre à s'exposer aux périls qui suivent les combats avant d'avoir goûté les délices de l'amour heureux; il s'étoit arrêté pour quelques jours dans un Château écarté. Partout où ces Guerriers portoient leurs pas, ils voyoient les étendards de Rifamante. Elle avoit soumis les deux Arménies, & Biondaure réduite à la seule Ville d'Artemite, la défendoit avec plus de courage que de succès. Rifamante à la tête d'une armée nombreuse dont elle étoit l'ame, avoit investi la Ville. Lorsque les Guerriers arrivèrent au camp, ils furent surpris de la tranquillité qui y régnoit. Ils le

traversent sans obstacle, & sont témoins d'un combat entre deux Guerriers de la plus haute apparence.

Les habitans d'Artemite regardoient du haut de leurs murailles un combat qui alloit fixer leur destin. Les combattans appuyés sur le pommeau de leur épée sanglante, cherchoient par quelques momens de repos, à reprendre des forces nouvelles. Tous deux blessés & couverts de sang & de poussière, ils inspiroient la terreur & la pitié. Cependant la fortune n'étoit pas égale entr'eux. Le Chevalier qui portoit l'armure verte & blanche, paroissoit accorder à regret un délai dont il n'avoit aucun besoin, tandis que son ennemi quoiqu'animé d'un courroux violent, sembloit différer l'instant de sa défaite, pour prolonger une vie sur laquelle il ne comptoit plus.

Gracifa & ses deux compagnons demandèrent à un soldat la cause de ce combat, & le nom de ceux qui l'avoient entrepris. Celui, répondit le soldat, dont l'écu porte un cigne, est Rifamante notre Reine, dont la valeur est connue; l'autre est le Roi Cloridabello que Biondaure a engagé dans sa querelle. Lorsque Rifamante est entrée en Arménie, toutes les Villes lui ont ouvert leurs portes, tous les cœurs lui ont été soumis. Nous sommes venus

jusqu'à la Capitale. Biondaure & le Roi Cloridabello jugeant qu'ils ne pouvoient pas tenir longtems sans vivres ni munitions, ont fait proposer à la Reine un combat, dont voici les conditions. Si le Roi est vainqueur, Rifamante doit abandonner ses conquêtes, & ne jamais paroître en Arménie : si au contraire elle remporte la victoire, Biondaure & la Ville lui feront remises.

Le soldat n'avoit pas encore achevé de parler, que Rifamante recommença le combat. Cloridabello lui porte un coup de sa tranchante épée qui, s'il n'eut glissé le long de l'épaule, terminoit le différend des deux Sœurs par la mort de la vaillante Guerrière. Furieuse à la vue de son sang, elle jette au loin son bouclier, prend son épée à deux mains & la décharge de toute sa force sur la tête du Roi. Quoiqu'il eût ramassé le bouclier pour l'opposer à l'épée de Rifamante, il ne put éviter une blessure qui acheva d'anéantir ses forces. Il tombe sur l'herbe qu'il teint de son sang, & s'évanouit. Rifamante satisfaite de sa victoire court à lui, délace elle-même son armet, & lui donne tous les secours que l'instant & le lieu permettent. Les Juges offrirent à Rifamante une palme & une couronne de laurier. Elle ôta son casque au moment où le Roi Cloridabello

bello reprenoit ses esprits : il la voit près de lui , & trompé par la ressemblance exacte que la nature a mise dans les deux Sœurs , il prend Risamante pour Biondaure , & se félicite de l'intérêt qu'il lui inspire. La belle Guerrière le fit porter au camp. Elle ordonna qu'on le mît dans une de ses tentes. Ensuite elle reçut la soumission des habitans d'Artemite : mais pendant qu'elle s'occupe à donner des ordres , retournons à Celzidée.

Ce Poëme n'a point été achevé. J'ai cru qu'on me sauroit gré de faire revivre un Ouvrage extrêmement rare , même en Italie. Il suffit qu'il s'y trouve des beautés : on s'apercevra facilement que l'objet que je me propose dans ce Recueil , est de faire connoître le génie des Femmes dans tous les siècles où l'on a cultivé les Lettres.

Cette Traduction & les suivantes , sont de Mademoiselle Fatné de Morville.



P O E S I E S
D'ISABELLE ANDRÉINY (1).

M I R T I L L E ,
P A S T O R A L E .

P R O L O G U E .

Vénus & l'Amour en sont les Acteurs. Cette Déesse charmée de retrouver son Fils, lui demande la cause de sa fuite.

A M O U R .

PENCHÉ voluptueusement sur ton sein d'albâtre,
je jouissois dans l'Olympe d'un repos délicieux. Je

(1) Isabelle Andréini naquit à Padoue, en 1562, d'une honnête famille. Son amour pour François Andréini, Poète & Comédien, le lui fit épouser. Elle devint une excellente Comé-

n'avois laissé aux hommes que des desirs suivis toujours par l'heureuse & paisible jouissance. Les oiseaux, les animaux les plus farouches, les bosquets, les fontaines; tout ce qui compose l'Univers avoit eu part à mes faveurs. Je m'attendois à recevoir des Mortels un encens mérité, & proportionné à mes bienfaits, quand des cris tumultueux frappèrent mes oreilles & m'obligèrent à descendre de nouveau sur la Terre pour faire cesser les clameurs des Amans.

« Vénus paroît affligée des maux qu'on impute à
 » son Fils, & lui rappelle les malheurs de Pyrame &
 » Thisbé, de Héro & Léandre, d'Alcione & Ceix : le
 » ravissement d'Helène, l'embrasement de Troye,
 » les crimes de Sémiramis, ceux de l'incestueuse
 » Myrha, les amours de Biblis & Catus, de Pa-
 » siphæe, les crimes de Médée, &c. Elle demande

diene. La Cour de France la fit venir à Paris, où elle se concilia l'estime & l'amitié des plus Grands Seigneurs. Elle mourut d'une fausse couche à Lyon, en 1604. Ses Poésies ont été recueillies à Milan, sous le nom de Canzonniere d'Isabelle, &c. La Myrilla avoit été imprimée à Vêtonne, en 1588. Isabelle étoit de l'Académie de Padoue; son mari la regretta & la célébra toute sa vie dans ses vers.

» à son Fils s'il est vrai que tant de malheurs soient
 » son ouvrage ».

A M O U R.

O ma mère! ce n'est point moi qu'il faut accuser de ces honteux désordres. Les cœurs qui s'y livrent, n'ont jamais brûlé de mes feux. Le voile obscur qui entoure les Mortels les abuse : Ils prennent la *Fureur* pour l'*Amour*. Ce monstre qu'engendrèrent *Paresse & Libertinage*, a de tous temps été mon ennemi. Il me poursuit toujours, m'atteint souvent, & me contraint à fuir. Se dépouillant des lambeaux qui lui servent de vêtemens, la *Fureur* prend un arc, un carquois rempli de flèches empoisonnées; elle a je ne fais comment, réussi à se former des ailes, & par-tout où je verse le nectar de mes feux, elle y mêle aussitôt son venin. Les Amans abusés par notre ressemblance, séduits par de vaines promesses, se livrent à ses coups : alors elle les repaît de douleur, & les livre ensuite au *Désespoir* qui les conduit à la mort. Moi, qui suis Amour, j'ai soin des cœurs que je remplis; je fais naître les roses au milieu des épines; les foibles piquûres de celles-ci augmentent le charme des roses.

« *Vénus* exhorte son Fils à se faire connoître aux

» Mortels par ses bienfaits. Elle fait la distinction
 » du véritable amour d'avec le faux ».

A M O U R.

Ce n'est point assez de secourir ceux qui suivent mes loix, je dessillerais les yeux des mortels; mais je veux aussi punir ceux qui m'outragent & bravent ma puissance. Après avoir pacifié le monde, je retournois au Ciel, lors qu'abaissant mes regards sur cette Contrée, je vis la superbe Ardélie, Nymphé de Diane & le Berger Tircis, mépriser mon pouvoir. C'est dans ce lieu même que j'éprouvai cette nouvelle douleur, & je m'y arrête pour les punir. Belle Vénus, ils t'offensent aussi bien que moi, partages mon ressentiment & sois témoin du supplice que je leur prépare. Tu me verras blesser à la fois Philis & Mirtille pour Uranie qui adore Ardélie, & la fière Ardélie brûlera d'un feu d'autant plus cruel, qu'elle sera à la fois l'amante & l'aimée.

« Vénus consent à rester avec l'Amour; mais elle
 » veut savoir jusqu'où il portera sa vengeance.
 » Amour répond que l'humiliation de ses ennemis
 » lui suffit; qu'il veut, après les avoir soumis, les
 » rendre à jamais heureux ».



P E R S O N N A G E S .

URANIO,	} BERGERS.	} Amoureux d'Ardélie , aimé de Philis & de Mirtille.	
SIGILIO,			Amoureux de Philis.
CORIDON,			Amoureux de Nise absente.

TIRCIS , Chasseur.

OPICO , Vieillard.

PHILIS.	} Nymphes.
MIRTILLE,	

ARDELIE , Nymphé de Diane.

SATYRE , Amoureux de Philis.

GORGO , Chevrier.





MIRTILLE,
PASTORALE,
EN CINQ ACTES.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

URANIO, TIRCIS.

« **U**RANIO se plaint d'un amour malheureux.
» Tircis, qui n'aime que la chasse, le blâme, & lui
» soutient qu'il n'est à plaindre que parce qu'il
» veut l'être.

Nous naissons libres, indépendans, ajoute-t-il.

URANIO.

J'en conviens. Mais cette liberté, cette indépendance disparaissent à la vue de l'Amour. Quand ce Dieu établit son empire dans nos cœurs, il

s'empare de nous avec tant de violence , la raison devient si foible qu'unie même à la volonté , elle ne peut presque rien. Le cruel nous flatte , un espoir séducteur se glisse dans nos sens , nous perdons jusqu'au desir de la liberté.

T I R C I S.

Ayez donc recours à la fuite : c'est un moyen assuré de vaincre l'amour.

U R A N I O.

Où fuirois-je ? Au Ciel ? Il y règne. Les Immortels n'y sont point à l'abri de ses coups : Jupiter tremble devant lui , sa foudre échappe de ses mains , & devient impuissante. Dans l'air ? Il le fait mouvoir à son gré. L'innocente colombe , le fidèle tourtereau , le rossignol voluptueux , tous les habitans de l'air lui sont soumis. Tu me conseilleras peut-être d'habiter une sombre forêt ? Eh bien ! Les traits de l'Amour percent avec facilité le feuillage le plus épais. Les lions , les tigres , les serpens atteints au fond de leurs repaires , parcourent les bois & rendent un hommage forcé au Dieu de Cythère. Les poissons que renferme le vaste Océan , respirent le feu avec l'onde qui soutient leur vi

Tircis, la mort même n'est pas un refuge pour les Amans infortunés. Le Monarque de l'Érèbe est, comme nous, soumis aux loix de l'Amour. Cet implacable Dieu n'a pas épargné sa mère, & lui-même s'est blessé de ses flèches. La fuite est inutile, la résistance dangereuse.

T I R C I S.

Imbécilles Amans ! Vous déifiez votre folie. La vanité vous fournit cette excuse. Insensé ? Ignorestu que la justice est le plus bel attribut de la Divinité ? Et cet Amour dont tu vantes la puissance, comment gouverne-t-il son vaste empire ? S'il est Dieu, c'est une Dèité aveugle, un Tyran dont les faveurs sont dangereuses, & qui ne règne sur les cœurs qu'afin de les déchirer. Le bien qu'on lui attribue est imaginaire, les maux qu'il cause ne sont que trop réels. La peine naît pour vous au sein des plaisirs, l'amertume au milieu des douceurs. Le bonheur qu'il vous procure n'est qu'une ombre fugitive ; les maux s'appesantissent sur vous & vous accablent, &c.

Uranio ne se rend point à ce discours. *Tircis* lui conseille, s'il ne peut abjurer l'amour, d'aimer *Philis* ou *Mirtille* qui brûlent pour lui, & de fuir

Ardélie qui l'accable de rigueur & de mépris. Ce conseil n'est pas plus suivi que l'autre. *Uranio* fait le portrait d'*Ardélie*, & préfère ses rigueurs aux bontés des autres Nymphes. *Tircis* étonné de l'ardente passion d'*Uranio* le questionne sur le commencement de son amour.

U R A N I O.

Tu fais qu'au premier jour d'Avril, ce mois où les prairies sont couvertes de fleurs, les Bergers entourent leurs cabanes & leurs bergeries de jeunes rameaux & de festons où les feuilles sont entrelacées avec les fleurs. Tu fais que chacun après avoir parfumé son troupeau, l'avoir orné de guirlandes, se prépare par des danses & des jeux à célébrer la fête de *Palès*. Hélas! Ce fut ce jour-là, ce fut en revenant du Temple, où un Pontife vénérable, nous reçut & offrit avec zèle nos vœux à la Déesse, que je perdis le repos. Le Pontife se tournant vers l'Orient, immola une jeune brebis blanche, & jeta sur des charbons ardents ses entrailles, dont le parfum, semblable à celui que produit l'Arabie, monte vers l'Olympe, & nous rend la Déesse favorable. Il lève vers le Ciel des yeux pleins de respect, & supplie la puissante *Palès* d'oublier les

défordres commis par nos troupeaux dans les prés & les bosquets qui lui sont consacrés. Il la supplie de protéger nos chiens, gardiens fidèles de nos richesses, & de faire que chacun de nous retourne joyeux dans sa cabane, & n'ait point à déplorer la perte d'un agneau ou d'une chèvre. Il demande que leur nombre se multiplie, afin de multiplier aussi les hommages qu'on rend à la Déesse.

Vers la fin du jour les Bergers & les Nymphes s'assemblent dans la prairie pour cueillir des fleurs. Mes yeux parcoururent toutes les Nymphes. J'aperçus Ardélie, je la fixai, une douce émotion fit place à un feu dévorant, & ce ne fut pas la seule beauté qui l'alluma. Elle causoit avec ses compagnes, & plaignoit d'un ton si doux, si touchant la victime qu'on venoit d'immoler, que je me dis : « Si elle a pitié du sort de cette jeune agnelette, » que ne feroit-elle pas pour un homme qui l'a- » doreroit, & qui mourroit pour elle ? Sûrement » elle ne sera pas rebelle à mes vœux. Je la trou- » verai aussi sensible qu'elle est belle ». Alors fixant de nouveau mes yeux sur elle, le Hasard, ce Dieu qui ignore lui-même ce qu'il fait, me rendit témoin d'un sourire plus doux, plus suave que le sourire des Déeses.

Déjà le Soleil a parcouru quatre fois les douze Palais qui le reçoivent chaque année , depuis qu'*Amour* & le *Hazard* me rendirent la véritable victime du Sacrifice fait à *Palés*. Tu ignoras ma cruelle & douce aventure , parce que la chûte que tu fis quelques jours avant la Fête, t'empêcha de prendre part à nos jeux & à mes maux.

Les deux Bergers se retirent, Philis arrive seule.

P H I L I S.

Tous les maux épars dans l'Univers se rassemblent sur moi , se concentrent dans mon ame & la déchirent. L'ombrage des forêts , le ramage des oiseaux , le murmure des fontaines , le bruit agréable des zéphirs lorsqu'ils agitent les myrthes & les lauriers , la douce odeur des fleurs les plus belles , rien ne peut plaire à un cœur fermé à toute espèce de joie.

Hélas ! J'ai connu , par une triste & longue expérience, j'ai connu , cruel *Uranio* ! que tu t'amuses de mes douleurs, que tu t'abreuves de mes larmes, que tu desires ma mort. Elle te seroit plus agréable que n'est à la vigne le soutien de l'ormeau , & cependant tu fais que les fleurs chérissent moins la rosée bienfaisante du matin , que Philis ne chérit

l'inhumain *Uranio*. Mes yeux verseront-ils sans cesse des larmes brûlantes & amères ! Ma bouche, désormais, ne s'ouvrira que pour donner passage à mes ardens soupirs, jusqu'à ce que ma mort termine mes douleurs.



S C E N E I I.

P H I L I S , I G I L I O .

« **I**GILIO, amoureux de Philis, est absorbé dans
 » une profonde réverie. Il se plaint de l'Amour sans
 » accuser Philis de ce qu'il souffre. Cette Nymphé,
 » émue d'une tendre pitié, l'aborde & lui donne
 » des conseils dont elle ne peut profiter elle-même.
 » Sa douceur est un nouveau charme qui redouble
 » la passion d'Igilio. Ils se plaignent ensemble.
 » L'adieu d'Igilio à Philis a tant de grace & de vé-
 » rité dans l'original, que la traduction ne peut
 » offrir qu'une idée imparfaite de ce charmant
 » morceau.

» Philis quitte *Igilio* pour tâcher de joindre
 » *Uranio*.

Va Philis, mon aimable Philis, lui répond le

Berger, remplis ton desir. Je prie le Ciel , je conjure l'Amour de se montrer favorables à tes vœux.

Il la suit des yeux , soupire & dit :

Infortuné *Igilio* ! peut - tu souhaiter que ton rival s'attache à ta maîtresse? Si elle l'adore maintenant qu'il la dédaigne, que fera-t-elle s'il la voit un jour des mêmes yeux que moi? Que fera, que deviendra *Igilio*? Si le langage de ces beaux yeux , inspirés par l'amour , parvient à vaincre l'insensibilité d'*Uranio* , toute espérance m'est ravie : *Philis* dans les bras d'un amant se souviendra-t-elle des pleurs qu'elle me fait répandre? Ah que ma mort précède cet instant , ou que les Dieux changent le cœur de *Philis*.



A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E

« **A**RDÉLIE, Nymphé de Diane, paroît seule. Elle
» jette un regard sur les prairies émaillées de fleurs,
» & veut en cueillir pour se former des guirlandes
» qui excitent l'envie de ses Compagnes. Fatiguée
» de la chasse, elle invoque le Dieu du Sommeil,
» & paroît s'assoupir, lorsque *Mirtille* la réveille
» par des plaintes vives qu'elle adresse à l'Amour,
» ce qui forme la seconde Scène ».

A R D É L I E,

Quels accens plaintifs ont troublé le repos dont
je jouissois ? Est-ce toi *Mirtille*, dont les soupirs
ardens passent jusqu'à mon ame ?

M I R T I L L E,

Oui, c'est l'infortunée *Mirtille*, dont la douleur
aiguë & profonde, n'a d'autre soulagement que des
plaintes, peut-être indiscrettes, mais justes.

A R D É L I E.

Est-ce de l'Amour que tu te plains ?

M I R T I L L E.

Lui seul cause mes tourmens.

« Ardélie s'emporte contre l'Amour ».

« Mirtille conjure *Ardélie* de ne pas irriter ce
 » Dieu, parce qu'un jour elle pourroit l'implorer
 » en vain. Tout cet Acte est très-foible & absolu-
 » ment denué d'action. Uranio paroît pour effuyer
 » de nouveaux mépris d'*Ardélie* & les faire retom-
 » ber sur la trop sensible *Mirtille* ».



ACTE III.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

S A T Y R E.

DÉJA la Lune a dix fois parcouru l'Univers depuis que l'impitoyable Philis m'affervit à ses loix. Philis, Philis, cœur de rocher ! Philis ! je veux faire retentir les bois du nom de cette ingrante. Sa cruauté augmente mon amour & mes desirs. Si je ne dis pas la vérité, je prie le Ciel qu'il m'ôte la vie devant mon ingrante maîtresse. Amour, cruel Amour, rends moi la liberté que tu m'as ravie ! A présent les Bergers assis à l'ombre délient leurs outres, les troupeaux paissent l'herbe naissante, les oiseaux soupirent leurs amours, les bêtes farouches retirées au fond de leurs antres jouissent de quelque repos ; les poissons cachés sous les eaux des fleuves rapides n'agitent point la surface des ondes ; les Nymphes badinent à l'ombre avec les Bergers, & toi, cruelle, tu me fuis ! tu me préfères la chasse ! Dis-moi, Nymphé aussi folle que belle, quels charmes peuvent t'offrir ces vastes forêts que tu parcours ?

Tome III.

K

Viens plutôt te reposer dans mes bras. Tu me méprises, parce que je ne suis ni délicat ni blanc : ignores-tu en quoi consiste la beauté d'un *Satyre* ? Ne dédaigne pas ces pieds fourchus, ils combattent avec succès les bêtes féroces. Si les cornes dont mon front est orné te déplaisent, souviens-toi que *Diane* en porte de semblables, & qu'elle fut aimée de *Pan*. *Ariane* n'aima-t-elle pas *Bacchus* ? La rougeur de mon visage est moindre que celle de la Lune lorsqu'elle se tourne vers l'Orient. Regarde le Soleil, soit qu'il sorte du sein de *Thétis*, soit qu'il se plonge dans l'Océan, ses couleurs effacent les miennes. Cette peau velue te fait horreur. *Hercule* se revêtit de celle du Lion de *Némée*, & *Déjanire* l'adora. *Philis* ne me méprises plus. Viens dans mes bras, aimable enfant ! Je te donnerai la tête d'un vieux cerf ornée de sa ramure. Viens, mon soleil ! mais tu dédaignes mes présents. Tu t'inquiètes peu si je ressemble aux nuées qu'un vent capricieux chasse & ramène à son gré. Oh ! si l'Amour ne veut pas me secourir, j'aurai recours à la ruse. Voilà l'heure où *Philis* doit revenir de la chasse. Mettons-nous dans les buissons. Elle viendra seule, passera tout près d'ici, nous sortirons alors, & ces bras nerveux formeront une chaîne autour d'elle.

Ravissons tout ce qu'elle refusera. N'écoutons ni ses prières ni ses cris. Ne voyons sa beauté qu'afin d'exciter & de satisfaire nos desirs. *Il se cache.*

S C E N E I I.

S A T Y R E , P H I L I S .

« **P**HILIS passe près du buisson où s'est caché
» *Satyre*. Elle s'arrête & se plaint. *Satyre* s'approche
» d'elle fans bruit, la joint, l'entoure de ses bras
& dit : Je te tiens cette fois : tu ne peux m'échapper.

P H I L I S .

Ah ! qui me retient ? Que fais-tu ?

S A T Y R E .

Impitoyable Nymphe ! tu ne pourras plus te réjouir de tes cruautés, ni devancer les vents à la course. Tu ne partiras point d'ici que tu n'aies eu pitié de mes peines. Si tu ne veux rafraîchir un cœur qui brûle de tes flammes, je vais dans l'instant te lier nue à ce gros chêne. Je te percerai le cœur à coup de flèches.

K 2

P H I L I S.

Grace , aimable Satyre , grace ! Ecoute-moi , où est la gloire de vaincre par la force une Nymphé qui n'a pu se défendre des charmes de tes beaux yeux ?

S A T Y R E.

Je mériterois tes railleries , si je me laissois surprendre à tes artifices.

P H I L I S.

Je jure par tes bras nerveux , par ton front ombragé que je ne raille point , que je n'ai pas envie de railler.

S A T Y R E.

Donne-moi donc une preuve de ton amour pour moi.

P H I L I S.

Je t'aime , je te l'avoue. Quelle Nymphé pourroit te voir & conserver sa liberté ? On te regarde , on t'admire ; on te regarde encore & l'on t'aime. Crois-tu que le mont Caucase m'ait donné la vie ?

S A T Y R E.

Hé ! pourquoi , petite folle , as-tu fait la rebelle , la cruelle ?

P H I L I S.

C'étoit pour t'éprouver.

S A T Y R E.

Comment saurai-je si ta langue est d'accord avec ton cœur ?

P H I L I S.

Demande ce que tu voudras. Les effets ne valent-ils pas les paroles ?

S A T Y R E.

Pour la première fois je ferai discret amant. Donne-moi un baiser & je te rends la liberté.

« Philis le refuse sans l'irriter. *Satyre* insiste, »
» *Philis* lui propose de lui lier les bras à un chêne, »
» parce qu'elle craint que la douceur de ses baisers »
» ne transporte *Satyre*, & qu'il ne la ferre jusqu'à »
» l'étouffer. *Satyre* y consent on ne fait trop »
» pourquoi ».

« Philis l'attache fortement à un gros arbre. »
» Elle irrite ses desirs par des caresses simulées. Elle »
» se plaint de n'être pas assez grande pour l'embras- »
» ser, & le prie de baisser la tête. Alors se prenant »
» des deux mains à sa barbe, elle en arrache une

K 3

» partie, le pince, le tourmente sans égards pour
 » ses cris ». Il s'agite, il gronde, elle l'appaise &
 recommence. Il veut au moins le baiser promis. Elle
 rit, se moque de lui & s'éloigne.



S C E N E I I I.

G O R G O N, *Chévrier*, S A T Y R E.

« **G** O R G O N fait l'éloge de la liberté & renonce
 » à l'amour. *Bacchus* & *Cérès* ont seuls ses homma-
 » ges. Ce Monologue, qui n'est pas sans agrémens,
 » est interrompu par *Satyre* qui le prie de le déta-
 » cher. Gorgon le délie & l'invite à abjurer l'amour.
 » Ils sortent ensemble pour vuidier une outre en
 » l'honneur de *Bacchus* ».

« Cette Scène a des rapports marqués avec une
 » des *Idilles* de M. *Gefner*, intitulée *le Satyre* ».

« La suivante en a davantage avec une *Eglogue*
 » de *Virgile*. Peut-être le Lecteur ne fera-t-il pas
 » fâché de voir comment *Isabelle* a su s'appropri-
 » les beautés de son original. Deux *Nymphes*,
 » *Mirtille* & *Philis*, se sont fait un défi, toutes
 » deux aiment *Uranio*; celle des deux qui sera

» vaincue cédera son amant à l'autre. Elles atten-
» dent un Vieillard qui fera le juge du combat. Il
» n'est question ici, comme on doit bien se l'imagi-
» ner, que d'un combat de chansons ».

S C E N E I V.

O P I C O , *Vieillard* , P H I L I S , M I R T I L L E .

O P I C O .

LE Ciel vous prenne en sa garde , Nymphes charmantes , couple dont la beauté fait autant d'honneur à nos forêts & à notre siècle, que les étoiles & les fleurs en font au Ciel & aux prairies.

P H I L I S .

Sois le bien venu , sage Opico.

M I R T I L L E .

Si ton absence eût duré plus long-tems, il se fe-
roit élevé entre nous une nouvelle dispute.

O P I C O .

Pardon , belles Nymphes. C'est le Sauvage qui
m'a retenu.

Il va s'asseoir entre les deux Nymphes.

Je me place entre vous , filles charmantes.

P H I L I S .

Nous voici bien.

O P I C O .

Il me semble que je rajeunis. Oh ! combien je porte envie à celui qui vous fait languir ! Si j'étois jeune & beau comme Uranio , j'aimerois mieux mourir que de vous causer le moindre chagrin. Mais remplissons notre objet. Que vos chants raniment les sons que je tire de ma flûte. Nous sommes dans un lieu si beau , que Flore n'en pourroit trouver un plus délicieux pour reposer dans les bras du zéphir amoureux. La douce agitation des feuilles, le murmure du ruisseau, tout ici est favorable à l'harmonie. Philis chantera la première, Mirtille la suivra. Les Muses aiment que l'on chante tour-à-tour.

P H I L I S .

Docte Calliope , mère d'Orphée ! Donne à mes accens cette mélodie qui fait le charme des chansons.

M I R T I L L E.

Puissant Apollon ! anime ma voix. Prends pitié d'un cœur qu'Amour a blessé, descends dans ce cœur qu'une fatale passion a détourné de l'Art que tu enseignes.

P H I L I S.

J'ai dans ma cabane dix pommes que portent un seul rameau ; je destine ce rameau au Berger qui m'est cher.

M I R T I L L E.

J'ai travaillé un tissu que la soie & or embellissent, & j'en ai couvert une fronde ; la fronde & le tissu sont pour celui que j'aime.

P H I L I S.

Combien j'ai poussé de soupirs, combien j'ai repandu de larmes, parce que mon cruel Berger n'a point partagé mon amour.

M I R T I L L E.

Qui ignore combien de fois, pour adoucir ma peine & dissiper mon ennui, j'ai arrosé ces collines de mes larmes.

P H I L I S.

Igilio me donna l'un de ces jours deux tourterelles ; Cloris en les voyant si belles, pensa mourir de dépit.

M I R T I L L E.

On m'a fait présent de deux paniers de fleurs : Amaranthe, de peur de les voir, prit un autre chemin pour revenir des champs.

P H I L I S.

Je remplis l'air de mes cris. Mes pleurs se mêlent à l'eau pure de ces fontaines. Mes cris & mes pleurs augmentent le mal qui me tue.

M I R T I L L E.

J'aime le cruel Uranio & ne peux m'en repentir. Il plaît à tous les yeux, mes tourmens même ont un charme qu'aucun plaisir n'avoit encore eu pour moi.

P H I L I S.

La neige se fond au soleil, le feu consume la cire, mon cœur se consume peu-à-peu par les dédains & le courroux d'Uranio.

M I R T I L L E.

L'herbe plaît aux agneaux , les fleurs aux abeilles : la vue d'Uranio peut seule me causer de la joie.

P H I L I S.

Dis-moi , Nymphes ! Quel est entre les animaux celui qui naît dans l'eau & vit dans la flamme : je te donnerai cette flèche dont la pointe est dorée.

M I R T I L L E.

Dis-moi , quel est le poisson qui , caché au fond de l'Océan , fait trembler quiconque ose le toucher. Je te ferai présent de deux chèvres blanches & fécondes.

O P I C O.

C'est assez Nymphes aimables , c'est assez. Je jure par les Dieux , que vous ne cédez l'une à l'autre en beauté ni en voix. Mais c'est en vain que vous vous disputez un cœur qu'Ardélie possède & possédera toujours. Sacrifiez votre amour à la raison.

P H I L I S.

Cela m'est impossible. Je ne puis m'opposer à ce qu'Amour a résolu.

P O E S I E S
M I R T I L L E .

J'aimerai Uranio jusqu'à mon dernier soupir.

O P I C O .

Je ne veux point m'opposer à vos desirs. Mais puisque vous ne pouvez ou ne voulez cesser d'aimer qui vous hait, au moins promettez-moi de ne vous disputer le cœur d'Uranio que par des actions qui vous rendent dignes de le posséder.

P H I L I S .

Je me rends sans peine à ton conseil. Je te promets d'aimer Mirtille comme moi-même.

M I R T I L L E .

Je jure, mon cher Opico, de rendre à Philis amitié pour amitié. Ma main que je lui présente est un gage de ma réconciliation. Je fais des vœux pour ma liberté.

O P I C O .

Vos justes prières seront exaucées. Moi, je vais trouver Dametas qui m'attend à la fontaine. Adieu, belles Nymphes. Demeurez en paix.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

A R D É L I E.

L'EXCESSIVE chaleur & l'agilité du sanglier que je viens de poursuivre, m'ont cruellement fatiguée. L'incarnat de mon teint en est augmenté. Ma chevelure est en désordre. Mes lèvres son arides, je vais me rafraîchir à cette source & renouer mes longues tresses. Mais que vois-je dans ce cristal? Nymphes ou Déesse, puissent les Dieux te conserver.

« Cette Nymphes ou Déesse, c'est elle-même dont
» l'image se refléchi dans l'eau, elle en tombe su-
» bitement amoureuse. Elle connoît bientôt son
» erreur, elle sent le pouvoir de l'amour; mais je
» passe ces détails peu vraisemblables.

Uranio parôit.

« Ardélie veut encore persister dans son indiffé-
» rence pour lui, & lui ordonne de se retirer ».

U R A N I O.

Tu le veux? J'obéis. Je m'immole à tes volontés.

En renonçant à ta tendresse , je renonce à la vie.
Adieu pour toujours, ô la plus belle & la plus cruelle
de toutes les Nymphes !

A R D É L I E .

Après l'avoir suivi des yeux.

Seroit-il vrai qu'il m'aimât assez pour renoncer à la vie ? serois-je assez cruelle pour consentir à sa mort ? Mais si ce n'étoit qu'une feinte. . . . non. La vérité étoit peinte dans ses yeux. Je ne l'abandonnerai point à sa douleur. Je vais le fuivre, l'arracher à la mort , & me sauver du juste reproche de la lui avoir causée.

« Au moment où Uranio veut se précipiter du
» haut d'un rocher , Ardélie court à lui & le
» retient ».

A R D É L I E .

Arrête, Uranio , arrête ; quoi ! tu allois attenter à tes jours.

L'Homme qui a recours à la mort pour éviter les peines , a reçu en naissant une ame foible & vile ! Eh ! ne sçais-tu pas que le tems & la constance permettent l'espoir aux plus infortunés , & ne trom-

pent presque jamais son attente ? J'ai entendu des accens désespérés sortir de ta bouche. Sans moi , tu courrais au précipice. Ne persiste plus dans cet injuste dessein si tu crains de m'affliger.

Elle ouvre ses bras pour empêcher qu'il ne lui échappe , Uranio se jette à ses pieds.

« Argélie avoue sa défaite. Elle veut même
» en rendre grace à l'Amour. Elle entre dans le
» Temple de Vénus. Mirtille & Philis qui ont cédé
» aussi la victoire à deux jeunes Bergers la suivent :
» & les Bergers s'applaudissent de leur bonheur ».





O D E

S U R L' A M O U R.

Sous ces myrthes touffus qui bordent & ombragent les eaux argentées de cette source limpide, se repositoit l'Amour. Son carquois & ses flèches étoient à côté de lui sur le gazon. Tranquille, il sommeilloit, lorsqu'une foule d'Amans infortunés l'apperçut. Ils l'environnèrent de toutes parts, & pour se venger des maux qu'il leur faisoit souffrir, ils le chargèrent à l'envi de chaînes pésantes. Ses pleurs, ses cris, ses prières, rien ne put les fléchir; ils le tourmentèrent sans relâche pendant tout le jour, & le laissèrent seul à l'approche de la nuit. Le hafard me conduisit dès le lever de l'aurore à la source fatale près de laquelle il gémissoit de son infortune. J'entendis les derniers mots d'un serment qu'il prononçoit. Il venoit de jurer par le Stix. Les accens de sa voix sonore m'émurent, je m'approchai; sitôt qu'il me vit, il me raconta son aventure, & me conjura de lui rendre la liberté. Il étoit si beau, ses larmes couloient avec tant de grace sur ses
jouis

joues que la honte coloroit d'un vif incarnat ! Je ne pus me défendre de le secourir, je rompis ses liens. Assez longtems il resta près de moi ; mais à la vue de ceux qui l'avoient maltraité , qui venoient jouir de sa peine, il fut saisi d'une crainte soudaine, & se cacha dans mon cœur. Depuis ce jour, j'aime, je brûle ; sans cesse tourmentée par ce Dieu malin, ma vie s'écoule dans la tristesse.



O D E

A V É N U S.

VÉNUS, c'est pour l'Amant qui règne depuis si longtems dans mon ame enchantée, que je t'adresse des vœux ardens. Si jamais les Temples de Paphos & de Cythère ont été remplis d'un parfum agréable ; si les Colombes que chaque année je te consacre ont, par leur vol rapide, mérité d'être attelées à ton char, veille sur les jours de Cinthir. Que Neptune, dont le trident redoutable soulève avec bruit les flots écumeans, sensible à tes prières, calme les ondes, & ne laisse régner sur la surface des eaux qu'un vent léger, favorable au retour de

l'objet qui m'est cher. Le retour de mon Amant annoncera ta puissance & tes bienfaits. Tous deux nous t'offrirons de nouveaux parfums : nous célébrerons le jour fortuné qui nous réunira par de nombreux sacrifices, & par des chants d'allégresse en l'honneur de ton fils.

H É R O E T L É A N D R E .

C A N T A T E .

MUSE, raconte, au son de ta lyre dorée, l'aventure funeste de la belle *Héro*, & du jeune homme d'*Abydos*, dont le destin cruel inspire une tendre pitié aux cœurs les plus endurcis. Muse, chante les nocturnes hyménées, conduisant *Léandre* à travers les ondes ; chante *Héro* & l'Amour qui veilloient au bonheur de ce tendre Amant, tandis que l'univers étoit plongé dans les douceurs du sommeil.

Vénus avoit un Temple fameux dans la Ville de *Sestos*, *Héro* en étoit grande Prêtresse. Tous les ans on célébroit avec pompe la fête de la Déesse. Les Habitans des contrées voisines étoient invités à cette solemnité : le Temple se trouvoit rempli d'une

foule de personnes de toute condition, de tout âge, & de tout sexe, que le culte de Vénus y attiroit. Les charmes de Héro faisoient l'admiration de tous ceux qui pouvoient l'approcher ; on l'eût prise pour la Déesse à laquelle elle sacrifioit : on lui eût volontiers offert l'encens destiné pour la Divinité.

Tandis qu'elle se livre aux fonctions du ministère qui lui a été confié, un plaisir inconnu l'en détourne. Ses yeux se tournent vers Léandre : elle le voit attaché à ses pas, la suivre en tous lieux : elle se livre intérieurement au plaisir d'en être admirée.

Le jeune Léandre cède sans effort au feu qu'Amour introduit dans ses veines. Il brûle, & nul espoir n'adoucit son tourment. Il ignore l'impression que vient de recevoir Héro, il ne se permet que des regards. La fête finit. L'Amour qui veut unir les deux Amans, inspire à Léandre une hardiesse qui le surprend lui-même, mais dont il profite. Il s'approche d'elle, la regarde & soupire : il la regarde encore, lui parle ; demande & obtient qu'elle unisse son sort au sien. Satisfait, il retourne dans sa Patrie, & attend avec impatience que Phébus éclaire un autre hémisphère.

Cette nuit désirée paroît enfin : son voile som-

bre couvre les cieux, la terre & les mers. Alors Léandre plein d'espoir, lève les yeux vers la tour qu'habitoit Héro, & apperçoit le fanal qu'elle y avoit placé pour lui servir de guide. Cette lumière que l'éloignement diminueoit, lui paroît une Divinité bienfaisante, il lui adresse des vœux, & regardant le rivage, mesurant d'un œil avide l'étendue de la mer, distinguant ses abîmes, un soupir, juste pressentiment d'un malheur encore éloigné, le fait hésiter. Mais bientôt relevant ses cheveux blonds qui flottoient sur ses épaules & se jouoient sur ses joues colorées, l'Amour, dit-il, *ne doit pas craindre les ondes. Vénus leur doit la naissance.* Alors il franchit la rive, s'élançe sur la plaine liquide, & devenant à la fois esquif, voile & Pilote, il brave l'élément perfide: l'ardeur de revoir son Amante ne laisse aucune place à la crainte.

Enfin Léandre aborde: Héro le reçoit: ses mains délicates s'empresrent autour de lui: elle l'essuye, le parfume; ses lèvres vermeilles s'entr'ouvrent: elle lui sourit, lui parle: il lui répond, l'embrasse, & cueille mille & plus de mille baisers sur sa bouche de roses. L'Amour leur prodigua ses plaisirs, il eut soin de deux Amans qui faisoient l'ornement de son empire.

Depuis longtems ils jouissoient sous les yeux & dans le Temple même de Vénus, des biens que l'Amour procure à ceux qui suivent ses loix, lorsque le rigoureux hiver mit fin à leur bonheur & bientôt à leur vie. Léandre éloigné de ce qu'il adore veut braver les vents, les frimats: il part: mais les tritons jaloux se déchaînent avec furie, parcourrent l'empire de Neptune, soulèvent les vagues grossies déjà par les neiges & les pluies, & les font toucher aux nues. Le flambeau, signal & seul espoir de l'infortuné Léandre, ne peut résister à la tourmente: il s'éteint, & l'Amant de Héro environné des ombres de la nuit la plus obscure, lutte avec effort contre les flots. Le péril semble augmenter ses forces: il écarte les vagues, les rompt; il touche au port: mais trop fatigué la terre lui échappe, il plonge & respire la mort avec l'onde salée. Le perfide élément l'engloutit, & ne rend sur l'arène qu'un corps inanimé.

Héro, la tendre Héro, l'œil fixé sur la plage, attendoit que les premiers rayons du jour naissant lui rendissent la vue du séjour de Léandre. Elle l'aperçoit étendu sur le sable, soupire, se précipite pour le rejoindre, & périt victime d'un amour imprudent.

L 3

 H É R O E T L É A N D R E ,

TIRÉ DE L'ADONE DE MARINI.

POURROIS-JE taire la funeste aventure du malheureux Léandre, qu'*Abydos & Sestos* pleurent encore? Jamais le ciel ne fut témoin d'un spectacle si cruel. La mer ne fit jamais une si belle capture. Quoiqu'elle passe, avec justice, pour être impitoyable; ce fut malgré elle qu'elle servit à la perte de Léandre.

Déjà le jeune homme épris de ce feu qu'Amour allume avec son flambeau, dévoré de mille desirs, avoit plus d'une fois attendu impatiemment que la mer devenue tranquille & le ciel serein, lui permissent de *voler en nageans* dans les bras de Héro.

L'Amour en le blessant pour Héro, lui avoit soumis du même coup le cœur de la Prêtresse de Vénus. Livrée à son amour, Héro ne déroboit rien à son Amant. Souvent prompt & léger, étant à la fois Pilote & esquif, Léandre traversoit sans crainte le détroit qui sépare l'Asie de l'Europe: il passoit

d'Abydos à Sestos, enveloppé des ombres d'une nuit favorable.

La flèche la plus rapide sur l'arc le plus tendu, le sauvage le plus agile ne peuvent égaler la vitesse avec laquelle Léandre fend les flots pour arriver où il a laissé son cœur. *Les difficultés font pour lui des jeux ; il trouve la flamme au milieu des eaux.*

La fatigue lui paroît douce, la nuit agréable, & le jour importun. Obligé de s'arracher des bras d'une Amante chérie, il se plaint de l'aurore dont la précipitation détruit ses plaisirs. Séparé de ce qu'il aime, il compte les instans, & regarde la tour fortunée, séjour de son Amante, & dit :

« Amour ! toi qui as des ailes comme le tems, &
 » qui es plus puissant que le Soleil, pique avec
 » la pointe de tes traits dorés tes coursiers pares-
 » seux. Tu sçais qu'une minute est un siècle pour
 » celui qui désire. Finis mon exil & les tourmens
 » qui me dévorent. Fais que les jours s'écoulent
 » rapidement, que les heures fuyent ; . . .
 » hélas ! quand sera-ce que tant de fureur cessera ?
 » La mer redeviendrait tranquille si j'étois un
 » Amant trompeur, si je voulois échapper aux



HIPPOLITE TAURELLA.

HIPPOLYTE TAURELLA de Mantoue ;
Femme de Balthasar Castillon, joignoit à
tous les agrémens de son Sexe , un esprit
aussi délicat qu'orné. Elle sçavoit le Grec &
le Latin , & elle écrivoit facilement dans
cette dernière Langue. Elle mourut dans la
première fleur de sa jeunesse. *Primos inventa
annos vix ingressa* , dit son Épitaphe , &
Castillon fut inconsolable de sa perte. Il
nous reste d'elle une Lettre en Vers Élé-
giaques Latins , qu'elle lui écrivit dans le
tems qu'il étoit à Rome auprès du Pape
Léon X , en qualité d'Envoyé du Duc de
Mantoue.



L E T T R E

D'HIPPOLITE TAURELLA,

A CASTILLON.

HIPPOLITE souhaite à Castillon tout le bonheur possible. J'ai pensé dire, hélas, à mon Castillon, vous êtes donc fixé dans cette Ville, que vous m'avez dit si souvent être la seule qui fasse à la fois les délices des Dieux & des Hommes ; vous êtes à Rome dont la gloire est encore augmentée par le séjour du grand Léon X, qui gouverne heureusement le Monde qu'il a pacifié. Là des sociétés charmantes vous amusent, mille objets aimables attirent à l'envi vos regards enchantés. Tantôt votre œil se fixe sur les nombreux chef-d'œuvres de la sublime antiquité, & sur les monumens consacrés à la gloire de ses héros; tantôt vous considérez la riche Architecture des Temples du Vatican, ou des superbes Palais ornés de portiques, ou des magnifiques Fontaines, & des Jardins délicieux qui ornent les bords du Tibre. Là vos momens sont partagés entre des

festins où président la gaieté, d'agréables conversations, & les charmes de l'harmonie. La chaleur importune de l'été brûlant, ne peut pénétrer jusqu'à vous. Hélas, que ma vie solitaire est différente de la vôtre ! Ce n'est pas que je sois insensible à toutes les douceurs que vous goûtez ; mais sans vous le jour m'est presque odieux. Le soin de la parure ne me touche plus. Les jeux & les fêtes publiques où le Peuple court en foule, les tournois & les combats n'ont plus rien qui me soit agréable ; votre portrait de la main de ce divin Raphaël, qui vous reproduit avec tant d'art & de vérité, est mon unique consolation. C'est avec ce portrait que je m'entretiens. J'adresse à cette image muette toutes les caresses & toutes les douceurs que je voudrois vous prodiguer. Illusion chère à ma tendresse ! A tes regards, à ton souris, je crois que tu vas me parler, je crois entendre le son mélodieux de ta voix. Ton fils même, ce gage précieux de notre amour te reconnoît, & ne voit point cette peinture, sans que sa langue enfantine te nomme. Voilà ce qui soulage un peu ma douleur, ce qui m'abrège la longueur de ces jours que votre absence me rend si tristes. Cependant il ne vient de Rome personne, que je ne m'informe aussitôt de vos actions

& même de vos paroles. Tout ce que j'entends me fait craindre pour vous. Hélas ! trop souvent l'absence suffit pour donner ces vaines frayeurs. Je fais qu'à Rome les tumultes y sont fréquens, qu'il se commet des meurtres dans les rues & dans les places ; je tremble pour vos jours. Lorsque vous verrez de ces mouvemens de partis, reste des factions mal éteintes des Guelphes & des Gibelins, ne vous exposez point, je vous prie, aux dangers de ces funestes divisions. Qu'une retraite prudente mette votre vie en sûreté. Rome, dit-on encore, est peuplée de beautés immodestes & commodes qui brûlent du même feu pour tous les hommes ; les attrait, la pudeur, tout y est vénal. Ne vous laissez point surprendre à de si dangereux appas. Ah ! si déjà ces chaînes honteuses ne vous tenoient point enlacé, une séparation aussi longue que la nôtre, vous seroit insupportable. Combien de fois m'avez-vous juré qu'il ne vous étoit pas plus possible de vivre sans moi que sans ame ! Je souhaite, cher Epoux, que votre vie soit de jour en jour plus délicieuse ; mais hélas ! ce n'est déjà plus pour vous une peine, que d'être privé si longtems de votre Hippolite. Mais comment, mais pourquoi votre tendresse, dont j'eus des gages si doux, doit

le souvenir fait tout mon bonheur , s'est-elle ainsi affoiblie? Pourquoi n'ai-je plus le même charme à vos yeux ? Qu'ai-je fait qui ait pu me priver des droits chéris de votre Epouse ? Sans doute qu'en me perdant de vûe , les vents ont emporté vos promesses & la foi que vous m'aviez jurée. Peut-être les lieux où vous êtes , vous ont-ils inspiré cette indifférence plus cruelle pour moi que la mort. Peut-être ne prononcez-vous qu'à regret le nom d'Hippolite. Le destin & l'Eternel qui est maître du destin, me donnèrent à vous , vous donnèrent à moi : pouvons-nous donc nous séparer ? Pour me fuir, ingrat, tu quittes ta Patrie , & tu n'es point arrêté par une mère qui t'aime , ni par ton fils que tu dois aimer. Plaintes injustes ! en t'écrivant , il m'arrive une lettre de toi , lettre chérie , lettre précieuse , si elle est sincère ! Tu me marques que tu languis loin de moi , que tu veux revoir au plutôt ta famille , que tu souffres cruellement de tous ces délais , mais que les ordres de Léon suspendent depuis longtems ton retour. En lisant ces consolantes paroles , je me suis sentie tout-à-coup revivre , de même que l'herbe desséchée reprend un nouvel éclat à la fraîcheur d'une pluie d'été. Quoique je n'ose m'assurer que tout soit vrai dans la lettre , tout flatte au moins

ma crédulité, & je me plais à être crédule. Je croirai tout ce qui fonde mon espoir, & je goûterai d'avance le succès de mes desirs. Mais pourquoi soupçonner la sincérité de mon Epoux ? Tu n'as point sucé le lait d'une ourse féroce parmi les durs rochers des Alpes. Tu portes un cœur sensible. Je ne puis donc condamner la longueur de ton séjour à Rome. Les ordres des Dieux ne sont-ils pas, pour les mortels, des loix absolues ? J'apprends néanmoins que la clémence du Souverain Pontife est telle qu'il prête une oreille facile à toutes les prières des hommes. Allez donc, cher Epoux, adorer le Saint Pere, quand vous lui aurez présenté vos vœux, joignez-y les miens, & adressez-lui de vives prieres en mon nom. Que Sa Sainteté vous permette de vous rendre promptement à Mantoue, ou qu'elle ordonne que je vienne habiter avec mon Epoux la Ville fortunée où il est retenu ; car, sans vous, je suis comme une nacelle abandonnée sans Pilote aux flots orageux de la mer en couroux. On m'a donnée à vous très-jeune, & le sort m'avoit déjà privée des auteurs de mes jours ; seul vous réunissez les titres d'Epoux, de père & de mère. Hélas ! que ma vie est triste ! que je me trouve délaissée, moi qui n'aime que vous, ne veux vivre qu'avec vous, & qui

voudrois qu'un même instant terminât nos jours à tous deux ! Ce Dieu visible qui est si bon , vous accordera sans doute aisément la permission de revenir , il ajoutera même encore allez , allez , voyagez heureusement. Ainsi partez au plus vite , tranchez tout ce qui vous arrête , & *dévorez le chemin* , votre retour sera pour toute la maison un jour de fête & d'allégresse : elle sentira l'arrivée d'un Maître , & reprendra une nouvelle face. Le Temple alors aura le tribut de mes vœux , & j'inscrirai sur le tableau votif : *donné par la tendre Hippolite , pour l'heureux retour de son Epoux.*





OLIMPIA FULVIA MORATA.

OLIMPIA FULVIA MORATA, est la seule Femme Italienne qui ait fait des Vers en Grec. Elle étoit de Ferrare. Son Père dont le nom est célèbre, cultiva avec succès les heureuses dispositions qu'elle montra dès l'enfance pour la Poësie & les Sciences; il lui enseigna lui même le Latin & le Grec. Elle fit des Vers dans ces deux Langues, qui furent admirés en Italie & en Allemagne, où elle suivit Grunthler son Epoux. La Guerre s'éleva en Franconie & l'obligea de se séparer de son mari. La douleur qu'elle en eut, & la fatigue d'une fuite précipitée, la mirent au tombeau fort jeune. Il ne reste d'elle que deux Scolies Grecques. Il n'y en a qu'une qui puisse être traduite en François. Il y a apparence que le fléau qui causa sa mort, nous a fait perdre ses Écrits. On ignore l'année où elle mourut.

Olimpie avoit deux Sœurs qui s'adonnèrent

rent aussi à la Poësie, mais leurs Ouvrages & leur nom nous sont également inconnus,


Hortense Stribillini son amie a fait une Églogue sur sa mort, dont on donne ici la traduction.

S C O L I E.

LA douce volupté qui émeut, entraîne & captive les hommes, se divise en une infinité de nuances, toutes différentes entr'elles. Jupiter n'a pas donné à tous le même esprit, les mêmes idées, les mêmes talens. Castor sçut dompter les coursiers fougueux; Pollux devint un Athlete invincible, & cependant tous deux virent la lumière au même instant, & le même sein les avoit portés. De même abandonnant les occupations de mon sexe, & jusqu'à sa parure, j'ai porté mes pas vers le double Mont. Les prés fleuris, séjour des Muses, le son harmonieux de leurs concerts, ont charmé mon ame attentive. Que mes Compagnes se livrent à l'envi à de vains plaisirs, les accords de ma lyre forment ma gloire & mon bonheur.

Tome III.

M



HORTENSE STRIBILLINI.

LA MORT D'OLIMPIE,

É G L O G U E.

Les ombres de la nuit couvroient la surface de la terre, la nature & tout ce qui respire étoient plongés dans le silence, & je jouissois du doux sommeil, présent que les Dieux ont fait à l'homme, lorsqu'Apollon traversant les ombres obscures m'apparut. Il n'a point cet éclat qui éblouit ordinairement l'œil foible des mortels: sa tête n'est point ornée de la couronne de lauriers toujours verts; il est triste, de longs habits de deuil l'entourent, & son front radieux est voilé par un crêpe épais. Il gémit. Des pleurs que l'excès de la douleur lui arrache, baignent son visage. Il s'avance & parle ainsi :

Muses, pleurez la perte à jamais déplorable de votre élève, trop tôt ravie à la terre par les Parques cruelles.

Habitans de l'Hélicon, Poëtes éloquens qui reposez sur le sein de Minerve, fille de Jupiter, pleurez. Le sort cruel nous ravit Olimpie. Elle meurt ;

elle quitte pour jamais la terre affligée, & s'envole vers le céleste séjour. Cette étoile brillante n'est plus. Déjà les Nymphes gémissent, & les monts escarpés retentissent des plaintes lugubres des Oréades (1). Vénus elle-même, Vénus parcourt les rochers; & l'écho répète au loin les accens douloureux de sa voix gémissante. Les Satyres & les Faunes couronnés de cyprès, soupirent sur le chalumeau la perte d'Olimpie. Souvent, hélas! les accens légers & enchanteurs d'Olimpie apaisèrent les flots irrités de l'Eridan fougueux. Divine Olimpie, toi qui faisois retentir les cimes de l'Apennin, les forêts & les bois sacrés, quel accident fatal t'a privé du jour?

Ton récit, ô Phœbus, porte l'effroi dans mon ame troublée. Permets qu'ajoutant mes plaintes à tes regrets, je chante aussi cette Femme illustre, la gloire de notre siècle.

Un Homme célèbre par ses vertus & sa science, brilloit dans cette ville de l'Hespérie qui prend son nom du fer endurci. Le Destin donna trois filles à Moratus, il consacra leurs premiers bégayemens

(2) Divinités des Montagnes;

aux Muses. Olimpie que nous pleurons, surpassa les autres , & ses talens lui méritèrent une place sur le double Mont.

Les Muses & moi-même favorisons cette jeune Muse , reprit Apollon. Bientôt ses lèvres embrassées se rafraîchirent avec l'onde de la fontaine de Méduse. Elle fit des vers tels que Thalie eût voulu les entendre, & tels qu'Orphée habitant des bords de l'Ebre , les eût enviés. Ce triomphe ne fut pas assez pour Olimpie : elle joignit la connoissance de la langue d'Argos à celle de la langue d'Aufonie, & fut également dans l'une & l'autre de ces langues, exprimer avec finesse & légèreté des pensées heureuses & sublimes. Semblable à ces astres brillans qu'admire l'Univers , Olimpie fut louée par les hommes, & les femmes applaudirent à ces louanges. La Souveraine de l'Eridan voulut embellir sa Cour, Olimpie y parut ; l'Envie & la Jalousie n'osèrent s'approcher d'elle.

Mais bientôt Olimpie , amante du repos préféra aux grandeurs , au tumulte des Cours , des jours passés dans le sein des loisirs agréables & dans l'obscurité. Les doux chants de sa lyre cessèrent de se faire entendre , lorsque dans la délicieuse Italie , Grunthler devint son époux. Elle le suivit dans la

Franconie où ils s'acquirent tous deux une réputation brillante.

Mais la guerre & ses horreurs arrachent Olimpie & son époux aux douceurs charmantes d'une vie paisible. Séparés l'un de l'autre ils fuient ; ils errent au milieu de la foule des Soldats peu accoutumés à respecter les Muses. Olimpie, infortunée Olimpie ! où fuis-tu ! ou portes-tu tes pas incertains ?

Pleurez, Muses, pleurez la perte de votre élève, trop tôt enlevée à la terre par les Parques cruelles.

Mars, Dieu jaloux, cruel ennemi des Muses à qui l'Univers doit le charme de l'harmonie, toi que le sang, le carnage & la mort font sourire, n'est-ce pas assez pour toi de faire errer la pâle mort sur toute la Nature ? Que t'ont fait les Poëtes pour t'obliger à les détruire ? Eux dont les chants ont fléchi le cœur endurci du Souverain du Tartare, ont apaisé les Euménides & les monstres du Cocyte. Sourd aux cris douloureux des Talens & des Arts, les pleurs, le désespoir, les dangers & la mort, voilà tes délices, voilà ta volupté. Volupté cruelle ! Puisse Jupiter du haut de l'Empirée, lancer sur toi ses foudres, t'ensevelir sur le mont Pélion, où

t'attacher sur le Caucase ? Que Thémis & la paix ,
Déeses du bonheur , témoins de ton châti-
ment , redoublent ta peine en faisant de nouveau
regner la félicité sur ses campagnes défolées &
stériles.

Pleurez , Muses , pleurez la Perte d'Olim-
pie , trop tôt enlevée à la terre par les Parques
cruelles !

Lorsqu'Olimpie soupire des vers agréables avec
un archet Solien , les Dieux sont attentifs à ses
chants ; tandis que les hommes & les animaux
s'empresent autour d'elle , attirés par un charme
séducteur , la guerre , ce fléau funeste , vient inter-
rompre à jamais la mélodie attendrissante de sa
lyre légère. Olimpie , telle que le cygne qui habite
les bords du Cayatre , * tes accens mélodieux an-
nonçoient ta mort prochaine ; ton soufle se perd
dans les airs , déjà tu n'es plus.

Pleurez , Muses , pleurez la perte de votre
élève , trop tôt enlevée à la terre par les Parques
cruelles.

Divine Olimpie , objet des regrets éternels
des Muses défolées , quel destin jaloux t'a ravi à

(1) Fleuve de Lydie , près la Ville de Sardes.

Ferrare , pour te ravir ensuite à la terre , dont tu étois l'ornement ? Qui pourra dignement célébrer ta gloire ? Sapho , Alcée , Alcmain ne sont plus , tu les as tous égalés par la douceur de tes vers Lesbiens.

Pleurez , Muses , pleurez la perte de votre élève , trop tôt enlevée à la terre par les Parques cruelles !

Les accens d'Alcée ont loué Lesbos & Sapho ; ceux d'Antimaque , l'île de Paros ; la Béotie à retenti des sons brillans de Pindare : Sapho , la divine Sapho a chanté l'Arcadie : de même les campagnes de Germanie & les forêts de l'Hespérie , retentiront à jamais des louanges d'Olimpie.

Apollon s'arrêta , & je m'éveillai. Il ajouta néanmoins ces paroles : ô charmante Olimpie tu vivras dans les écrits des Poètes qui appaiseront tes mânes , par des vers que je leur inspirerai moi-même. Apollon dit , & disparut.





LUCIE BERTANA.

S O N N E T

A LA MARQUISE DE PESCAIRE,

ET A LA COMTESSE DE CORRÈGE.

LA superbe antiquité eut Sapho & Corinne, que leurs accens enchanteurs élevèrent jusqu'à la céleste région, & qui toutes deux, parvinrent à l'immortalité. Notre fortune égale celle de la Grèce. Nous possédons deux Muses, dont le front est ceint de lauriers toujours verts. Aganippe ne s'est point emparée de leurs plumes. Elles suivent la vérité, & dédaignent le fard qui sert de voile à l'imposture. Leurs vers auront à jamais les suffrages de la postérité. *Victoire & Véronique* jouissent en Europe des honneurs que la Grèce rendit à leurs modèles. Je dois à ces Muses illustres, le foible rayon qui dissipe les ombres dont mon esprit est environné. Mes premiers vers sont un juste tribut dû à leurs talens.





HÉLÈNE RICCOBONI.

S O N N E T.

L'AMOUR s'empara de mon cœur avec tant de violence, de rapidité; l'ardeur dont il m'embrâsa fut si soudaine, que la défense devint inutile. J'eus recours aux pleurs; & mes larmes donnèrent une nouvelle activité à la flâme qui me dévorait. Essayer de résister au fils de Vénus, c'est accroître son pouvoir. Ma douleur excita ses ris: il se joua de mon chagrin. Bientôt la honte & le courroux dont mon cœur étoit rempli, parurent sur mon visage, & découvrirent malgré moi la cause de mes fréquens soupirs. Je croyois vainement dérober à tous les yeux, le triomphe de l'amour: je me vis décelée; & le cruel enfant jettant sur moi un regard superbe & malin, applaudit à son ouvrage par un sourire perfide.





CAROLINE DROGWALD.

I D Y L L E.

DAMÉTAS, LAMON.

D A M É T A S.

LE soleil paroît à peine sur le sommet des montagnes, la plaine est encore humide de la rosée bienfaisante qui ranime le gazon & les fleurs, & ta houlette est ornée déjà de roses nouvelles.

L A M O N.

Tous les matins, dès que l'aurore paroît, je reçois des mains d'Aglaé une guirlande nouvelle. Ce présent est le gage de son amour; ce présent rend mon bonheur égal à celui des Dieux.

D A M É T A S.

Fortuné Berger ! le malheureux Damétas envie ton destin. Déjà le printems a deux fois ranimé toute la nature depuis que j'aime sans espoir la belle & sévère Daphné.

L A M O N.

Déjà l'hiver rigoureux a dépouillé trois fois le boc-

cage où ma Bergère reposoit à l'ombre , lorsque je lui dis : « je t'aime ».

D A M É T A S.

Daphné se rit de mes soupirs ; mes plaintes lui sont aussi agréables , que l'est le murmure des feuilles agitées par le zéphir caressant. Si quelques fois elle semble prêter une oreille favorable aux sermens que me dicte l'Amour , bientôt elle s'arme d'une rigueur nouvelle , & fuit comme l'innocente brebis que poursuit un loup affamé. Je la suis , & laisse mon troupeau errer sans guide dans la prairie. Alors elle joint ses compagnes , & met en pièces la couronne de fleurs & le bouquet que j'avois mis dans sa panetière. Elle me dit : » retire-toi , Damé-
» tas ; demain j'écouterai tes plaintes ».

L A M O N.

« Recommence , me dit Aglaé , lorsque je lui jure
» un amour éternel , je ne doute pas de ta foi , mais
» j'aime à t'entendre , & mon cœur répète tout ce
» que dicte le tien ». Souvent lorsque le travail me retient dans nos vergers , Aglaé prend soin de mon troupeau ; & Mélampe , gardien fidele de mes richesses obéit à la voix d'Aglaé , & rassemble , plutôt que de coutume , les brebis dispersées.

D A M É T A S.

Je donnai à Daphné une brebis & deux chevreaux , elle les reçut ; mais le soir même elle en fit présent à Ménéalque. Je voulois lui donner aussi la flûte que j'ai gagnée à Tircis , lorsqu'il me défia de chanter aussi-bien que lui la chanson des Dryades ; mais je crains que Ménéalque ne reçoive encore ce présent.

L A M O N.

Garde ta flûte , & laisse Daphné s'applaudir de ses rigueurs , l'Amour te vengera ; tu la verras soupirer à son tour : ne manque alors de lui dire , « Daphné, demain j'écouterai tes plaintes ». J'apperçois Aglaé , je vais lui donner cet oiseau , dont le chant ressemble au gazouillement du rossignol : que l'Amour te soit favorable , Damétas.



A M É L I E F

A L L E M A N D E .

I D Y L L E .

D A P H N É , S I L V I E .

D A P H N É .

ENCORE une guirlande, Silvie? la fête de Flore est passée.

S I L V I E .

Celle de l'Amour ne l'est pas.

D A P H N É .

Quelle fête? Tu ris J'entends. Cynire est le Dieu à qui tu rends hommage. Tous les jours il paroît avec de nouvelles couronnes; sa houlette est entourée de chiffres & de fleurs. Il s'avance vers nous en triomphe; ses yeux nous parcourent toutes, & semblent nous dire : voyez ma parure, c'est l'ouvrage de Silvie.

S I L V I E.

Tous les matins après avoir conduit mon troupeau sur la coline, je descends dans la prairie pour cueillir les fleurs encore humides de rosée ; je les entrelace avant que Cynire vienne me joindre ; & , dès que je l'apperçois , je cours , & lui dis : reçois le présent de l'Amour , mais il veut toujours que je donne un baiser à chaque fleur , cela les garantit des ardeurs du soleil du midi.

D A P H N É.

Je ne forme pour Hylas ni guirlande ni couronne, & tous les matins il me devance dans la plaine , ou m'attend au détour de ce buisson touffu , derrière lequel Damétas se cacha un jour pour écouter Timete & Daphnis. S'il me falloit l'attendre, j'effacerois son nom de l'écorce des hêtres, je briserois la houlette & la panetière qu'il me donna l'an passé la veille de la fête de Flore.

S I L V I E.

Que cette attente a de charmes pour moi ! Le père de Cynire est courbé sous le poids des années : Cynire, avant de conduire son troupeau dans la plaine, taille ou émonde les arbres ou la vigne de son père.

Jamais , jamais l'amour ne lui fera négliger ses devoirs.

D A P H N É.

Hylas m'apporte chaque jour un présent nouveau. Tantôt c'est une coupe ciselée par Philémon ; une autre fois c'est une tourterelle dans une cage de joncs bigarrés , ou des fruits cueillis avant l'aube du jour. Enfin le ruisseau remontroit vers sa source , avant qu'Hylas cessât de me donner des preuves de son amour.

S I L V I E.

Cette fauvette si jolie , que je me plaisois à carresser , elle n'est plus. L'autre jour Cynire m'aborda tenant une jeune colombe , dont le plumage nuancé de mille couleurs l'eût disputé au plus brillant arc-en-ciel. Donne un baiser à cette colombe , me dit Cynire : le tems approche où ma mère doit se rendre au temple de Vénus , pour offrir à cette Déesse les oiseaux qu'elle chérit : hier un de ceux qu'elle élevoit s'est échappé ; je vais lui porter celui-ci , & rendre la joie à son cœur abbatu.

D A P H N É.

Mon troupeau mêlé avec celui d'Hylas paît

l'herbe tendre & fleurie. Je ne crains point qu'il diminue. Si le loup m'enlevoit un agneau, Hylas me donneroit une brebis pleine.

S I L V I E.

Je donnai un agneau à Cynire, & j'avois soin de l'orner des plus belles fleurs. Hier un loup survint, l'emporta, & passa avec sa proie près des peupliers, à l'ombre desquels nous chantons nos amours. Cynire se leva, prit sa houlette, & poursuivit le ravisseur. Il étoit près de l'atteindre, lorsque cette bête cruelle se réfugia entre les jambes du vieillard Mycon, & le renversa. Cynire, touché de compassion, le relève, le reconduit à sa cabane, & rassemble ses chèvres éparfes çà & là. Je dis à Cynire, je suis fâchée que mon amour ne puisse augmenter.

D A P H N É.

Hylas fait retentir les collines & les prairies du son mélodieux de sa flûte. Les chansons qu'il compose, attirent près de lui les jeunes Bergères. Elles forment un cercle autour de moi, & s'unissent pour chanter mon bonheur. Souvent je vois l'envie obscurcir leurs regards, dérober jusqu'à leurs charmes, & mon bonheur redouble.

SILVIE.

S I L V I E .

Cynire chante des hymnes à la louange de Pan & des Nymphes , un baiser est sa récompense. Le soir , lorsque nous ramenons nos troupeaux , les jeunes Bergers nous accompagnent : les vieillards se rangent en haie devant la cabane du père de Cynire ; tous me saluent , me regardent , & disent : heureuse Silvie ! tu possèdes le cœur du juste & bien-faisant Cynire , ta félicité égale celle des Dieux.

D A P H N É .

Le soleil commence à dorer ces côteaux. Hylas m'attend à la fontaine derrière le buisson ; je vais , par ma présence , faire succéder la joie à la triste impatience qui l'agite.

S I L V I E .

J'apperçois Cynire ! Je vais lui donner cette guirlande , & l'accompagner au bocage consacré à Pan. Nous lui offrirons du lait & des fromages , & le reste de la journée fera pour l'Amour.



MADAME BEHN.

On ne donnera point ici la notice de cette Dame Anglaise, Auteur de plusieurs Romans, Tragédies, Comédies, traductions estimées. Voyez le Volume qui contient le Théâtre Anglais.

É L É G I E.

PALAIS brillant, ouvrage de l'art; gloire, honneurs, jamais votre aspect n'adoucirait mes ennuis. De quel prix pouvez-vous être pour une âme tendre qui ne respire que l'amour ? Séjour délicieux pour celui que l'ambition consulte, tu n'es à mes yeux qu'un objet de douleurs. Seule au milieu d'une foule nombreuse, mes regards errent en vain, je n'aperçois pas mon Amant : il n'ose approcher de ces lieux ! mon oreille n'est plus, ne fera plus frappée de ces sons enchanteurs qui pénétraient mon âme satisfaite ! enchaînée ici, accablée sous le poids du chagrin, mon cœur semble sortir de sa prison pour s'élançer vers le sien. Alors j'éprouve un frémissement . . . Je crois goûter en-

core le bonheur d'être aimée. Bientôt le prestige se dissipe, & mes larmes coulent. Si, pour écarter des idées cruelles, je prends l'équerre & le compas, l'Amour, l'impérieux Amour paroît & s'indigne : aussi-tôt l'équerre & le compas s'échappent de mes mains. Amour se venge en redoublant mes tourmens. Toi, qui les causé ces tourmens chers & cruels ; le cri de l'Amour désolé se fait-il entendre au fond de ton cœur ? Viens donc m'arracher à des travaux brillans ; mais qui ne peuvent qu'abrégér mes jours malheureux, puisqu'ils nous séparent à jamais.

Je n'ai qu'un espoir : ces hommes de néant, qu'une Déesse aveugle a rendus arbitres du sort d'un peuple libre, fait pour l'être, ces hommes portent envie à mes foibles talens. Les traits envenimés qu'ils me lancent, charment mon ame. Que l'envie, la calomnie choisissent les plus acérés d'entre leurs dards ; que toutes les Furies y joignent leurs torches ardentes, environnées de serpens, je volerai au-devant de leurs atteintes meurtrières ; la mort que je recevrai fera le commencement d'une existence, toute entière à l'amour. Mon dernier instant te sera consacré.

Cher Amant , laisse-moi te rappeler ce jour affreux , ce jour de mort , où des ordres supérieurs nous séparèrent. Assis l'un près de l'autre sur un gazon émaillé de mille fleurs, trône de l'amour heureux , nos soupirs brûlans , des regards enflammés mais tristes , sembloient nous présager le malheur qui alloit interrompre Que dis-je ? faire disparaître notre félicité. L'excès d'un sentiment douloureux , & jusqu'alors inconnu , nous fit répandre des larmes. Notre langue glacée se refusa à l'expression de nos cœurs Alors te serrant dans mes bras , mes larmes t'inondèrent , & les tiennes baignèrent ce sein palpitant qu'enflammoient tes baisers. Bientôt le plaisir fit disparaître la tristesse. A peine revenus de notre ivresse , au moment où nous faisons succéder un paisible entretien à la violence des desirs ; on accourt On m'entraîne !

Talens , autrefois si chers à mon cœur , talens à qui je dois mon Amant , vous faites à présent mon supplice. Que m'importe à moi la sûreté de ces hommes durs qui blâment les mouvemens de mon cœur , s'il faut que je verse des larmes sur mes succès , si mes veilles fréquentes ne

font pas récompensées par le plaisir de regner dans ton cœur, de lire ton amour dans tes yeux, de t'exprimer le mien ! Pourquoi m'a-t-on choisie... Ma lyre ne soupiroit que l'amour, ma plume ne traçoit que le sentiment... Toi que j'adore ! entends mes cris. Ecoute mes accens plaintifs & désespérés : réponds-y, ou je cesse de vivre.





M A D E M O I S E L L E

D E G O U R N A I .

MARIE DE JARS, Demoiselle de Gournai, nâquit à Paris, d'une Famille illustre, vers l'année 1565. Son pere, Guillaume de Jars étoit Seigneur de Neufri & de Gournai, & sa mere, Jeanne de Hacqueville, sœur de M. de Hacqueville, Président au Grand-Conseil, fut tante de M. d'Orzenbrai, premier Président au Parlement de Paris.

Cette Fille célèbre, l'une des plus sçavantes Personnes de son sexe, auroit pu le disputer aux hommes pour l'étendue des connoissances, & cela dans un siècle qui étoit encore celui du sçavoir. On peut la mettre au rang des Femmes qui ont le mieux prouvé par l'expérience que l'érudition ne leur est point étrangère. L'austérité naturelle de son génie la porta toujours aux études sérieuses, & lui fit peut-être trop négliger

ces grâces , cette fleur de l'esprit , qui semblent être l'appanage particulier de son sexe. L'Histoire , la Morale , la Physique , la Géométrie même l'occupèrent presque entièrement. La plûpart des Langues savantes lui devinrent familières , & la mirent en relation avec tous les Personnages les plus érudits de son tems.

Après la mort de son pere , Mademoiselle de Gournai voulut en adopter un. Parmi les Hommes illustres qui fleurissoient alors , Montaigne lui parut le plus digne de succéder à celui qu'elle avoit perdu , & ce choix n'honora pas moins celle qui le faisoit , que le Philosophe qui en fut l'objet. La lecture des *Essais* l'avoit pénétrée d'admiration pour leur Auteur. Elle chercha à le connoître , l'estima davantage après l'avoir connu , & réussit à s'en faire estimer elle-même. Montaigne la reconnut enfin pour sa fille d'alliance. Il l'aima comme telle, tant qu'il vécut. Madame la Vicomtesse de Gamaches , sa véritable fille , prit pour elle les mêmes sentimens,

& traita constamment de sœur Mademoiselle de Gournai. Il seroit sans-doute à souhaiter qu'un pareil exemple se renouvelât plus souvent. Que d'heureux effets ne produiroit pas cette espece d'alliance philosophique ! De tels attachemens , fondés sur l'estime & l'amitié , entretenus par une libre communication entre de belles ames , ne seroient pas moins utiles , & deviendroient presque aussi touchans que les liens mêmes formés par la Nature.

On ne sera peut-être pas fâché de voir dans quels termes Montaigne a parlé de cette Demoiselle ; car il a voulu consigner dans son ouvrage l'idée qu'il en avoit conçue. Voici le passage qui la regarde. « J'ai pris
 » plaisir à publier en plusieurs lieux l'espé-
 » rance que j'ai de Marie de Gournai de
 » Jars , ma fille d'alliance ; & certes aimée
 » de moi beaucoup plus que paternellement ,
 » & envelopée en ma retraite & solitude ,
 » comme l'une des meilleures parties de
 » mon propre être. Je ne regarde plus qu'elle

» au monde. Si l'adolescence peut donner
 » présage, cette ame sera quelque jour ca-
 » pable des plus belles choses, & entr'autres
 » de la perfection de cette très sainte amitié,
 » où nous ne lisons point que son sexe ait pu
 » monter encore. La sincérité & solidité de
 » ses mœurs y sont déjà bastantes (suffisan-
 » tes); son affection pour moi plus que fura-
 » bondante, & telle en somme qu'il n'y a
 » rien à souhaiter, sinon que l'appréhension
 » qu'elle a de ma fin, par les cinquante ans
 » auxquels elle m'a trouvé, la travaillât
 » moins cruellement. Le jugement qu'elle
 » fit des premiers *Essais*, & femme, & en ce
 » siècle, & si jeune, & seule en son quartier,
 » & la véhémence fameuse dont elle m'aima
 » & me desira long-tems sur la seule estime
 » qu'elle en prit de moi, avant m'avoir
 » vu, c'est un accident de très digne consi-
 » dération ».

Mademoiselle de Gournai fut instituée par
 Montaigne l'héritière de ses études. Elle
 donna en cette qualité une édition des *Essais*,

précédée d'une Préface de sa façon, morceau très bien fait, & qui mérite d'être lu. Personne alors ne sentit mieux qu'elle le prix de cet homme rare. Tous les germes philosophiques dont il a si abondamment semé ses écrits y languirent presque de son vivant. Le tems seul les a développés, & ce n'est que pour nous qu'ils ont pleinement fructifié. Mais il ne tint pas à Mademoiselle de Gournai, que son siècle n'en profitât. Il fallut qu'elle avertit pour ainsi-dire, la postérité du trésor dont elle alloit jouir.

L'ouvrage fut dédié au Cardinal de Richelieu, qui honoroit cette Demoiselle d'une bienveillance particulière, & qui lui fit donner une pension du Roi. Quoiqu'elle eût un tour d'esprit plus grave que plaisant, & peut-être par cela même qu'elle étoit grave, elle avoit trouvé le secret d'amuser quelquefois son Eminence. Dans un entretien qu'elle eut un jour avec ce Cardinal, elle se servit d'un vieux mot qui le fit beaucoup rire. *Vous riez, Monseigneur*, lui dit-elle ; *tant mieux,*

je fais un grand bien à la France. Le courtisan le plus délié n'auroit pas mieux trouvé pour flatter le Cardinal.

Ce goût pour les vieux mots ne quitta jamais Mademoiselle de Gournai. Elle s'en déclara la protectrice contre la tyrannie de l'usage qui les abolissoit peu-à-peu. Quand MM. de l'Académie Française entreprirent d'épurer notre langue de tous les termes surannés, elle réclama fortement en leur faveur, & refusa de céder à l'autorité de ce Corps littéraire. Elle ne se contenta pas de semer ses ouvrages de ces mêmes expressions vieilles, elle voulut les y consacrer à perpétuité. Dans la crainte qu'une main téméraire n'y portât la réformation; voici comme elle s'est exprimée à la tête de ses Œuvres.

« Si ce livre me survit, je défends à toute
 » personne telle qu'elle soit, d'y ajouter,
 » diminuer, ni changer jamais aucune chose,
 » soit au mot ou en la substance, sous peine
 » à ceux qui l'entreprendront d'être tenus
 » pour détestables aux yeux des gens-d'hon-

» neur, comme violateurs d'un sépulcre in-
» nocent. Les insolences, voire les meurtres
» de réputation, que je vois tous les jours
» en pareil cas en cet impertinent siècle, me
» portent à lâcher cette imprécation. » Le
zèle de Mademoiselle de Gournai étoit
louable, & bien des gens désireroient aujour-
d'hui qu'il eût eu plus de succès. Mais il est
certain qu'elle se fit tort à elle même, par
cet usage affecté des vieux mots. Ils re-
butent de la lecture de ses écrits, pleins
d'ailleurs d'excellentes choses & trop peu
connus.

Avec des qualités très estimables, Made-
moiselle de Gournai eut quelques défauts
qu'on ne sçauroit dissimuler. Vive, impé-
tueuse, extrêmement sensible, sans aucune
souplesse de caractère, elle s'attira un grand
nombre d'ennemis, qui ne la ménagèrent
point. On écrivit contre elle; on la calom-
nia; on la traita dans certains libelles de
personne hautaine, acariâtre, follement dé-
pensière, infatuée de la chimère du grand

œuvre, & même de fille de mauvaise vie. Sur cette dernière imputation, le Cardinal du Perron la défendoit plaisamment & malignement à la fois. *Oh, pour cet article, disoit-il, elle n'a qu'à se faire peindre au devant de ses Œuvres, & l'accusation tombera*: mot qui fait assez comprendre qu'elle n'avoit pas reçu de la nature, autant de beauté que d'esprit. Mademoiselle de Gournai crut devoir repousser par les voies de la justice les attaques de ses calomniateurs. Elle fit plus; elle voulut se justifier aux yeux mêmes de la postérité, en insérant dans son Recueil une apologie de sa conduite, qui contient la meilleure partie de sa vie.

Ses ennemis, non contents des calomnies, ne lui épargnèrent pas non plus les ridicules. Parmi les diverses mortifications qu'on lui suscita, son aventure avec Racan, lui fut très-sensible. On raconte ainsi le fait.

« Elle avoit témoigné beaucoup d'empres-
 » sement à connoître ce Poète célèbre. Deux
 » amis de Racan furent qu'il avoit rendez-

» vous chez cette Demoiselle. Comme elle ne
» le connoissoit point de vue, un de ces Mes-
» sieurs prévint d'une heure ou deux celle du
» rendez-vous, & fit dire que c'étoit M. de
» Racan qui demandoit à voir Mademoi-
» selle de Gournai. Dieu sçait comme il
» fut reçu. Il parla fort à Mademoiselle de
» Gournai des ouvrages qu'elle avoit fait
» imprimer, & qu'il avoit étudiés exprès.
» Enfin, après un quart-d'heure de conver-
» sation, il sortit, & laissa cette savante fort
» satisfaite d'avoir vu M. de Racan. A peine
» étoit-il à trois pas de chez elle, que
» l'on vint annoncer un autre M. de Ra-
» can. Elle crut d'abord que c'étoit le
» premier qui avoit oublié quelque chose.
» Elle se préparoit à lui faire un compli-
» ment là dessus, lorsque l'autre entra &
» fit le sien. Mademoiselle de Gournai ne
» put s'empêcher de lui demander plusieurs
» fois s'il étoit M. de Racan, & lui raconta
» ce qui venoit de se passer. Le prétendu
» Racan fit fort le fâché de la pièce qu'on

» venoit de lui jouer, jurant qu'il s'en ven-
» geroit. Bref, Mademoiselle de Gournai
» fut encore plus contente de celui-ci,
» qu'elle ne l'avoit été du premier, parce-
» qu'il la loua davantage. Enfin il passa chez
» elle pour le véritable Racan, & l'autre
» pour un Racan de contrebande. Il ne
» faisoit que de sortir, lorsque M. de Ra-
» can en original demanda à parler à Ma-
» demoiselle de Gournai. Si-tôt qu'elle le
» sçut, elle perdit patience. Quoi, encore
» des Racan, dit-elle ! Néanmoins on le fit
» entrer. Mademoiselle de Gournai le prit
» sur un ton fort haut, & lui demanda s'il
» venoit pour l'insulter. Racan, qui n'étoit
» pas grand parleur, & qui s'attendoit à
» une autre réception, en fut si étonné,
» qu'il ne put répondre qu'en balbutiant.
» Mademoiselle de Gournai, qui étoit
» violente, & qui croyoit que c'étoit un
» homme envoyé pour la jouer, défit sa
» pantoufle, lui en donna de grands coups,
» & l'obligea de se sauver.

Cette aventure, qui a fourni le sujet de plusieurs Comédies aux Théâtres François & Italien, ne déplut pas moins à Racan qu'à Mademoiselle de Gournai. Elle ne laissa pas de le rechercher quelque tems après ; mais il lui témoigna toujours un peu d'humeur. Cette Demoiselle lui ayant montré des Epigrammes de sa composition : *comment les trouvez-vous*, lui dit-elle ? *sans aucun sel & sans pointe*, répondit-il. *Eh, qu'importe*, repliqua l'Auteur, *elles sont à la grecque*. Racan n'oublia point le mot. Dans un dîner où ils se trouvèrent depuis l'un & l'autre, on servit un mauvais potage. *Voilà*, dit Mademoiselle de Gournai, *une méchante soupe*. *Mademoiselle*, repartit Racan, *c'est une soupe à la grecque*.

Les Epigrammes dont Racan paroissoit faire peu de cas, sont cependant ce qu'il y a de plus passable. Elle les a recueillies à la fin de ses ouvrages sous le nom de *Bouquet du Pinde*, & les a dédiés à la Vicomtesse de Gamaches. Tous ses écrits forment deux volumes qu'on

a publiés après sa mort , & intitulés , tantôt *L'ombre de Mademoiselle de Gournai* , tantôt *Avis & présens*. Ils contiennent outre ceux dont nous avons parlé , des dissertations sur divers sujets , quelques traductions en vers & en prose , le Promenoir de Montaigne , &c. On distingue particulièrement ce dernier morceau , qui est en effet une petite histoire romanesque , heureusement imaginée & pleine d'intérêt.

Une étude continuelle remplit la longue carrière de Mademoiselle de Gournai. Cette savante Fille mourut à Paris , âgée de plus de 80 ans. Si elle eut des ennemis , elle eut aussi beaucoup d'admirateurs , qui la comblèrent d'éloges pendant sa vie , & honorèrent sa mémoire , après sa mort , par de pompeuses Epitaphes.





POESIES
DE MADEMOISELLE
DE GOURNAY.



MADRIGAUX.

*SUR UN ENFANT QUI SEMBLOIT ÉPRIS
DE LA REINE RÉGENTE.*

A VOIR le petit Alcidon,
Au sein de la Reine adorée,
Vous diriez que c'est Cupidon
Entre les bras de Cithérée,
N'étoit que l'Enfant de Cypris,
Prend nos cœurs & rit de nos larmes,
Et celui-ci lui-même pris,
S'est blessé de ses propres armes.

SUR LA PUCELLE D'ORLÉANS.

Jadis ce fort acier étoit une houlette,
Il est glaive aujourd'hui, fier d'un si noble choix :
Il gardoit les brebis au son d'une musette,
Au son de la trompette il relève les Rois.

SUR LA VACHE DE BRONZE DE MYRON.

PASTEURS , fuyez d'un pied léger ;
Un Taureau prit une Pucelle :
Je crains qu'une vache si belle
Veuille aussi ravir un Berger.

*A LÉONOR SA SŒUR , RELIGIEUSE
A CHANTELOUP.*

Toi qui souhaites l'Amour sage ,
Et veux étouffer son flambeau :
Donne des yeux à ce volage ,
Couvre les tiens de son bandeau.





M A D E M O I S E L L E


D E S C A R T E S.

MADEMOISELLE Descartes, fille d'un Conseiller au Parlement de Bretagne, & nièce du Philosophe qui a fait le plus d'honneur à la France, soutint dignement un nom si difficile à porter. Elle fit dire que l'esprit du grand Descartes étoit tombé en quenouille. On a beaucoup vanté son sçavoir & ses talens, & le peu d'ouvrages qu'elle nous a laissés justifie bien ce qu'on a publié à sa gloire. Le plus considérable que nous ayons d'elle est une *Relation de la mort de son oncle*, en Vers & en Prose. Elle fit ensuite l'*Ombre de Descartes*, à Mademoiselle de la Vigne, & ces deux morceaux, joints à quelques autres petites Pièces éparfés dans diverses collections, forment tout ce qu'elle a composé.


Cette illustre Fille ayant vécu fort sédentaire à la campagne & dans le fond de sa

Province, on ne sçait presque rien des détails de sa vie privée. Ses études continuelles lui causèrent la pierre, dont elle mourut vers l'an 1706. Elle méritoit bien qu'on nous la fît connoître davantage. Voici comme en parle Fléchier, dans une lettre qu'il écrivit à Madame de Marbeuf: *A l'égard de Mademoiselle Descartes, son nom, son esprit, sa vertu, la mettent à couvert de tout oubli, & toutes les fois que je me souviens d'avoir été en Bretagne, je songe que je l'y ai vue, & que vous y étiez.*





P O E S I E S
DE MADEMOISELLE
DESCARTES.



É P I T R E S

I.

Relation de la mort de Descartes , en prose & en vers.

S'IL vous prend envie de sçavoir pourquoi je m'avise de faire mourir mon Oncle , quarante ans après sa mort , j'ai à vous dire que c'est la révocation de l'Edit de Nantes qui en est cause. Il a passé par cette Ville un Vieillard , qui , sçachant que j'étois nièce du Philosophe Descartes , m'embrassa de bon cœur , & me dit qu'il étoit à Stockolm quand mon oncle mourut. C'est un Ministre qui alloit s'embarquer à Saint-Malo , pour l'Angleterre. Il me parla tant de cette mort , que je crois que

c'est lui qui a fait cette relation que je vous envoie; car je tiens de lui tout ce que j'y ai mis.

Christine jouissoit d'une éclatante estime;
 Sa beauté, son esprit & son sçavoir sublime,
 Des Sçavans de l'Europe étoient l'étonnement,
 Et des Rois empresseés le doux enchantement.
 (Elle possédoit déjà toutes les langues)

Déjà sa pénétrante vue
 Embrasse la Physique en sa vaste étendue.
 (Elle planoit pour ainsidireau-dessusdes sciences connues)
 Deux écueils toutefois l'arrêtent, la confondent
 L'aimant, dont les côtés aux deux pôles répondent . . .
 L'un semble aimer le fer, & l'autre le hair:
 Si l'un sçait l'attirer, l'autre le force à fuir:
 Et la mer, dont on voit tantôt le sable aride,
 Et tantôt inondé par l'élément liquide:
 Ce flux invariable, écueil de la raison,
 Indépendant des tems, des vents, de la saison.
 Un jour, l'esprit rempli de ce dépit funeste,
 Elle crut voir paroître une femme modeste,
 D'un air sombre & rêveur, & d'un teint décharné:
 Puis elle entend ces mots: " Vois l'illustre René,
 " Seul entre les mortels il peut finir ta peine.
 " Conçu chez les Bretons, il naquit en Touraine;
 " Aujourd'hui, près d'Fgmont, & le jour & la nuit,
 " Il médite avec moi loin du monde & du bruit,

» Entends-le ; c'est l'ami de la Philosophie. «
 Elle dit & s'envole ; & Christine ravie ,
 Avide de sçavoir , ne croit pas que jamais
 Elle puisse assez tôt le voir en son Palais.

Cependant enchanté du plaisir de l'étude ;
 Jouissant de lui-même & de la solitude ,
 Le Sage en ce repos eût voulu persister ;
 Au plaisir d'être utile , il ne peut résister.
 » Tu quittes pour jamais ta charmante retraite ;
 » Grand Homme , ainsi le veut du Ciel la voix secrète.
 Pour éclairer le Trône il s'avance à grands pas ,
 Croit aller à la gloire , & court à son trépas.
 Il arrive ; & déjà l'attentive Christine
 Reçoit avidement sa solide doctrine ,
 Ecoute avec transport le système nouveau ,
 S'en fert heureusement de guide & de flambeau ;
 Et pour en jouir plus encore ,
 Retranche son sommeil , & devance l'aurore.
 Enfin , par des sentiers inconnus jusqu'alors ,
 Elle voit la nature , & connoît ses ressorts.
 On dit qu'en ce moment la nature étonnée ,
 Rougit d'être sans voile , & parut indignée.
 « Téméraire mortel , esprit audacieux ,
 » Apprends qu'impunément on ne voit point les Dieux !
 Telle que dans un bain , belle & fiere Diane ,
 Vous parutes aux yeux d'un trop hardi profane.

Quand cet heureux témoin de vos divins appas ,
 Paya ce beau moment par un affreux trépas :
 Telle aux yeux de René, se voyant découverte ,
 La Nature s'irrite & conjure sa perte ;
 Et d'un torrent d'humeurs qu'elle porte au cerveau ,
 Accable ce grand homme & le met au tombeau.

Si l'on ne veut pas recevoir une cause si poétique de la mort de M. Descartes , en voici une autre meilleure pour la prose , & qui paroît plus vraisemblable. L'heure & le lieu que la Reine lui avoit donné pour l'entendre , étoit à cinq heures du matin , dans sa Bibliothèque : c'est-à-dire , en Suède , dans le fort de l'hiver , cinq ou six heures avant le jour , tems tout ensemble fort honorable & fort incommode pour le Philosophe né , comme il le disoit lui-même , dans les jardins de la Touraine. Il y avoit un mois que cela continuoit , quand il se trouva saisi d'une inflammation de poulmon , & d'une violente fièvre qui occupoit le cerveau par intervalle. Il demeuroit chez M. Chanut , alors Ambassadeur de France ; ils s'appelloient frères , & il y avoit effectivement entr'eux une amitié ancienne , sincère & fraternelle. M. Chanut accourut à la chambre de son ami avec le Médecin de la Reine. Ils ne désespérèrent pas de le guérir ;

mais le malade jugea qu'il étoit frappé à mort. Cette pensée ne l'étonna point; au contraire, il se disposa à ce grand passage, avec un recueillement d'esprit fort paisible. Le matin, il sentit de grandes douleurs; mais pendant plus d'une heure il n'en interrompit pas son silence. A la fin on l'entendit soupirer & se plaindre. Quand cela eut duré quelques-tems, M. Chanut, qui avoit passé la nuit avec lui, jugea à propos de l'interrompre, pour détourner l'ame du malade de la pensée de ses douleurs. Il s'approcha de lui, & d'une voix basse & douce, lui dit:

- “ Quoi! toujours des cris & des plaintes?
- ” Un peu de mal vous surprend-il?
- ” Et par un esprit trop-subtil,
- ” Le prévenez-vous par vos craintes?
- ” N'en pouvez-vous souffrir les premières atteintes?
- ” Et vous étonnez-vous à l'aspect du péril?
- ” N'oublions jamais, mon cher frere,
- ” Que la douleur & la misere
- ” Du corps mortel que nous avons,
- ” Et de la terre où nous vivons,
- ” Sont l'appanage nécessaire,
- ” C'est un tribut que nous devons.
- ” Rendons-le librement, & suivons sans murmure
- ” La conduite de la Nature.

- » Elle est bonne , elle est sage , & ses riches présens ,
- » Comme ceux d'une tendre mere ,
- » Se répandant sur tous , se font goûter long-tems ,
- » Et ses grands maux ne durent guere ».

Le malade parût alors plus tranquille. Il sembla qu'il eût oublié son mal , & à peine M. Chanut eut fini son discours , qu'il lui répondit d'un air riant :

- « J'ai du plaisir à vous entendre ;
- » Par vos discours je me sens affermi
- » Au parti que toujours j'ai résolu de prendre.
- » Je ne regarde pas d'un visage ennemi
- » Des maux dont tout l'excès ne me doit point surprendre.
- » Et ne m'étonne pas qu'il m'arrive à mon tour ,
- » Ce qu'aux autres on voit arriver chaque jour ,
- » Ce n'est que mon esprit que je prétends défendre
- » Des surprises de la douleur ;
- » Empêcher jusqu'à lui sa langueur de s'étendre.
- » Contre elle avant ce jour , j'exerçai ma vigueur ;
- » A méditer la mort j'accoutumai mon cœur ;
- » Et la raison m'a fait comprendre
- » Que dans les maux les plus aigus ,
- » Il est un art de prendre le dessus ;
- » Et si vous l'ignorez , je veux bien vous l'apprendre ».

Cette portion de matière subtile , ce feu central qui chauffe sans luire , qui met en mouvement le

fang , les esprits & les humeurs , & qui en fait un cercle continuel , est à proprement parler le principè de la vie des animaux , pourvu que ce mouvement se tienne dans un certain degré limité ; mais il peut être retardé par tant d'accidens , ce qui suffit pour mettre la matière en désordre , que si ce n'est pas une merveille que nous mourrions , c'en est plutôt une que nous subsistions si longtems. Si la matière subtile passant & repassant sans cesse au travers des corps les plus durs , en enleve à la fin quelque partie solide , à plus forte raison le fera-t-elle dans le corps des animaux.

- « Ce qu'elle fait dans l'or , dans le fer , dans les arbres ,
 » Dans les rochers & dans les marbres ,
 » Ne souffrirai-je pas qu'elle le fasse en moi ;
 » Serai-je seul au monde exempt de cette loi ?
 » Non, non , laissons-la faire , elle connoît ses routes ;
 » Soient pour moi ces douleurs les dernières de toutes ,
 » Ou qu'à d'autres encor ce corps soit réservé ,
 » Gardons sur son débris notre esprit élevé.
 » Pour mes cris , ma douleur les tire de ma bouche ,
 » Comme les sons d'un luth qu'une adroite main touche
 » Ce n'est pas moi qui crie , & mon corps seulement ,
 » Sans moi, sans mon aveu, se plaint de mon tourment.
 » Je rends grâces à la Nature ,
 Qui , sans me donner lieu du plus léger murmure ,

- » Usant sur moi de tous ses droits ,
- » Pouvoit redoubler mille fois
- » Toutes les peines que j'endure.

Mais , poursuivit-il , quoiqu'il soit de l'institution de Dieu , quand il unit notre ame à une portion de matière , qu'à l'occasion de certains mouvemens dans le corps , il naisse nécessairement dans notre esprit des sentimens vifs que l'on appelle douleur ; cependant il est au pouvoir des hommes d'appliquer leurs ames à de si hautes & de si admirables spéculations , qu'elles la retirent presque entièrement des impressions que peut lui donner le corps ; & telle a été mon étude pendant toute ma vie.

- « Même au milieu des maux dont ce corps est la proie,
- » Si j'ose l'avouer , je goûte quelque joie.
- » Je sens avec plaisir que mon-ame à l'écart ,
- » Voit les maux de mon corps & n'y prend point de part ;
- » Que jusqu'à ce haut point mon ame est élevée ,
- » Par la Philosophie en mon cœur cultivée
- » Qu'avant que de la mort je sente les efforts ,
- » Mon esprit est déjà séparé de mon corps.
- » Mais de tous les secours , secours le plus solide ,
- » Au chemin des douleurs j'ai l'Homme-Dieu pour
- » guide.

- » Je connois que Dieu même au tourment vint s'offrir,
- » Que pour nous il se fit un plaisir de mourir :
- » Et je murmurerai de ce peu que j'endure ?
- » Moi, fils de la poussière, & vile créature ?
- » Non, j'atteste ce Dieu, qui m'écoute aujourd'hui,
- » Que c'est avec plaisir que je marche après lui.
- » Qu'il redouble mes maux avec ma patience,
- » Afin que de plus près j'imite sa souffrance ?
- » Qu'il livre cette chair aux maux les plus cruels,
- » Qu'elle souffre, s'il veut, des tourmens éternels ;
- » Pourvu que sur mon ame il jette un œil propice,
- » Mon cœur avec transport lui fait ce sacrifice.

En cet endroit, M. Descartes sembla vouloir se reposer, soit qu'il fût fatigué d'un si long enthousiasme, ou que ses douleurs l'empêchassent de continuer ; & ce ne fut que quelques heures après que voyant M. Chanut, qui, un peu éloigné de lui, ne pouvoit retenir ses larmes, il l'appella, & lui tendant la main, lui dit :

- » Etes-vous étonné de voir mourir des hommes ?
- » Mon frere, avez-vous donc oublié qui nous sommes ?
- » Eh ! que fais-je aujourd'hui ? qu'obéir à mon sort ?
- » Et remplir un destin qui me doit à la mort ?
- » Consentez que je rende à cette heure dernière
- » Ce que je dus alors que je vis la lumière.

- » Payons de bonne grace , & n'est-ce pas assez ,
- » Pour en être content , que dix lustres passés ?
- » C'est par la vertu seule & non par la durée ,
- » Que la vie ici-bas doit être mesurée :
- » Eh ! j'aurois donc vécu bien inutilement ,
- » Si je n'avois appris à mourir un moment ».

M. CHANUT.

Vous me voyez saisi d'une extrême tristesse ,
Je vois ce que je perds , & j'y songe sans cesse.
Mais me trouverez-vous raisonnable en ce point ?
Je me pleure moi-même , & ne vous pleure point.
Votre carrière est belle , elle est digne d'envie :
Comme un grand Conquérant au sortir de la vie ,
Vous laissez l'Univers rempli de votre nom :
Combien de Rois au monde auront moins de renom !
Vous ne mourrez pas tout : de l'oubli garantie
Toujours vivra de vous une illustre partie.
Tant que l'homme voudra sa raison cultiver ,
Vos écrits de la mort sçauront se préserver :
Mais c'est moi que je plains ; seul , triste , inconsolable ,
Comment réparerai-je une perte semblable ?

M. DESCARTES.

L'absence fera courte , & nous nous rejoindrons :
Au céleste séjour nous nous retrouverons.

Là, dans son vrai séjour mon ame libre & pure ,
 Sans jeter désormais les yeux sur la nature ,
 Doit voir au sein du Dieu qui lui donna la loi ,
 Qui le doit emporter des Anciens ou de moi .
 Je vais voir décider la cause des atômes ,
 La matière première , & ses divers symptômes ,
 Les formes d'Aristote & tous ses accidens ,
 Mes tourbillons enfin , & mes trois élémens .
 Qui voit la vérité , voit d'une même vue
 Des contraires erreurs la foule confondue ;
 Mais ma raison s'égare & l'ame en ce saint lieu ,
 Sans doute , en voyant Dieu , ne pensera qu'à Dieu .

A ces mots il se tut ; & un très-dévoit Religieux ,
 qui servoit d'Aumônier à M. l'Ambassadeur , s'étant
 approché , lui remontra que , quoiqu'il se fût con-
 fessé , & qu'il eût reçu son Créateur depuis deux
 jours , il étoit plus à propos d'employer le peu de
 tems qui lui restoit à vivre , à demander pardon à
 Dieu , à craindre ses jugemens , & à espérer en sa mi-
 séricorde , plutôt qu'à des discours philosophiques . Le
 malade obéit tout-à-l'heure ; il dit le dernier adieu à
 M. Chanut , en l'embrassant avec tendresse ; ensuite
 il dicta une lettre à ses deux freres , Conseillers au
 Parlement de Bretagne , où entr'autres choses il
 leur recommande de pourvoir à la subsistance de sa
 nourrice ,

Nourrice, de laquelle il avoit toujours eu soin pendant sa vie; puis se retournant vers son Confesseur, il passa cinq ou six heures qu'il vécut encore, en de continuelles actes de piété & de religion.

I I.

L'OMBRE DE DESCARTES,

A

MADemoiselle DE LA VIGNE.

MERVEILLE de nos jours, jeune & belle Héroïne,
Qui sous les doux apas d'une beauté divine,
Cachez tant de vertus, d'esprit & de sçavoir,
Ne vous étonnez pas qu'un mort vous vienne voir.
Si je pus autrefois, pour une jeune Reine,
Dont je connoissois peu l'ame inégale & vaine,
Abandonner des lieux si fleuris & si verts,
Pour aller la chercher au païs des hivers:
Je devois bien pour vous, quitter ces climats sombres,
Où, loin de la lumière, errent les pâles ombres.
Quelque espace entre nous que mette le trépas,
Pour être auprès de vous que n'entreprind-on pas?

Tome III.

P

Je n'ai pu vous entendre estimer mes ouvrages ,
 Et vous voir chaque jour en feuilleter les pages ,
 Sans sentir en mon cœur tout ce qu'on peut sentir
 Dans le séjour glacé dont je viens de partir.
 Depuis que de mes jours je vis couper la trame ,
 Aucun autre plaisir n'avoit touché mon ame ;
 J'apprenois cependant que les vrais beaux esprits
 Lisoient avec estime , & goutoient mes écrits ;
 Mais je voyois toujours régner cette science ,
 Ou plutôt cette fière & pénible ignorance ,
 Par qui d'un vain sçavoir , flaté mal-à-propos ,
 Un esprit s'accoutume à se payer de mots.

Partout cette Orgueilleuse avec son Aristote ,
 Des Sçavans de ce tems est encor la marote.
 Tout ce qu'on dit contre elle est une nouveauté ,
 Et sans autre examen doit être rejeté :
 Comme si les erreurs où furent ces grands Hommes ,
 Méritoient du respect dans le siècle où nous sommes ,
 Et cessant d'être erreurs par leur antiquité ,
 Avoient enfin prescrit contre la vérité.
 Mais je sens que ce tems va bientôt disparaître ;
 Bientôt tous les Sçavans me vont avoir pour Maître ;
 Tout suivra votre exemple , & par vous quelque jour
 J'aurai de mon côté , la Sorbonne & la Cour.
 Ces grandes vérités qui parurent nouvelles ,
 Paroîtront désormais claires , solides , belles :

Tel Docteur qui fans vōus n'auroit jamais cédé,
 Dès que vous parlerez sera persuadé. . . .
 Quand la vérité sort d'une bouche si belle,
 Elle force bien-tôt l'esprit le plus rébelle.
 Et manqua-t-on jamais à la faire goûter,
 Lorsqu'avec tant de grace on se fait écouter ?
 De faux dogmes détruits & d'erreurs étouffées
 Vous m'allez ériger cent superbes trophées ;
 Par vos illustres soins , mes écrits à leur tour ,
 De tous les vrais Sçavans vont devenir l'amour.
 J'apperçois nos deux noms, toujours joints l'un à l'autre,
 Porter chez nos neveux ma gloire avec la vôtre,
 Et j'entens déjà dire en cent climats divers,
 « Descartes & la Vigne ont instruit l'Univers. »
 Je sens pourtant troubler ces grandes espérances,
 Quand je vous vois cacher vos belles connoissances,
 A vos meilleurs amis en faire un grand secret,
 Et quand vous en parlez , n'en parler qu'à regret.
 Ah ! loin de les cacher sous un cruel silence,
 Croyez-moi , prêtez-leur toute votre éloquence ;
 Et pensez qu'après tout elles méritent bien
 Que pour les faire aimer on ne ménage rien.
 S'il est vrai que pour moi vous avez de l'estime,
 Pourquoi de la montrer vous faites-vous un crime ?
 Pensez-vous en m'aimant vous faire quelque tort ?
 Qui peut trouver mauvais que vous aimiez un mort ?

Dites, dites partout que j'ai touché votre ame ;
 Et faites-vous honneur d'une si belle flamme.
 Est-il rien qui me vaille ? Et voit-on entre nous
 Un Amant plus illustre & plus digne de vous ?

M A D R I G A U X

I.

A MADemoiselle DE SCUDÉRI.

VOICI quel fut mon compliment,
 Pour la plus belle des Fauvettes,
 Quand elle revint où vous êtes.
 « Ah ! m'écriai-je alors avec étonnement,
 « N'en déplaise à mon oncle, elle a du jugement. »

(2) Une fauvette qui revenoit tous les printems auprès des fenêtres de Mademoiselle de Scudéri, fait le sujet de ce joli Madrigal. On sçait que Descartes regardoit les animaux comme de pures machines.



I I.

A L A M Ê M E.

Après la lecture d'un de ses Romans.

Vous m'avez si bien fait connoître
Un amour généreux, sage & sans intérêt,
Que qui l'a vu tel qu'il doit être,
Ne peut le souffrir comme il est.

Fin des Poësies de Mademoiselle Descartes.





CLAUDINE COLLETET.

CETTE Claudine d'abord Servante de Colletet, devint sa femme, & lui survécut. Nous n'assurerons pas qu'elle ait été véritablement l'Auteur de quelques Vers qui parurent sous son nom. Il y eut des doutes là-dessus ; & plusieurs personnes attribuèrent ses Poësies à son époux. Cependant, est-il croyable qu'il ait composé lui-même les Vers suivans, pour être mis dans la bouche de sa femme, lorsqu'il seroit mort ? Si cela est, il faut convenir qu'il faisoit mieux pour les autres que pour lui.

Le cœur gros de soupirs , les yeux noyés de larmes ,
Plus triste que la mort dont je sens les alarmes ,
Jusques dans le tombeau , je vous suis , cher époux.
Comme je vous aimai d'un amour sans seconde ;
Comme je vous louai d'un langage assez doux ;
Pour ne plus rien aimer , ni rien louer au monde ,
J'enfvelis mon cœur & ma plume avec vous.

Mademoiselle Colletet tint parole fort exactement. Elle cessa d'écrire ; & son silence ,

où l'on n'auroit dû voir que la fidélité à ses engagemens, fut encore interprété contre elle. On ne manqua pas de dire que la personne qui lui avoit prêté sa plume, étant morte, on ne devoit pas s'étonner qu'elle fût devenue muette. Il en courut plus d'une Épigramme sur son compte. Le bon La Fontaine même fut du nombre des incrédules, & fit contre Claudine cette petite pièce assez connue, où la malignité n'exclut point sa naïveté ordinaire.

Il ne sera pas hors de propos de citer auparavant les vers qu'il avoit faits à sa louange : les voici.

C'est une Muse qui parle.

RECEVEZ de nos mains cette illustre couronne ;
 Dont l'éclat immortel a des charmes si doux ;
 Nous n'avons encore vû personne
 Qui la mérite mieux que vous.

Vos vers sont d'un tel prix que rien ne les surpasse ;
 Ce mont en retentit de l'un à l'autre bout ,
 Vous saurez régner au Parnasse ;
 Qui règne sur les cœurs , fait bien régner par-tout.

P 4

PALINODIE.

LES Oracles ont cessé ;
 Colletet est trépassé.
 Dès qu'il eût la bouche close,
 Sa femme ne dit plus rien :
 Elle enterra vers & prose,
 Avec le pauvre Chrétien.
 Sur cela je plains son zèle ;
 Et ne sçais au pardessus
 Si les graces sont chez elle,
 Mais les muses n'y sont plus.
 Sans gloser sur le mystère
 Des madrigaux qu'elle a faits,
 Ne lui parlons déformais
 Qu'en la langue de sa mère.
 Les Oracles ont cessé ;
 Colletet est trépassé.

Claudine étoit la seconde femme de ce Poëte. Voici une aventure qu'on raconte à leur sujet. Après avoir fermé les yeux à sa première épouse, Colletet se retira dans un cabinet voisin, pour y pleurer la perte qu'il venoit de faire. Il y vit bientôt arriver la belle Claudine. Il s'affligea avec elle ; mais

l'excès de sa douleur ne tint pas long-tems contre des charmes qu'il avoit, sans doute, déjà convoités plus d'une fois. Il demanda, & il obtint la plus efficace des consolations. Dans la vivacité de leurs transports, toutes les précautions furent négligées : la porte du cabinet resta ouverte. Deux parens de Colletet, qui venoient prendre part à son chagrin, entrèrent tout-à-coup, & ne furent pas médiocrement surpris de le trouver occupé à un si tendre office. « *A quoi pensez-vous, Monsieur?* s'écrièrent-ils, *il n'y a pas deux heures que votre femme est morte. Hélas ! Messieurs,* répondit le pauvre veuf, *ma douleur est si vive, que je ne sçais ce que je fais. »*





M A D A M E

DE PLATBUISSON.

VERTRON (1), dans sa *nouvelle Pandore*, ne fait mention, ni du lieu de la naissance, ni du tems où cette Dame est morte : il ne rapporte aucunes particularités sur sa vie. Il est probable qu'elle a passé au moins quelques années à Paris, dans la société de Mademoiselle de Scuderi, & des autres Femmes qui fleurissoient avant Madame Deshoulières.

(1) On trouvera après cette pièce de vers, une note sur Vertron, grand apologiste des Femmes du siècle de Louis XIV.





P O E S I E S

D E M A D A M E

DE PLATBUISSON.



É P I T A P H E

D'UN CAMÉLÉON.

EN ce lieu fut la sépulture
D'un qui fut surpris par la mort.
Passant , apprens son aventure
Avant que de plaindre son sort.
A l'Egypte il dut sa naissance ;
Mais un desir ambitieux ,
Sitôt qu'il fut hors de l'enfance ,
Lui fit abandonner ces lieux.
Ses aïeux , tous couverts de gloire ,
Rois des changeans Caméléons ,
Faisoient remonter leur histoire
Jusqu'au premier des Pharaons.
» L'illustre lieu de ma naissance
» Qui , dit-il , eut tant de renom ,
» N'est donc plus que la récompense
» D'un Pacha barbare & sans nom.

Son petit courage héroïque
 Ne lui laisse plus de repos ,
 Il abandonne son Afrique ,
 Et cherche partout un Héros.

Il prend sa compagne fidelle ;
 C'était un présent de l'Amour ;
 Il n'auroit jamais pu sans elle
 Trouver aimable aucun séjour.

D'une même ardeur animée
 Elle le suit , & le hasard
 Les présente à la Renommée ,
 Qui prenoit haleine à l'écart.

- “ Où font , disent-ils , ces grands hommes
 ” Que partout vous osez vanter ?
 ” Petits animaux que nous sommes ,
 ” Nous voulons chez eux habiter.
 ” Allez , dit-elle , allez , en France ;
 ” Cet Empire est si florissant ,
 ” Que de jour en jour sa puissance
 ” Fait trembler celle du Croissant.
 ” Le grand Prince qu'on y révère ,
 ” Qui partout est si redouté ,
 ” A sçu joindre au bel art de plaire
 ” La plus auguste majesté.
 ” Vous dirai-je les avantages
 ” Que possède le nom François ?

- » Chez eux l'on trouve plus de sages
- » Qu'en Grèce on n'en vit autrefois.
- » Cette Sapho si renommée
- » Qui faisoit sa gloire jadis,
- » Ne fut jamais tant estimée
- » Que la Sapho de leur pays.
- » Mettez-vous tous deux sur mes aîles ;
- » En France je vous conduirai ,
- » Et si vous vous êtes fidelles ,
- « A Sapho je vous donnerai.

Ils prennent cette heureuse voie ,
Impatiens d'être à Paris.
Sapho les reçoit avec joie ;
Ils sont ses petits favoris.

Chez cette Maîtresse charmante
Ils passèrent leurs plus beaux jours ;
Mais la fortune est inconstante ;
On ne peut être heureux toujours.
Cette impitoyable Déesse ,
La mort , qui cause tant de deuil ,
Et qui suit toujours la tristesse ,
En précipite un au cercueil.

Sapho s'écria de colère ,
Cachant le vivant dans son sein ,
« Pour moi ce n'est pas une affaire ,
» D'arracher les morts de ta main ».

L'effet suivit cette menace ;
 Elle ordonna dès ce moment
 A tout l'Empire du Parnasse,
 De le tirer du monument.

Deux jours après , de l'onde noire ,
 Ou plutôt de ce vain tombeau ,
 On le vit sortir plein de gloire ,
 Et bien plus brillant & plus beau.

L'Egypte lui donna la vie ,
 La France l'arrache à la mort ;
 A qui d'elle ou de sa Patrie
 Rendra-t-il grace de son sort ?

M A D R I G A L.

Où peut-on trouver des Amans ,
 Qui nous soient à jamais fideles ?
 Je n'en sçai que dans les Romans ,
 Ou dans les nids des Tourterelles.

R É F L E X I O N S

SUR LE RETOUR DE L'HIVER.

T O M B E Z , feuilles, tombez ; la nature l'ordonne ;
 L'hiver s'en va bannir les beaux jours de l'automne ;

Déjà les aquilons des plus lointains climats
 Ramènent en ces lieux la neige & les frimats :
 Nous les verrons bientôt désoler nos campagnes,
 Et couvrir le sommet des plus hautes montagnes.
 Les faisons tour-à-tour font le cercle des ans ,
 Et l'homme infortuné sent tous leurs changemens.
 C'est dans son propre sein , théâtre de la guerre,
 Que régne le désordre , & non pas sur la terre.
 L'injuste ambition , les violens desirs ,
 Le tyrannique Amour , les frivoles plaisirs
 Font taire la raison , qui veut parler en Reine ,
 Et par les sens trompeurs , elle est mise à la chaîne.
 Les plus sages enfin ne le font qu'à demi ;
 Chacun porte en son cœur son plus grand ennemi.
 On se trompe soi-même , on se flatte , on s'excuse ;
 Un intérêt caché sans cesse nous abuse ;
 Et sans nous bien connoître , & sans nous corriger ,
 Nous ne changeons jamais , & voulons tout changer.

Claude - Charles Guionnet , Seigneur de la Brosse-Pallis
 & de Vertron , était Chevalier , Commandeur des Ordres de
 Notre-Dame du Mont-Carmel & de Saint-Lazare, Historiogra-
 phe du Roi , Membre des Académies d'Arles , & des Rico-
 vrati de Padoue. Lié avec toutes les Femmes de son tems
 qui avoient quelque réputation d'esprit , il les célébroit de
 tout son pouvoir. Jamais elles n'avoient eu encore un Che-
 valier aussi déclaré. Il se rendit même comme le dépositaire
 de leurs productions , dont il a inséré un grand nombre dans sa

nouvelle Pandore, ou *Recueil de Pièces Académiques, en Vers & en Prose*. Il a même la galanterie d'y ajouter de ses vers. Chacune de ces Femmes ne va point sans un petit quatrain de sa façon, qui, pour l'ordinaire, est assez mauvais.

Ce galant Chevalier des Dames, beaux esprits, cet ardent Apologiste de leurs vertus, de leurs talens & de leur beauté, chanta dans la suite, la *Palinodie* : (c'était, au demeurant, le meilleur homme du monde.) Il est vrai qu'il se maria, qu'il étoit vieux, & qu'il devint jaloux. Il enveloppa toutes les Femmes dans le jugement qu'il porta de la sienne. Alors touché d'un sincère repentir des éloges qu'il leur avoit prodigués, il se crut obligé d'en faire une rétractation publique, mais il mourut avant l'exécution de ce grand dessein.

A propos de Vertron, je ne peux me dispenser de faire ici une réflexion sur deux Rois qui ont été fort aimés des Femmes, & dont elles ne parlent encore à présent qu'avec transport. Ils avoient porté les armes dans leur jeunesse contre leur Patrie : l'un & l'autre fut redevable de la vie à son épouse : l'un & l'autre eut obligation à la sienne d'une couronne qui cependant lui appartenoit : à peine affermis sur le trône, tous deux répudièrent leurs femmes. Ces Princes, les modèles des bons Rois, sont Louis XII, & Henri IV.

Fin du Tome III.







